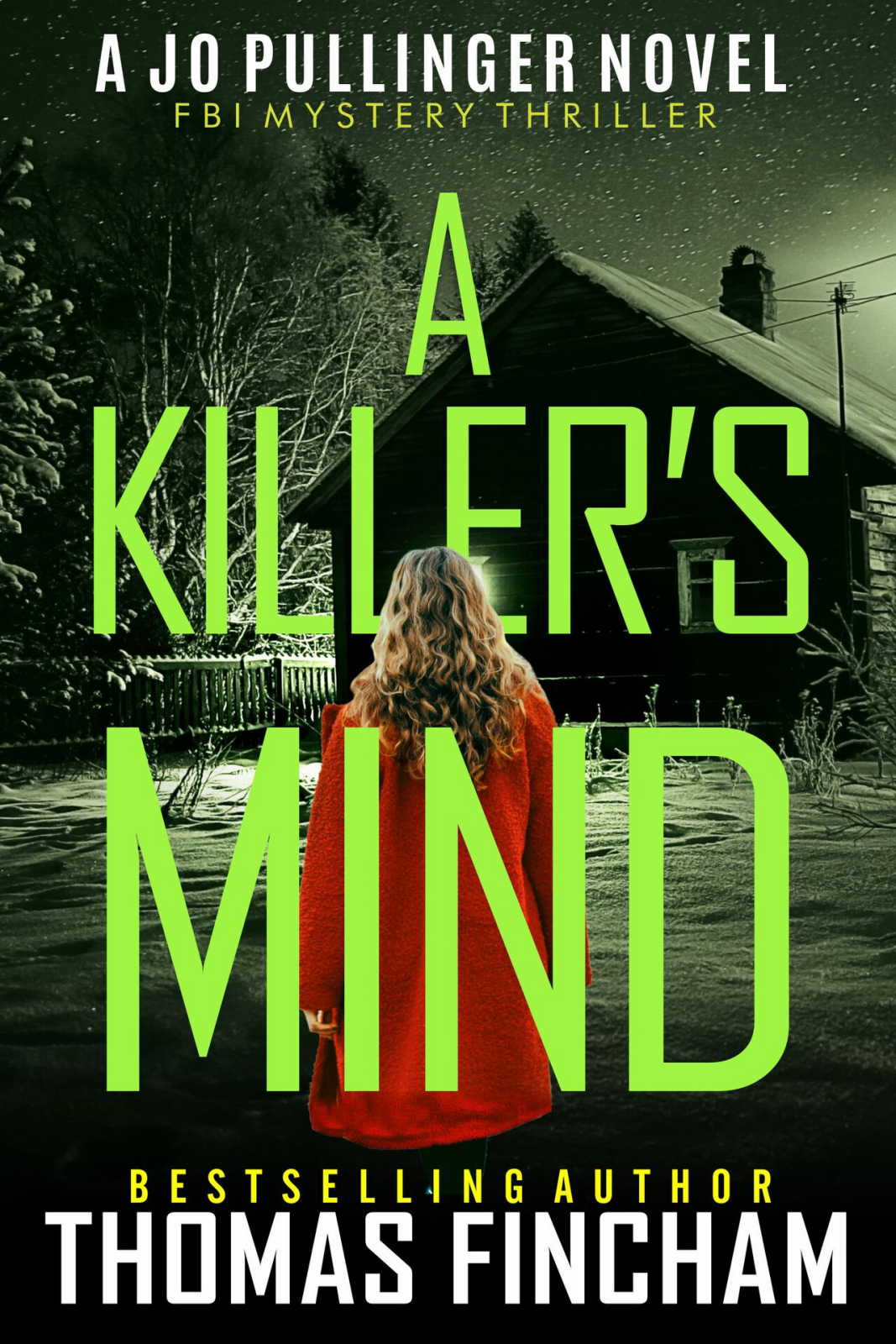
A JO PULLINGER NOVEL

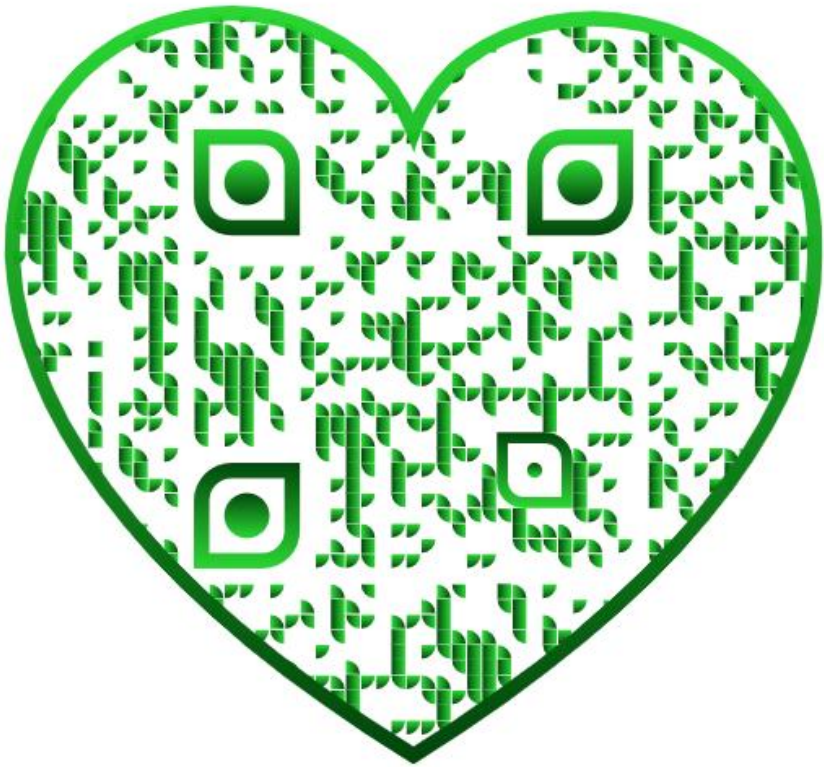
FBI MYSTERY THRILLER

A KILLER'S MIND



BESTSELLING AUTHOR

THOMAS FINCHAM



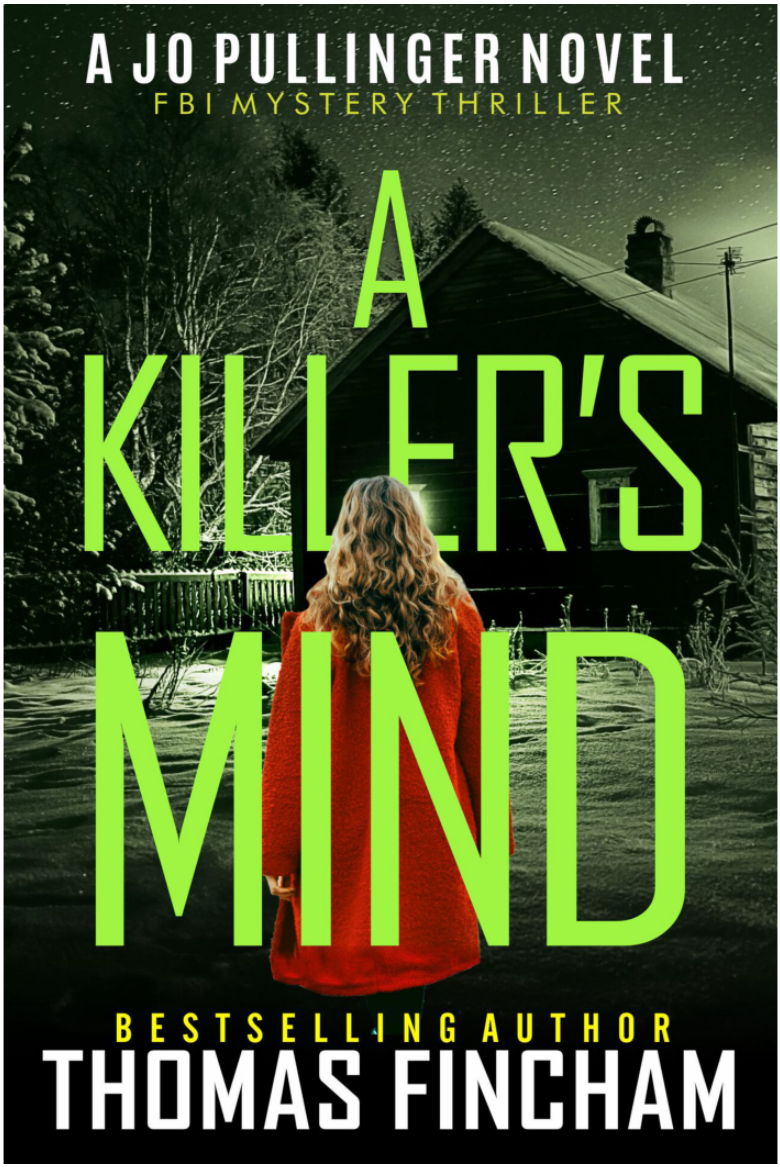

A JO PULLINGER NOVEL
FBI MYSTERY THRILLER
A KILLER'S MIND
BESTSELLING AUTHOR
THOMAS FINCHAM

Table of contents

1. PROLOGUE
2. UN
3. DEUX
4. TROIS
5. QUATRE
6. CINQ
7. SIX
8. SEPT
9. HUIT
10. NEUF
11. DIX
12. ONZE
13. DOUZE
14. TREIZE
15. QUATORZE
16. QUINZE
17. SEIZE
18. DIX-SEPT
19. DIX-HUIT
20. DIX-NEUF
21. VINGT
22. VINGT ET UN
23. VINGT-DEUX
24. VINGT-TROIS
25. VINGT-QUATRE
26. VINGT-CINQ
27. VINGT-SIX
28. VINGT-SEPT
29. VINGT-HUIT
30. VINGT-NEUF
31. TRENTE
32. TRENTE ET UN
33. TRENTE-DEUX
34. TRENTE-TROIS
35. TRENTE-QUATRE
36. TRENTE-CINQ
37. TRENTE-SIX
38. TRENTE-SEPT
39. TRENTE-HUIT
40. TRENTE-NEUF

41. QUARANTE
42. QUARANTE ET UN
43. QUARANTE-DEUX
44. QUARANTE-TROIS
45. QUARANTE-QUATRE
46. QUARANTE-CINQ
47. QUARANTE-SIX
48. QUARANTE-SEPT
49. QUARANTE-HUIT
50. QUARANTE-NEUF
51. CINQUANTE
52. CINQUANTE ET UN
53. CINQUANTE-DEUX
54. CINQUANTE-TROIS
55. CINQUANTE-QUATRE
56. CINQUANTE-CINQ
57. CINQUANTE-SIX
58. CINQUANTE-SEPT
59. CINQUANTE-HUIT
60. CINQUANTE-NEUF
61. SOIXANTE
62. SOIXANTE ET UN
63. SOIXANTE-DEUX
64. SOIXANTE-TROIS
65. SOIXANTE-QUATRE
66. SOIXANTE-CINQ
67. SOIXANTE-SIX
68. SOIXAN
69. TE-SEPT
70. SOIXANTE-HUIT
71. SOIXANTE-NEUF
72. SOIXANTE-DIX
73. SOIXANTE-ET-ONZE
74. SOIXANTE-DOUZE
75. SOIXANTE-TREIZE
76. SOIXANTE-QUATORZE
77. SOIXANTE-QUINZE
78. SOIXANTE-SEIZE
79. SOIXANTE-DIX-SEPT
80. SOIXANTE-DIX-HUIT
81. SOIXANTE-DIX-NEUF
82. QUATRE-VINGTS
83. QUATRE-VINGT-UN
84. QUATRE-VINGT-DEUX

85. QUATRE-VINGT-TROIS
86. QUATRE-VINGT-QUATRE
87. QUATRE-VINGT-CINQ
88. QUATRE-VINGT-SIX
89. QUATRE-VINGT-SEPT
90. QUATRE-VINGT-HUIT
91. QUATRE-VINGT-NEUF
92. QUATRE-VINGT-DIX
93. QUATRE-VINGT-ONZE
94. QUATRE-VINGT-DOUZE
95. QUATRE-VINGT-TREIZE
96. QUATRE-VINGT-QUATORZE
97. QUATRE-VINGT-QUINZE
98. QUATRE-VINGT-SEIZE
99. QUATRE-VINGT-DIX-HUIT
100. QUATRE-VINGT-DIX-NEUF
101. CENT
102. CENT UN
103. CENT DEUX
104. CENT TROIS
105. CENT QUATRE
106. CENT CINQ
107. CENT SIX
108. CENT SEPT
109. CENT HUIT
110. CENT NEUF
111. CENT DIX
112. CENT ONZE
113. CENT DOUZE
114. CENT TREIZE
115. CENT QUATORZE
116. ÉPILOGUE

Guide

1. Cover
2. Table of Contents

1. 1
2. 2
3. 3
4. 4

5. 5
6. 6
7. 7
8. 8
9. 9
10. 10
11. 11
12. 12
13. 13
14. 14
15. 15
16. 16
17. 17
18. 18
19. 19
20. 20
21. 21
22. 22
23. 23
24. 24
25. 25
26. 26
27. 27
28. 28
29. 29
30. 30
31. 31
32. 32
33. 33
34. 34
35. 35
36. 36
37. 37
38. 38
39. 39
40. 40
41. 41
42. 42
43. 43
44. 44
45. 45
46. 46
47. 47
48. 48

49. 49
50. 50
51. 51
52. 52
53. 53
54. 54
55. 55
56. 56
57. 57
58. 58
59. 59
60. 60
61. 61
62. 62
63. 63
64. 64
65. 65
66. 66
67. 67
68. 68
69. 69
70. 70
71. 71
72. 72
73. 73
74. 74
75. 75
76. 76
77. 77
78. 78
79. 79
80. 80
81. 81
82. 82
83. 83
84. 84
85. 85
86. 86
87. 87
88. 88
89. 89
90. 90
91. 91
92. 92

93. 93
94. 94
95. 95
96. 96
97. 97
98. 98
99. 99
100. 100
101. 101
102. 102
103. 103
104. 104
105. 105
106. 106
107. 107
108. 108
109. 109
110. 110
111. 111
112. 112
113. 113
114. 114
115. 115
116. 116
117. 117
118. 118
119. 119
120. 120
121. 121
122. 122
123. 123
124. 124
125. 125
126. 126
127. 127
128. 128
129. 129
130. 130
131. 131
132. 132
133. 133
134. 134
135. 135
136. 136

137. 137
138. 138
139. 139
140. 140
141. 141
142. 142
143. 143
144. 144
145. 145
146. 146
147. 147
148. 148
149. 149
150. 150
151. 151
152. 152
153. 153
154. 154
155. 155
156. 156
157. 157
158. 158
159. 159
160. 160
161. 161
162. 162
163. 163
164. 164
165. 165
166. 166
167. 167
168. 168
169. 169
170. 170
171. 171
172. 172
173. 173
174. 174
175. 175
176. 176
177. 177
178. 178
179. 179
180. 180

181. 181
182. 182
183. 183
184. 184
185. 185
186. 186
187. 187
188. 188
189. 189
190. 190
191. 191
192. 192
193. 193
194. 194
195. 195
196. 196
197. 197
198. 198
199. 199
200. 200
201. 201
202. 202
203. 203
204. 204
205. 205
206. 206
207. 207
208. 208
209. 209
210. 210
211. 211
212. 212
213. 213
214. 214
215. 215
216. 216
217. 217
218. 218
219. 219
220. 220
221. 221
222. 222
223. 223
224. 224

225. 225
226. 226
227. 227
228. 228
229. 229
230. 230
231. 231
232. 232
233. 233
234. 234
235. 235
236. 236
237. 237
238. 238
239. 239
240. 240
241. 241
242. 242
243. 243
244. 244
245. 245
246. 246
247. 247
248. 248
249. 249
250. 250
251. 251
252. 252
253. 253
254. 254
255. 255
256. 256
257. 257
258. 258
259. 259
260. 260
261. 261
262. 262
263. 263
264. 264
265. 265
266. 266
267. 267
268. 268

269. 269
270. 270
271. 271
272. 272
273. 273
274. 274
275. 275
276. 276
277. 277
278. 278
279. 279
280. 280
281. 281
282. 282
283. 283
284. 284
285. 285
286. 286
287. 287
288. 288
289. 289
290. 290
291. 291
292. 292
293. 293
294. 294
295. 295
296. 296
297. 297
298. 298
299. 299
300. 300
301. 301
302. 302
303. 303
304. 304
305. 305
306. 306
307. 307
308. 308
309. 309
310. 310
311. 311
312. 312

313. 313
314. 314
315. 315
316. 316
317. 317
318. 318
319. 319
320. 320
321. 321
322. 322
323. 323
324. 324
325. 325
326. 326
327. 327
328. 328
329. 329
330. 330
331. 331
332. 332
333. 333

THOMAS FINCHAM
A KILLER'S MIND

UN JO PULLINGER ROMAN

A Killer’s Mind © Thomas Fincham 2024

TOUS DROITS RÉSERVÉS, y compris le droit de reproduire cette œuvre ou des parties de celle-ci, sous quelque forme que ce soit.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes réels, vivants ou décédés, est entièrement fortuite.

PROLOGUE
UN
DEUX
TROIS
QUATRE
CINQ
SIX
SEPT
HUIT
NEUF
DIX
ONZE
DOUZE
TREIZE
QUATORZE
QUINZE
SEIZE
DIX-SEPT
DIX-HUIT
DIX-NEUF
VINGT
VINGT ET UN
VINGT-DEUX
VINGT-TROIS
VINGT-QUATRE
VINGT-CINQ
VINGT-SIX
VINGT-SEPT
VINGT-HUIT
VINGT-NEUF
TRENTE
TRENTE ET UN
TRENTE-DEUX
TRENTE-TROIS
TRENTE-QUATRE
TRENTE-CINQ
TRENTE-SIX
TRENTE-SEPT
TRENTE-HUIT
TRENTE-NEUF
QUARANTE
QUARANTE ET UN
QUARANTE-DEUX

QUARANTE-TROIS
QUARANTE-QUATRE
QUARANTE-CINQ
QUARANTE-SIX
QUARANTE-SEPT
QUARANTE-HUIT
QUARANTE-NEUF
CINQUANTE
CINQUANTE ET UN
CINQUANTE-DEUX
CINQUANTE-TROIS
CINQUANTE-QUATRE
CINQUANTE-CINQ
CINQUANTE-SIX
CINQUANTE-SEPT
CINQUANTE-HUIT
CINQUANTE-NEUF
SOIXANTE
SOIXANTE ET UN
SOIXANTE-DEUX
SOIXANTE-TROIS
SOIXANTE-QUATRE
SOIXANTE-CINQ
SOIXANTE-SIX
SOIXAN
TE-SEPT
SOIXANTE-HUIT
SOIXANTE-NEUF
SOIXANTE-DIX
SOIXANTE-ET-ONZE
SOIXANTE-DOUZE
SOIXANTE-TREIZE
SOIXANTE-QUATORZE
SOIXANTE-QUINZE
SOIXANTE-SEIZE
SOIXANTE-DIX-SEPT
SOIXANTE-DIX-HUIT
SOIXANTE-DIX-NEUF
QUATRE-VINGTS
QUATRE-VINGT-UN
QUATRE-VINGT-DEUX
QUATRE-VINGT-TROIS
QUATRE-VINGT-QUATRE

QUATRE-VINGT-CINQ
QUATRE-VINGT-SIX
QUATRE-VINGT-SEPT
QUATRE-VINGT-HUIT
QUATRE-VINGT-NEUF
QUATRE-VINGT-DIX
QUATRE-VINGT-ONZE
QUATRE-VINGT-DOUZE
QUATRE-VINGT-TREIZE
QUATRE-VINGT-QUATORZE
QUATRE-VINGT-QUINZE
QUATRE-VINGT-SEIZE
QUATRE-VINGT-DIX-HUIT
QUATRE-VINGT-DIX-NEUF
CENT
CENT UN
CENT DEUX
CENT TROIS
CENT QUATRE
CENT CINQ
CENT SIX
CENT SEPT
CENT HUIT
CENT NEUF
CENT DIX
CENT ONZE
CENT DOUZE
CENT TREIZE
CENT QUATORZE
ÉPILOGUE

PROLOGUE

Éric jeta un coup d'œil par la fenêtre côté passager du pick-up. Les phares perçaient l'obscurité totale de la nuit tandis que le véhicule roulait lentement sur une portion déserte d'autoroute. Éric scrutait les grands pins qui bordaient la route des deux côtés, et Ricky, assis derrière le volant, se tourna vers Éric et lui demanda s'il connaissait l'histoire de Louise Dwyer.

Éric secoua la tête. — Non. Qui était-elle ?

Ricky jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, à l'affût des policiers. Il avait bu trois bières avant de prendre la route, et une conduite en état d'ivresse sur son casier avant d'obtenir son diplôme était la dernière chose dont il avait besoin. — C'était une auto-stoppeuse, dit-il. Elle marchait le long de cette même route dans les années 70 quand un type nommé Roland l'a prise en stop.

— Qui était-ce ? demanda Éric, son estomac grondant. Le pain de viande que sa mère lui avait préparé une heure plus tôt ne lui réussissait pas.

— Un tueur en série, répondit Ricky. Il avait un truc pour traquer les auto-stoppeurs. Il prenait toujours leurs chaussures après les avoir découpés. Il pointa du doigt à travers sa fenêtre. Apparemment, ils ont retrouvé trois de ses victimes dans ces mêmes bois.

Un frisson parcourut l'échine d'Éric. — Tu mens.

Ricky secoua la tête. — C'est la vérité. C'était le terrain de chasse de Roland. Il rit. On dit qu'il est toujours quelque part par là. Il leva un doigt. On dit aussi que les corps de certaines personnes qu'il a assassinées n'ont jamais été retrouvés.

Éric fit de son mieux pour ne pas paraître nerveux. Il s'éclaircit la gorge et inspecta la forêt à travers les vitres. — Je déteste conduire par ici si tard.

— Pourquoi ? dit Ricky. Tu as peur que le vieux Roland t'attrape ?

— Arrête, Ricky, dit Éric. Tu te moques de moi. Il n'y a personne là-dehors.

— Je ne sais pas, mec, dit Ricky d'un ton taquin. Il ne faut jamais dire jamais.

Éric plissa les yeux. Il aperçut quelque chose à une soixantaine de mètres devant la voiture, les phares éclairant un objet dans les bois. Il se pencha en avant pour mieux voir. Il secoua la tête. Il se dit que les histoires de Ricky et les deux bières qu'il avait bues avant de partir

lui jouaient des tours.

Ricky demanda : — Où est le tournant déjà ?

— Dans trois kilomètres sur la gauche, répondit Éric, apercevant à nouveau le même objet, maintenant à une quarantaine de mètres. Il n'y prêta pas attention. C'est probablement juste un sac poubelle jeté par un automobiliste, pensa-t-il.

— J'espère que Kelly sera à la fête, dit Ricky, vérifiant une nouvelle fois sa tignasse dans le rétroviseur. L'année de terminale est presque terminée. Si je dois tenter ma chance, c'est ce soir ou jamais.

Lissant les plis de son t-shirt Nirvana, Éric soupira. Lui aussi avait le béguin pour Kelly. Mais Ricky était son seul ami. Il ne voulait pas le perdre à cause d'une fille. Il valait mieux laisser Ricky tenter sa chance. De plus, Éric était si timide que flirter n'était de toute façon pas son fort.

— Hé, dit Ricky. Ça va ?

Éric hocha la tête. Il avait l'impression que quelqu'un l'observait du fond des bois. — Ouais, dit-il.

— Tu es sûr ?

Éric ouvrit la bouche pour répondre, mais l'objet qu'il avait vu apparaissait maintenant plus clairement. Il était à une trentaine de mètres, juste sur le bas-côté. Quoi que ce fût, cela semblait déplacé. — Ralentis, dit-il.

Ricky haussa les épaules. — Pourquoi ? On y est presque.

— Regarde. Éric pointa du doigt l'objet. Là-bas.

Ricky suivit le doigt d'Éric et vit ce qui semblait être un tas de vêtements abandonnés à quelques pas de l'autoroute.

Éric désigna l'accotement du menton. — Arrête-toi, dit-il. Il n'en était pas sûr, mais quelque chose dans ce qu'il voyait lui nouait l'estomac.

Ricky soupira. — Allez, mec.

— Sérieusement, insista Éric. Arrête la voiture.

Ricky ralentit le pick-up, s'engagea sur le bas-côté et coupa le moteur.

Éric ouvrit la porte. Ses nerfs le trahissaient alors qu'il fixait Ricky du regard. — Tu viens avec moi ?

L'idée de marcher dans les bois à une heure du matin ne plaisait pas à Ricky. Les histoires sur Roland tournaient encore dans son esprit. — Pas question, mec, dit-il. Si tu veux y aller, vas-y.

Éric concentra son attention sur les bois. L'objet, enveloppé dans l'obscurité, n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. L'air froid lui léchait la nuque. Un hibou hululait au loin. Un coyote lui répondit par un jappement.

— Alors, grogna Ricky. Tu y vas ou pas ?

Une boule se forma dans la gorge d'Éric. Il l'avala, fouillant dans

ses poches pour en sortir son téléphone. Il activa la fonction lampe de poche, descendit sur la route d'un pas lent et prudent. Il se dirigea vers les bois en balayant le faisceau lumineux de gauche à droite. Rien ne semblait anormal.

La lumière éclaira une pierre détachée recouverte de pourpre qui reposait à ses pieds.

— Ricky ! appela Eric.

— Quoi ? hurla Ricky en retour.

— Viens voir, dit-il. Tu dois voir ça ! Son cœur commença à s'emballer. Il s'accroupit et vit que le rouge sur le rocher était du sang. Il n'y avait aucun doute là-dessus.

Ricky sauta du camion. Il était agacé. Il voulait reprendre la route. Il était prêt à rejeter tout ce qui excitait tant Eric.

Son irritation disparut lorsqu'il posa les yeux sur le rocher saturé de rouge.

— Bon sang, dit Ricky. C'est... C'est bien ce que je pense ?

Eric, les mains tremblantes, acquiesça. Il dirigea la lumière du téléphone vers l'objet maintenant à dix pas. Quand Eric distingua enfin ce qu'était l'objet, il eut le souffle coupé. Ses genoux semblaient être en caoutchouc tandis qu'il essayait de comprendre ce qu'il voyait.

Ricky pointa du doigt l'endroit où brillait la lumière. — Oh, mec, dit-il. Dis-moi que ce n'est pas ce que je crois.

Eric était certain que c'était exactement ce que Ricky pensait : le corps d'une jeune femme. Sa peau était pâle. Ses pupilles étaient dilatées au point qu'elles semblaient noires. Sa tête était fracassée. Le sang qui s'était formé en flaque autour de son corps était plus sombre que le ciel nocturne au-dessus d'elle.

Eric se détourna. Il courut vers le camion, s'effondra à genoux à côté du plateau, et vomit le pain de viande de sa mère.

UN

Cela faisait six ans que Walter Crawley n'avait pas rempli de rapport de meurtre. Six années de paix et de tranquillité qui étaient restées intactes durant son mandat de shérif. L'homme à la poitrine large souffla. Il s'agenouilla et examina le corps sans vie de la jeune femme. Une mer de lumières d'urgence rouges et bleues illuminait les arbres qui encadraient le cadavre. La brise agitant les branches produisait un sifflement lugubre.

Crawley déplaça la chique de tabac accrochée à sa lèvre. Il secoua la tête. Il estimait que la fille allongée face contre terre devait être jeune, probablement dans la vingtaine, mais elle aurait pu avoir quatre-vingts ans, cela n'aurait rien changé. Le meurtre était un acte odieux, quel que soit l'âge de la victime. Travailler sur des scènes comme celle-ci l'avait poussé à accepter un emploi plus tranquille à la campagne après des années de service à Dallas.

— Shérif, appela le député Beeman.

Crawley garda ses yeux immobiles fixés sur le corps. — Qu'y a-t-il ?

Beeman retira son chapeau à large bord de la Highway Patrol et fit un geste vers les trois voitures de patrouille garées le long de l'autoroute. — J'ai délimité toute la zone avec du ruban comme vous me l'avez dit. J'en ai peut-être utilisé trop, je pense. Il grimaça. — Je n'ai jamais eu à faire ça avant.

Crawley jeta un coup d'œil à son adjoint. Le jeune Beeman avait les yeux écarquillés, le visage pâle, et se tenait à une distance considérable du corps parsemé de fragments de cervelle. La plus grande action que le gamin avait jamais vue en service était la poursuite de quelques excès de vitesse. Il en allait de même pour les trois autres adjoints qui montaient la garde autour de la scène.

— Où sont les jeunes qui ont signalé ça ? demanda Crawley.

Beeman pointa du pouce par-dessus son épaule. — Ils sont près de leur camion. Le député Coleman prend leur déposition. Ils sont un peu secoués.

Le rocher couvert de sang gisant à côté du corps attira l'attention de Crawley. — On ne peut pas leur en vouloir. Une chose pareille ferait tourner l'estomac de n'importe qui.

Beeman désigna le corps du menton. — Que pensez-vous qu'il s'est passé ici, shérif ?

Crawley examina la large blessure à l'arrière du crâne de la jeune

femme. — On dirait que quelqu'un lui a fracassé le crâne, à en juger par l'apparence.

— Un auto-stoppeur fou, peut-être ?

Crawley prit note de la tenue de la femme morte : des bottes de randonnée couvertes de boue, un jean bleu et un sweat-shirt à capuche rouge. Sweat à capuche rouge, pensa-t-il. Pourquoi est-ce que ça me dit quelque chose ?

— Beeman, dit Crawley d'un ton curieux.

— Oui, monsieur ? répondit Beeman.

— Tu as suivi les informations ?

Le jeune adjoint haussa les épaules. — De temps en temps, monsieur.

Crawley sortit une paire de gants en latex de sa poche et les enfila. — Il y a une femme, dit-il. Elle a disparu depuis quelques jours. C'est partout dans les infos. Ses parents l'ont signalé. La dernière fois que j'ai vérifié, ils disaient qu'elle voyageait avec son petit ami pas très loin d'ici.

Hochant la tête, Beeman dit : — Je crois que je vois de quoi vous parlez, monsieur.

Crawley saisit les cheveux ensanglantés qui recouvraient le visage de la jeune femme et les écarta. Un visage sans vie le fixait. Immédiatement, le shérif sentit quelque chose de familier chez elle.

Il dit : — Tu as ton portable sur toi, Beeman ?

Beeman sortit son téléphone. — Oui, monsieur.

— Montre-moi une photo de cette fille disparue dont on parle. Ça ne devrait pas être trop difficile à trouver à notre époque de smartphones, pensa-t-il.

L'adjoint parcourut internet pendant quelques instants avant de lever le téléphone. — J'ai trouvé.

Crawley dit : — Tu as un nom ?

— Oui, monsieur, dit Beeman en plissant les yeux sur le téléphone. Elle s'appelle Kenzie Miller. Le rapport que je lis dit qu'elle voyageait avec un homme nommé Miles Fletcher. Ils devaient rentrer chez eux il y a trois jours mais ne sont jamais revenus.

Crawley tendit la main. Beeman lui passa le téléphone. Le shérif regarda la photo d'une femme rayonnante aux yeux brillants qui souriait d'une oreille à l'autre. Elle portait un sweat-shirt à capuche rouge semblable à celui du corps. La femme sur la photo semblait heureuse. Pleine de vie. Le contraire total de la femme décédée à côté de laquelle Crawley était accroupi.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? demanda Beeman.

Crawley approcha le téléphone du visage de la femme morte. Il compara ses traits à la photo de Kenzie Miller et secoua la tête en réalisant que c'était une correspondance parfaite. — Eh bien, dit-il en

croisant le regard de Beeman. Je pense qu'on peut affirmer que la recherche de Mlle Miller peut être arrêtée.

Le fourgon du médecin légiste arriva quelques minutes plus tard. Une fois le corps de Kenzie chargé dans le véhicule, Crawley retourna au poste et se dirigea vers son bureau. Il attrapa le téléphone sur son bureau et composa un numéro de mémoire. En attendant que l'autre bout décroche, il regarda par la fenêtre la nature sauvage illuminée par la pleine lune.

Quelque chose dans ce paysage fit se dresser les poils sur sa nuque.

— FBI Seattle, une voix salua Crawley au téléphone.

Crawley s'éclaircit la gorge. — Ici le shérif Walter Crawley. J'appelle du bureau du shérif du comté de Deschutes. Je dois parler à l'agent spécial responsable.

L'appel fut transféré. Crawley fut accueilli par un homme qui se présenta sous le nom de Robert Grantham.

— Bonsoir, Monsieur Grantham, dit Crawley. Je viens de trouver une jeune femme morte sur le bas-côté de la route, près de l'autoroute 97. J'ai pensé qu'il valait mieux vous appeler.

Grantham demanda : — Pourquoi donc, Shérif ?

— Parce que le corps que nous venons de trouver appartient à une fille disparue du nom de Kenzie Miller. Le médecin légiste vient de l'emmener. Je pense que vos hommes la recherchaient, et ce n'est pas vraiment quelque chose que nous sommes équipés pour gérer.

Grantham fit une pause avant de demander les détails. Crawley donna à Grantham tout ce qu'il savait sur la situation avant de demander si l'agent spécial responsable allait envoyer quelqu'un pour prendre le commandement.

— Je vais le faire, dit Grantham. Mais j'aurai besoin que vous gardiez cela secret vis-à-vis des médias jusqu'à ce que je puisse envoyer l'un de mes agents là-bas. Cela prendra quelques heures, donc il vaut mieux que nous gardions le couvercle sur cette affaire jusqu'à ce que nous puissions tout mettre en ordre.

— Pas de problème, dit Crawley en saisissant un stylo et du papier. Quel est le nom de l'agent que vous allez nous envoyer ?

— Pullinger, dit Grantham. L'agent spécial Jo Pullinger.

DEUX

— Cette fois-ci, c'est un garçon, dit Sam Pullinger, le visage rayonnant d'un sourire. Mais Kim ne veut le dire qu'à la famille proche, alors assure-toi de garder le secret.

Jo Pullinger, observant un trio d'enfants qui filait devant elle dans le jardin, attira son frère dans une étreinte. Le soleil brillait. Le vent soufflait. La baby shower qu'elle avait planifiée pour Kim deux semaines à l'avance se déroulait mieux qu'elle ne l'avait prévu. D'ordinaire, il lui était difficile de s'accorder du temps libre, mais la fête était remplie de tant de rires, de sourires et de nouveaux souvenirs en création qu'il n'y avait nulle part ailleurs où elle aurait voulu être.

— C'est formidable, Sam, dit-elle en tapotant le dos de son frère aîné. Qu'a dit Chrissy quand vous lui avez annoncé qu'elle allait avoir un petit frère ?

Sam fixa son attention sur sa fille. Chrissy gambadait sur la pelouse avec les autres enfants, sa petite robe d'été rose flottant dans le vent, acclamant et applaudissant tandis qu'elle courait d'un côté à l'autre du jardin. Les enfants jouaient à se « toucher » à tour de rôle, certains entrant et sortant du château gonflable que Jo avait loué pour les divertir.

— Elle est ravie à l'idée d'avoir un frère ou une sœur, dit Sam. Elle m'a dit qu'elle aurait préféré une sœur, mais, comme elle l'a si bien dit : « Un frère fera très bien l'affaire ».

Jo rit. Son déménagement à Seattle dans le but de s'éloigner de son passé lui avait offert une multitude d'opportunités. De loin, la plus gratifiante était de passer plus de temps avec sa famille et de voir sa nièce de sept ans grandir et devenir une petite adulte sous ses yeux.

— Tante Jo ! appela Chrissy.

Jo se retourna et aperçut sa nièce qui courait vers elle. Elle tendit les bras, souleva Chrissy et planta un gros baiser sur sa joue.

— Tu t'amuses bien ? demanda Jo.

Chrissy hocha la tête à plusieurs reprises. — C'est le meilleur moment de tous les temps !

— De tous les temps ? Eh bien, je suis ravie de l'entendre.

— On devrait organiser une autre fête la semaine prochaine. Chrissy regarda son père avec enthousiasme. — On peut, Papa ? On devrait faire une deuxième baby shower !

Sam poussa sa fille d'un air taquin. — Eh bien, finissons d'abord

cette fête, et ensuite nous parlerons de la prochaine.

Chrissy commença à s'agiter. Jo la posa par terre. Sa nièce pointa alors du doigt la forteresse gonflable et informa son père qu'elle y retournait.

— Pas de bousculade, dit Sam. D'accord ?

Hochant la tête, Chrissy dit : — Je ne le ferai pas, Papa ! avant de se précipiter à nouveau dans le château.

— J'aimerais avoir son énergie, dit Jo en regardant Chrissy s'amuser avec les autres enfants. Chaque matin quand je me réveille, j'ai l'impression de ralentir un peu.

Sam ricana. — Oh, n'importe quoi. Tu n'es pas si vieille que ça. Il pointa son front avec la bouteille de bière qu'il tenait à la main. — Tout ça, c'est dans ta tête.

La tête de Jo était l'endroit où elle se perdait facilement. Son intuition et ses compétences d'agent du FBI occupaient beaucoup d'espace dans son cerveau, mais les autres parties étaient louées en permanence à des souvenirs plus sombres du passé qui la hantaient encore, des souvenirs qui, elle le savait, avaient lentement grignoté son endurance — et peut-être même sa santé mentale.

— Crois-moi, dit Jo en soupirant. J'y pense tout le temps.

Sam alla chercher une boisson pour Jo dans la glacière pendant qu'elle regardait les adultes se rassembler autour de Kim Davis-Pullinger. La main de Kim était posée sur son ventre de neuf mois de grossesse, rayonnant d'enthousiasme et riant en réponse à quelque chose qu'un des adultes lui chuchotait à l'oreille. Une fois son rire apaisé, Kim tourna son attention vers Jo, lui faisant un signe de la main et articulant silencieusement les mots « Merci ». Jo répondit en articulant « De rien ».

— Bien joué, Jo, dit Sam. C'est une journée mémorable.

— Je suis tout à fait d'accord, répondit Jo, savourant le moment et espérant qu'il durerait le plus longtemps possible.

Son téléphone portable sonna. Le nom de Grantham s'afficha sur l'écran.

Jo eut le sentiment que sa joie allait être de courte durée.

TROIS

— Est-ce que j'interromps quelque chose ? demanda Grantham.

Jo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers les invités en fermant la porte de derrière menant à la cuisine. Elle couvrit le téléphone de sa main pour dissimuler son soupir avant de répondre :

— Non, monsieur.

— Bien, dit Grantham. Je viens de parler à votre chef d'équipe et lui ai demandé de vous libérer pour une mission dont je veux que vous me fassiez personnellement rapport.

Jo étouffa un autre soupir.

— Quelle est la mission, monsieur ?

— J'ai besoin que vous vous rendiez à Bend, dans l'Oregon.

— Qu'y a-t-il à Bend ?

— Un corps. Femme. Caucasienne. Début de la vingtaine. Une paire d'enfants l'a trouvée sur le bord de la route près de l'autoroute 97 tard hier soir. Le shérif du comté de Deschutes vient de le signaler à notre bureau il y a peu.

Jo fronça les sourcils.

— Ce n'est pas quelque chose qu'ils peuvent gérer eux-mêmes ?

Grantham demanda :

— Avez-vous suivi l'affaire Kenzie Miller ?

— De temps en temps, répondit Jo.

Grantham prit une inspiration et dit :

— Eh bien, le corps qu'ils ont trouvé est celui de Kenzie Miller. Elle est actuellement au bureau du médecin légiste du comté de Deschutes.

Jo se rappela brièvement des images d'actualité concernant la disparition de la jeune fille. Elle se souvint de la photo qui avait été montrée à la télévision : une jeune femme qui ressemblait à la fille d'à côté typiquement américaine, avec un large sourire et un avenir brillant devant elle. Jo avait espéré que l'affaire de Kenzie aurait une issue positive.

— Je vois, dit Jo. Et ils sont sûrs que c'est Kenzie Miller ?

— Oui, répondit Grantham. Des échantillons d'ADN sont en train d'être prélevés en ce moment même. Pour l'instant, ils n'ont qu'une identification visuelle. J'ai besoin que vous vous rendiez là-bas. J'ai envoyé une technicienne pour faire une analyse et confirmer qu'il s'agit bien du corps de Kenzie Miller. Elle est en route.

— Compris. Qu'en est-il des médias ? Savent-ils que le comté de

Deschutes a trouvé un corps ?

— Non, pas encore. Le shérif est têtu, donc il fait du bon travail pour les tenir à distance. En parlant de ça, que savez-vous de l'affaire ?

Jo fouilla sa mémoire.

— Il y avait quelque chose à propos d'elle voyageant avec un petit ami. Je ne me souviens pas du nom.

— Miles Fletcher. Le shérif a ses hommes qui fouillent actuellement les autoroutes pour le trouver. Jusqu'à présent, ils n'ont rien trouvé.

Jo demanda :

— Avez-vous une cause du décès pour Kenzie Miller ?

— Un traumatisme contondant d'après ce qui m'a été rapporté, répondit Grantham. Écoutez, le temps presse, j'ai donc besoin que vous y alliez et que vous preniez la direction des opérations. J'ai le sentiment que nous sommes au début d'une chasse à l'homme pour trouver Fletcher. Allez à Bend, transmettez-moi vos conclusions, et ensuite nous coordonnerons en conséquence.

— Je pars tout de suite, monsieur.

— Merci, Agent Pullinger.

Jo raccrocha le téléphone. Elle se retourna, prête à informer Sam, Chrissy et Kim qu'elle devrait écourter son temps avec eux.

Sam se tenait dans l'embrasure de la porte derrière elle avec un air déçu sur le visage.

Jo pouvait dire que son frère aîné savait déjà.

Forçant un sourire, elle dit :

— Depuis combien de temps tu écoutes ?

Sam haussa les épaules.

— Juste assez longtemps pour entendre la fin. J'ai compris que c'était sérieux.

Il rit.

— Tu ne m'as même pas entendu entrer.

— Je suis désolée, Sam, répondit Jo d'une voix plate. Je dois aller à Bend pour un moment.

Les rides sur le front de Sam se creusèrent.

— Que se passe-t-il à Bend ?

Jo avait appris à ne pas trop divulguer de détails sur ses affaires à sa famille. Ce n'était pas sûr pour eux. Sa dernière affaire avait mis Sam au milieu d'un feu croisé. Elle luttait encore avec les souvenirs de lui étant lentement étouffé par les mains d'un tueur dérangé.

— Il vaut probablement mieux que je ne dise rien, dit-elle. L'ignorance est une bénédiction.

Sam balaya le commentaire d'un revers de la main.

— Tu n'as pas besoin d'expliquer.

Jo jeta un coup d'œil à la fête à travers la fenêtre au-dessus de

l'évier. Elle aperçut Chrissy qui lui faisait signe depuis le château gonflable. Elle sautait de joie tandis que les autres enfants la rejoignaient. Il était difficile pour Jo de repousser la pensée que Kenzie Miller avait un jour l'âge de Chrissy. Et maintenant elle gisait morte sur une froide table en métal dans le bureau d'un médecin légiste.

— Je ne veux pas gâcher la fête, dit Jo. Il vaudrait peut-être mieux que je parte simplement. Tu pourrais peut-être dire à Kim et Chrissy que j'avais besoin de-

Sam leva la paume.

— C'est bon, Jo, vraiment. Je leur dirai dans un petit moment. Ne t'inquiète pas. Elles comprendront.

Jo vit que la couleur avait soudainement quitté le visage de son frère. Il semblait nerveux, s'agitant un peu et enfonçant ses mains dans ses poches.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Sam déglutit avant de répondre :

— C'est juste que je m'inquiète à chaque fois que tu reçois un de ces appels. Surtout après ce qui s'est passé la dernière fois.

Jo, habituée à gérer des rêves sombres et lugubres, fut bouleversée de constater à quel point l'enlèvement de Sam était devenu un cauchemar récurrent qui la tenait régulièrement éveillée. Cependant, ses propres difficultés semblaient dérisoires comparées aux siennes.

La culpabilité de Jo face au tourment de Sam lui pesait lourdement sur le cœur.

— Je suis désolée, Sam, dit-elle. Pour tout. Si je n'étais pas là, tu n'aurais peut-être pas eu à traverser tout ça.

Il sourit et répondit :

— Tu n'as pas à t'excuser. Ce qui est arrivé n'est pas de ta faute.

— J'ai l'impression que si.

— Ce n'est pas le cas.

Sam posa sa main à plat sur son cœur.

— Je suis vivant, non ? Si je dois faire quelques mauvais rêves de temps en temps, c'est un compromis que je suis prêt à accepter.

Jo entoura Sam de ses bras et le serra fort. Rien ne comptait plus pour elle que ces moments où elle pouvait étreindre sa famille.

— Dis-leur que je reviendrai bientôt, dit-elle.

Sam déposa un baiser sur la joue de Jo et dit :

— Je le ferai.

Il rompit l'étreinte.

— Maintenant, file d'ici. Va sauver le monde. Encore une fois.

Avec un clin d'œil, elle se dirigea vers sa chambre, rassembla ses sacs et les posa sur le lit avant d'enfiler un pantalon noir, une chemise

noire et un blazer noir. Après avoir attaché ses cheveux en un chignon serré, elle s'examina dans le miroir avant de saisir le porte-carte en cuir noir contenant son badge et ses accréditations du FBI sur la table de nuit.

QUATRE

Le trajet jusqu'à Bend, dans l'Oregon, prit à Jo la moitié de la journée. Les paysages de la grande ville avaient laissé place à des pins majestueux qui semblaient s'étendre sur des kilomètres. Elle aperçut des cabanes en rondins et de grands lacs, et sentit l'odeur de la nature sauvage s'infiltrer à travers la climatisation de la berline du Bureau.

Elle se gara sur le parking du bureau du shérif du comté de Deschutes.

Elle coupa le moteur et sortit de la voiture. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et aperçut quelques adjoints qui se dirigeaient vers le poste. Elle rajusta sa veste et entra dans le bâtiment. Elle fut accueillie par un jeune sergent de permanence qui la regarda avec curiosité.

— Je peux vous aider ? dit-il.

Jo lui montra sa carte. — Agent spécial Pullinger. Je cherche...

— Le shérif Crawley, dit le sergent de permanence en se levant. Il vous attend. Il désigna une porte au bout du couloir. C'est par là.

Jo remercia le sergent avant de s'engager dans le couloir. Le nom du shérif Walter Crawley s'affichait fièrement en lettres noires sur la vitre dépolie. Elle frappa deux fois avant d'entendre un « Entrez » prononcé d'une voix de baryton de l'autre côté.

Elle entra dans le bureau. Un homme imposant, bâti comme un joueur de football américain, avec une moustache accrochée à sa lèvre, l'accueillit avec un sourire narquois.

— C'est vous la dame du FBI ? dit-il.

Jo acquiesça. — Agent Pullinger.

Crawley tendit la main. — Shérif Crawley. Appelez-moi Walter.

Jo lui serra la main. — Enchantée, Walter.

— De même, dit Crawley en examinant la tenue de Jo. Vous avez l'air d'une citadine. Vous êtes déjà venue à la campagne ?

— Quelques fois, répondit Jo.

— Eh bien, dit Crawley, les choses fonctionnent différemment ici. Vous seriez surprise par le genre de bêtises qui se passent derrière les portes closes. Mais pour être honnête, je pense qu'on ne devrait pas perdre plus de temps en bavardages. Le shérif fit un signe de tête vers la porte. On a un corps à la morgue et une scène de crime à examiner. J'ai juste besoin de savoir par où vous voulez commencer.

Jo l'informa qu'elle voulait voir le corps. Il la conduisit au parking, où un pick-up les attendait près de l'entrée principale.

L'emblème du comté de Deschutes était affiché sur les portières. Il était difficile de ne pas être charmé par ce décor de petite ville.

Jo monta côté passager tandis que Crawley prenait le volant. Pendant le trajet jusqu'au bureau du médecin légiste, Crawley lui donna les détails sur l'endroit où le corps de Kenzie avait été trouvé et par qui. Lorsque Jo demanda une mise à jour sur le dispositif mis en place pour retrouver le petit ami de Kenzie, Miles Fletcher, le shérif l'informa que rien n'avait été découvert jusqu'à présent. Il gara le pick-up devant le bureau du médecin légiste, et ils descendirent.

Le froid de la climatisation caressa la peau de Jo lorsqu'elle entra dans le bâtiment. Elle avait l'impression d'être entrée dans un congélateur. Suivant Crawley jusqu'à l'endroit où les corps étaient conservés, ils furent accueillis par une femme aussi mince qu'un manche à balai.

— Agent Pullinger, dit Crawley en désignant la femme de la main, voici le médecin légiste du comté, Marie Unger.

Marie ajusta ses lunettes sur l'arête de son nez et dit : — Je n'ai jamais eu le FBI ici auparavant. J'ai l'impression d'être dans une série télévisée.

Jo haussa les épaules. — Je suis juste là pour aider. Alors, que pouvez-vous me dire sur notre victime ?

— Femme, dit Marie. Vingt et un ans. Caucasienne. Elle fit un signe de tête vers la table métallique au centre de la pièce. Si vous voulez bien me suivre par ici, s'il vous plaît.

Un cadavre était quelque chose auquel Jo ne s'habituait jamais. Elle devait toujours se rappeler qu'il s'agissait de l'être cher de quelqu'un. Une personne qui avait besoin de ses compétences pour obtenir justice.

Marie tira le drap pour exposer le corps nu de Kenzie Miller. Sa peau avait une teinte bleu pâle. Son corps était raide, ses bras reposant le long de son corps. Ses paupières étaient closes. Une esquisse de grimace restait figée sur son visage. Jo, examinant le corps, se demanda qui elle avait vu juste avant que sa vie ne lui soit arrachée. La vérité, pensa-t-elle, était morte avec elle.

— Traumatisme contondant, dit Marie en désignant la tête de Kenzie.

Jo fit le tour de la table. Elle vit une large blessure à l'arrière du crâne de Kenzie. — Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui a été utilisé pour la tuer ?

Crawley dit : — Une pierre. Il y en a plein dans la forêt. J'ai fait analyser les empreintes par l'un de mes gars.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

Crawley secoua la tête. — Non, pas encore. Mais je pense que l'agresseur portait probablement des gants. Cependant, ce n'est qu'une

intuition, alors ne me citez pas là-dessus.

Jo passa quelques instants à examiner le cadavre. Elle découvrit des blessures sur les paumes de Kenzie. Quelques ecchymoses sur ses poignets. De la terre sous ses ongles.

— D'après ce que je peux dire, dit Marie, notre victime rampait à quatre pattes pendant que le tueur l'attaquait. Il semble qu'il l'ait frappée à coups de pied et de poing plusieurs fois, d'après les ecchymoses et les contusions. Les taches que nous avons trouvées sur ses vêtements le confirment, tout comme les blessures défensives. Elle désigna ensuite l'arrière du crâne de Kenzie. La victime était à quatre pattes lorsque le tueur a porté le coup fatal à l'arrière de sa tête.

Jo demanda à Marie : — Avez-vous prélevé des échantillons des blessures ? Et des vêtements ?

Marie hocha la tête. — Oui, madame, et comme procédure standard, nous effectuerons des tests sur ces éléments.

— Le petit ami, dit Jo, Miles Fletcher. Il faudra que je récupère quelque chose lui appartenant à un moment donné pour que nous puissions comparer son ADN à ce que nous trouverons sur le corps. Elle regarda le shérif. — Je veux voir l'endroit où elle a été trouvée. Il y a peut-être quelque chose que nous n'avons pas encore découvert.

Crawley croisa les bras. Une expression pensive se dessinait sur son visage. — J'ai besoin de vous poser une question, Agent Pullinger.

Jo le regarda. — Je vous écoute.

Le shérif désigna le corps de Kenzie. — Quelqu'un a assassiné cette fille de sang-froid.

— C'est ce que je soupçonne aussi.

— Si j'aborde ce sujet, dit Crawley, c'est parce que je veux savoir si vous êtes ici pour vous assurer que le meurtrier de cette jeune femme soit traduit en justice, que vous n'êtes pas juste un agent lambda du FBI qui pointe à l'heure dans le seul but de faire avancer sa carrière. Il est important que je sache que vous êtes venue dans mon coin de pays pour vous assurer que cette fille n'est pas morte pour rien.

Jo le fixa du regard. — Si vous me connaissez un tant soit peu, vous saurez que je ne me reposerai pas tant que je n'aurai pas élucidé toute cette affaire, dit-elle. C'est ce que je fais. C'est ce que je suis. Je vous donne ma parole que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour résoudre cette affaire.

CINQ

La propriété délabrée de Thelma Winkler ressemblait à n'importe quelle autre retraite au fond des bois : des toits en tôle ondulée, des équipements agricoles rouillés, et entourée de tous côtés par des pins imposants. Rien dans son mode de vie n'indiquait qu'elle gagnait près d'un million de dollars par an.

Thelma répandit de la nourriture dans l'enclos des poulets. Les volatiles caquetaient et se rassemblaient à l'intérieur du petit enclos délimité par du grillage. Où es-tu, Tommy ? pensait-elle. Thelma savait qu'il était possible que son fils se soit enivré et se soit évanoui sur le canapé d'un ami. Il y avait aussi de fortes chances qu'il soit même allé chez son père, l'ex-mari de Thelma. Mais il était impossible que Tommy se soit retrouvé en prison. Si c'était le cas, Thelma en aurait déjà entendu parler. Habituellement, rien ne troublait cette femme de cinquante-huit ans, mais le fait que Tommy ne soit pas rentré depuis deux jours la rendait mal à l'aise.

Des pneus broyèrent le gravier sur l'allée en pente menant à la cabane d'un étage. Thelma se retourna et aperçut le pick-up cabossé de Jimmy Wilson s'arrêtant près des barils d'essence rouillés. Elle posa le seau rempli de nourriture, couvrant son front de sa main pour se protéger du soleil. Des années passées à l'extérieur avaient craquelé sa peau au point qu'elle ressemblait à du cuir.

Wilson, un homme grand et taciturne avec une barbe touffue, descendit du camion. Il cracha du tabac à chiquer par terre, enfonça ses pouces dans sa ceinture et s'approcha lentement de Thelma. Wilson retira sa casquette de camionneur, la tint entre ses doigts et trembla légèrement en présence de Thelma.

— Madame, dit-il.

Thelma prit une inspiration. Ses lèvres se serrèrent en une fine ligne.

— Vous ne l'avez pas trouvé.

Wilson secoua la tête.

— Nous avons cherché partout. Tommy n'était dans aucun des endroits habituels.

Thelma se détourna. Elle fixa son regard sur sa maison délabrée, sur la fenêtre de droite qui était la chambre de Tommy. Quelque chose n'allait pas. Elle le sentait dans ses os.

— Où est Burke ? demanda-t-elle.

— Chez lui, répondit Wilson.

— Réveillez-le. Je veux que vous fouilliez toute la ville tous les deux. Ne laissez aucune pierre non retournée. Je veux que mon garçon soit retrouvé.

— Et la loi ? demanda Wilson. Devrions-nous contacter le shérif et voir si...

Thelma balaya l'air de sa main.

— Je ne veux pas qu'il soit au courant de ça. Nous allons nous occuper de cette affaire nous-mêmes. Si vous apprenez que Tommy a été arrêté, vous venez directement me voir.

Wilson dit :

— Et Andy ? Je peux passer voir s'il a eu de ses nouvelles.

Thelma s'efforçait de se tenir aussi éloignée que possible de son ex-mari. Elle autorisait l'homme à avoir des contacts avec son fils, mais il n'était plus autorisé à participer aux « affaires familiales ». Il était possible qu'Andy sache où se trouvait Tommy, mais Thelma voudrait le confronter directement.

— Je lui parlerai, dit-elle. En attendant, allez chercher Burke.

— Je vais le faire.

Wilson fixa le sol des yeux.

— Mais il y a autre chose que je dois vous dire d'abord.

Thelma croisa les bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'argent, dit Wilson. Quand je suis passé au bar pour tout préparer, je suis allé dans l'arrière-salle et... Le coffre-fort était ouvert. L'argent n'était pas à l'intérieur. Il a disparu.

Thelma ferma les yeux. Elle ne voulait pas croire que Tommy avait pris l'argent, mais au fond d'elle-même, elle savait qu'il l'avait fait. Si les gens pour qui elle travaillait apprenaient sa disparition, il y aurait l'enfer à payer. Son cœur commença à battre la chamade dans sa poitrine. Ses pensées s'affolèrent en imaginant ce que ses employeurs pourraient faire s'ils apprenaient la vérité.

— Mettez-vous en route, dit Thelma. Je veux que mon garçon soit ramené avec cet argent.

— Je le ferai.

Thelma pointa un doigt vers Wilson.

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce qui arrivera si ni l'un ni l'autre ne me sont rendus.

Wilson avala la boule dans sa gorge.

— Non, madame.

SIX

Jo se concentra sur la parcelle de terre où le corps de Kenzie avait été découvert. Un drapeau était planté dans le sol, indiquant l'endroit exact où la pierre qui avait servi à l'agresser avait été trouvée. Derrière Jo se tenait le shérif Crawley, scrutant la forêt pendant que Jo évaluait la scène.

— Des traces de pneus ? demanda Jo.

Crawley acquiesça. — Une seule. On dirait que la camionnette s'est enfoncée d'environ un mètre et demi dans la forêt, s'est arrêtée, puis a reculé. Nous avons pris des empreintes. Elles correspondent à la camionnette du petit ami qui a disparu.

— Quelle est la marque et le modèle du véhicule ?

— Une VW de 2019. Vert émeraude. Miles Fletcher l'avait achetée il y a six mois.

Jo imagina la camionnette roulant sur l'autoroute tard dans la nuit. S'arrêtant sur le bas-côté. Kenzie s'enfuyant. Le petit ami la poursuivant. Kenzie trébuchant et tombant sur le dos, hurlant et repoussant son agresseur qui la frappait à coups de poing et de pied. Jo pouvait voir Kenzie se retournant sur le ventre. Miles Fletcher ramassant la pierre au sol. La soulevant. L'écrasant contre le crâne de Kenzie et mettant fin à sa vie.

— Alors, dit Crawley, qu'en pensez-vous ?

Jo examina les alentours. Elle ne remarqua rien d'anormal, rien qui ne suggère autre chose que ce que les faits présentaient.

— D'après ce que l'on voit, dit-elle, il semblerait que Kenzie Miller ait été assassinée par Miles Fletcher. Après quoi, il a fui la scène.

Les muscles de la mâchoire de Crawley se crispèrent. Son visage vira au rouge. — Petit ingrat, grommela-t-il. Il a plein d'endroits où se cacher. Ça prendra peut-être du temps, mais on le trouvera.

Jo hocha la tête. — J'en suis sûre, shérif, dit-elle. Mais j'espère que vous ne comptez pas utiliser des méthodes de cow-boy pour l'arrêter.

Crawley fixa Jo du regard. — Je le veux vivant si c'est ce que vous demandez.

— C'est bien ça, dit Jo.

— J'ai une fille, dit Crawley. Elle a vingt-six ans. Si quelque chose comme ça lui arrivait, je voudrais voir le responsable traîné devant les tribunaux aux yeux du monde entier.

— Alors il est temps de transmettre ce que nous savons aux médias. Je veux que le visage de Miles Fletcher soit partout. Jusqu'à ce que nous trouvions quelque chose qui prouve le contraire, il est notre principal suspect.

Crawley acquiesça. — Je peux organiser une conférence de presse d'ici une heure environ.

— Bien, dit Jo. Les choses vont s'accélérer à partir de ce moment-là, alors il faudra être prêts.

— Je suis prêt, Agent Pullinger. Depuis toujours.

Jo appela Grantham et le mit au courant de ses découvertes. Après avoir raccroché, elle examina une nouvelle fois la scène de crime. Elle voulait savoir ce qui avait conduit au moment du crime et ce qui avait poussé l'agresseur à ôter la vie de Kenzie. Elle sortit son téléphone. Fit une recherche sur Kenzie Miller sur un site de médias sociaux populaire. Elle fit défiler cinq profils avant de trouver une photo correspondant au visage de Kenzie et l'ouvrit. C'est elle, pensa-t-elle.

Crawley plissa les yeux. — Que cherchez-vous ?

— Tout ce qui sort de l'ordinaire, répondit Jo.

Elle parcourut la page de Kenzie. La plupart des photos montraient Kenzie et Miles engagés dans diverses activités : allongés sur la plage, faisant de la randonnée, assis dans les gradins supérieurs d'un match de baseball, s'enlaçant, riant et s'embrassant.

Jo tourna le téléphone vers Crawley pour qu'il puisse voir. — Ça ressemble à un couple heureux pour moi.

Crawley haussa les épaules en examinant les photos. — Je suis peut-être plus âgé, dit-il, mais une chose que je sais, c'est que ce que les gens publient sur Internet ne reflète pas leur vie réelle.

— Tout à fait vrai, dit Jo avant de ranger son téléphone. J'aimerais quand même avoir une idée de ce qu'étaient Kenzie et Miles dans la vraie vie.

— Comment comptez-vous faire ça ?

— D'abord, j'aimerais parler à ses parents.

SEPT

Bryan Ford souleva sa fille, Hazel, dans ses bras. Elle gloussa tandis que Ford la couvrait de baisers avant de la reposer par terre. Il jeta un coup d'œil à sa femme, Kelly, qui s'affairait à préparer leurs déjeuners dans la cuisine.

— Tu es prête pour le zoo ? demanda Ford.

— Oui ! répondit Hazel avec joie. Je veux voir les flamants roses. On peut voir les flamants roses, Papa ?

— Bien sûr, ma chérie. On peut voir tout ce que tu veux.

Hazel annonça qu'elle allait chercher son sac à dos avant de se diriger d'un pas léger vers la chambre du fond. Ford ne cessait de s'émerveiller de l'énergie débordante de la petite fille. Il se frotta les genoux, endoloris par l'effort de l'avoir portée.

Kelly sourit en voyant Ford grimacer. Puis elle pouffa de rire.

— Quoi ? demanda Ford.

— Tu te fais vieux, répondit sa femme. Mais tu es toujours aussi beau.

Ford se redressa. — La malédiction de la famille Ford se manifeste toujours sous forme de genoux fragiles.

Elle contourna le comptoir, enlaça la taille de son mari et déposa un baiser sur sa joue. — Tu es encore un jeune homme selon les critères d'aujourd'hui.

— J'espère bien, dit Ford en passant ses doigts dans les cheveux de sa femme.

Kelly prit le visage de Ford entre ses mains. — Je suis fière de toi.

Les lèvres de Ford s'étirèrent en un sourire. — Qu'est-ce qui te pousse à dire ça ?

Kelly haussa les épaules. — C'est juste que ces derniers mois ont été agréables. Tu ne travailles plus tard. Tu es là pour tous les moments importants. C'est un changement appréciable.

Ford attira sa femme contre lui. — Je t'avais promis que les choses seraient différentes, dit-il. Et je tiens parole. Et puis, c'est mieux qu'avant. Je préfère avoir les genoux faibles plutôt que le cœur lourd.

En lui tapotant le dos, Kelly dit : — Comme c'est poétique, M. Ford.

Ford observa sa femme terminer de préparer leurs sacs pour les activités de la journée. Je suis chanceux, se dit-il. Il savait qu'il avait de la chance que la femme qu'il aimait lui ait donné une seconde

chance de faire fonctionner leur couple.

Kelly glissa une mèche rebelle derrière son oreille. La lumière du soleil filtrait à travers les fenêtres, baignant son visage d'une lueur céleste. Ford prit un moment pour apprécier la beauté de sa femme, mais son attention fut bientôt détournée par les informations qui passaient à la télévision derrière elle dans la cuisine.

Le sourire de Ford se transforma en un froncement de sourcils. Les nouvelles parlaient de l'affaire de la jeune femme disparue nommée Kenzie Miller. Il vit l'image d'un jeune homme à l'écran, quelqu'un que Ford était certain d'avoir déjà vu.

— Chéri, dit Kelly, ça va ?

Ford désigna la télévision. — Monte le son. J'ai besoin d'entendre ce qu'ils disent.

Kelly se retourna, saisit la télécommande et augmenta le volume. Ford était concentré sur l'homme corpulent à l'écran qui s'adressait aux caméras. Le nom "Shérif Walter Crawley" était projeté dans le coin droit de l'écran.

— Hier soir, dit Crawley, les adjoints du comté de Deschutes ont découvert le corps d'une jeune femme le long de l'autoroute 97. Ce matin, elle a été formellement identifiée comme étant Kenzie Erin Miller. La jeune femme avait été signalée disparue par ses parents il y a plusieurs semaines.

Kelly porta sa main à sa bouche. — Oh, mon Dieu, gémit-elle. Ils ont retrouvé cette pauvre fille.

Ford ne dit rien et s'approcha de l'écran. Le shérif parlait de la collaboration de son département avec le FBI. Un instant plus tard, l'image montra l'ancienne partenaire de Ford, Jo Pullinger, debout silencieusement sur le côté.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura Ford.

Crawley, s'agrippant aux bords du pupitre, jeta un coup d'œil à la page de notes devant lui. — Après un examen initial de l'affaire, dit-il, l'analyse des faits nous a amenés à croire que le principal suspect dans notre enquête est le petit ami de Kenzie, Miles Alan Fletcher.

Soudain, Ford recula loin de la télévision. Pendant un instant, il crut qu'il allait s'évanouir. Il s'assit à la table de la cuisine, regardant par la fenêtre le jardin pendant que Crawley annonçait qu'une véritable chasse à l'homme était en cours pour retrouver Miles Fletcher.

— Bryan, dit Kelly, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es tout pâle.

Ford ferma les yeux. Il pointa lentement un doigt vers la télévision, entrouvrit les lèvres et dit : — Je connais ce gamin.

— Qui ?

— Miles Fletcher, dit Ford. C'est mon... C'est mon filleul.

HUIT

La maison des Miller se trouvait dans le comté de Garfield, une modeste communauté remplie de familles aimantes et de verdure luxuriante s'étendant à perte de vue. Dès que Jo arriva à la maison et fut invitée à entrer, elle vit que Lorraine Miller paraissait fatiguée, sans doute après avoir passé des jours éveillée, s'inquiétant de la disparition de sa fille, Kenzie.

Jo fut cependant surprise de voir à quel point elle semblait maîtrisée.

Lorraine glissa une mèche de ses cheveux couleur de jais derrière son oreille. — Notre famille a traversé beaucoup d'épreuves, dit-elle. Nous avons perdu le frère de Kenzie quand il avait six ans. La leucémie. Nous avons toujours été une famille forte. Je n'arrive simplement pas à croire que cela se reproduise. Que nous ayons perdu un autre enfant.

— Je suis vraiment désolée, madame Miller, répondit Jo.

— Croyez-moi, dit Lorraine. Je suis encore sous le choc de tout cela. Une partie de moi a l'impression que ce n'est qu'un terrible cauchemar. Je suppose que j'attends simplement que tout cela me frappe vraiment.

Jo dit : — Vous devriez vous accorder plus de crédit, madame Miller. Chacun fait son deuil différemment.

Le mari de Lorraine, Martin, entra dans le salon. Ses yeux étaient injectés de sang. Il tenait une tasse de café dans chaque main.

— Je ne sais pas comment vous prenez votre café, agent Pullinger, dit Martin en tendant une tasse à Jo.

— Noir, c'est parfait, répondit Jo. Merci.

Martin s'assit à côté de sa femme. Il passa son bras autour de son épaule et l'embrassa sur la tête.

Leurs deux enfants sont partis, pensa Jo. Je ne peux même pas imaginer ce qu'ils ressentent.

— Nous n'avions aucune idée, dit Martin, que le FBI s'impliquait dans tout cela. Nous ne l'avons appris qu'après l'avoir entendu aux informations.

Jo dit : — C'est pour cela que je voulais venir ici. Je voulais vous présenter personnellement mes condoléances. Dans un moment comme celui-ci, je ne sais pas si cela signifie grand-chose.

Lorraine secoua la tête. — Cela signifie beaucoup, dit-elle. Mais franchement, nous voulons juste savoir ce qui se passe.

— Bien sûr, dit Jo. C'est aussi la raison pour laquelle je suis venue ici. Comme vous le savez, notre attention se porte sur Miles Fletcher.

L'expression sur les visages de Martin et Lorraine était celle d'une totale confusion. Secouant la tête, Martin dit : — C'est le plus gros problème que nous avons avec toute cette histoire.

Jo dit : — Et quel est-il ?

Lorraine haussa les épaules. — Miles adorait Kenzie, dit-elle. Ils étaient inséparables. Nous n'aurions jamais pensé, même dans un million d'années, qu'il aurait été capable de quelque chose comme ça.

Martin acquiesça. — Ça n'a aucun sens.

Désignant les photos encadrées sur les murs, Lorraine dit : — Miles faisait partie intégrante de notre famille. Nous n'aurions pas pu demander quelqu'un de mieux pour sortir avec notre fille. Nous faisions tellement de choses ensemble. La pensée qu'il puisse...

Lorraine ferma les yeux et commença à pleurer. Martin attira sa femme contre lui et l'assura que tout irait bien.

Jo dit : — Si ce n'est pas le bon moment...

— Non, non, l'interrompit Martin. Nous voulons aider autant que possible. Nous voulons enterrer Kenzie en connaissant la vérité. La meilleure chance que cela se produise est de coopérer avec vous, agent Pullinger.

Jo posa sa tasse de café sur la table. — Vous avez dit que Miles et Kenzie avaient une excellente relation, mais y a-t-il eu récemment quelque chose qui vous a semblé étrange ? Peut-être, hors de l'ordinaire ? Même une sorte de tension dans leur relation ?

Martin secoua la tête. — Tout à fait le contraire, en fait. Il y a deux mois, Miles m'a demandé la main de Kenzie. Je l'ai même aidé à choisir une bague.

— C'est pour ça qu'ils sont partis en voyage, dit Lorraine. Miles allait la demander en mariage quand ils arriveraient au Grand Canyon.

Qu'est-ce qui a mal tourné ? pensa Jo. Qu'est-ce qui a fait que les choses ont si mal tourné ?

— Qu'en est-il des ex-petits amis jaloux ? demanda Jo.

Martin secoua la tête. — Ils se connaissaient depuis le lycée et n'avaient jamais fréquenté personne d'autre avant.

— Y avait-il quelqu'un avec qui Miles ou Kenzie avait un problème, ou vice versa ? demanda ensuite Jo.

Lorraine dit : — Non. Tout le monde aimait Kenzie et Miles. La plupart du temps, ils étaient la voix de la raison quand des amis ou la famille se disputaient. Ils intervenaient même quand Martin et moi avions des désaccords. Ils avaient la tête sur les épaules. Tous les deux.

Jo posa encore plusieurs séries de questions aux Miller. Tout

indiquait que Miles et Kenzie étaient des personnes formidables. Ensuite, elle remercia les Miller pour leur temps et promit de les tenir informés dès que possible.

Sur le chemin du retour vers son véhicule, elle fut arrêtée par Martin.

— Agent Pullinger, dit-il, puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr, répondit Jo.

Il détourna le regard comme s'il n'était pas sûr. Puis il dit : — Est-il possible que Miles ait simplement... perdu la tête ?

— Pourquoi demandez-vous cela ?

Martin haussa les épaules. — J'ai regardé quelques-unes de ces émissions sur les crimes réels. Il y a toujours une histoire sur quelqu'un qui est tout à fait normal, mais qui perd soudainement les pédales. Comme si quelque chose dans leur cerveau ne fonctionnait plus correctement. Et puis ils perdent la raison. Est-ce que cela aurait pu arriver ?

Jo hocha la tête. — C'est une possibilité.

— Parieriez-vous que c'est le cas pour Miles ?

— C'est difficile à dire à ce stade, Monsieur Miller, répondit Jo. Je ne veux pas tirer de conclusions hâtives.

Martin fit un petit pas en avant. — Je sais, dit-il. Mais pouvez-vous me dire quelque chose qui puisse soulager notre souffrance en ce moment ? N'importe quoi ?

Jo attendit un moment avant de répondre : — J'ai encore beaucoup de questions à poser avant de pouvoir affirmer avec certitude que Miles a tué votre fille.

La lèvre de Martin trembla. — S'il vous plaît, découvrez ce qui s'est passé, Agent Pullinger. Je vous en prie.

Jo répondit avec assurance : — Je le ferai.

NEUF

De retour au bureau local du FBI, Jo tira la chaise de son bureau et s'assit. Pendant tout le trajet jusqu'à Seattle, elle n'avait cessé de penser à la conversation qu'elle avait eue avec les parents de Kenzie Miller. Elle était tout aussi perplexe qu'eux quant à la raison pour laquelle Miles aurait voulu faire du mal à Kenzie

— Bonjour, dit une voix, interrompant le fil des pensées de Jo.

Elle se retourna sur sa chaise et vit l'agent spécial Lewis McKinley devant elle. — Grantham m'a informé que vous travaillez sur l'affaire Kenzie Miller.

Jo acquiesça. — Je l'ai mis au courant de mes découvertes il y a quelques minutes, ce qui est peu ou rien pour le moment.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous aider ?

McKinley était devenu un atout inestimable lors de sa dernière enquête. Il avait non seulement fait ses preuves, mais avait aussi gagné sa confiance.

— En fait, tu peux. Jo sortit un épais dossier de son sac. — Voici toutes les informations que j'ai pu rassembler sur Miles Fletcher jusqu'à présent : numéros de cartes de crédit, téléphone portable, abonnement à une salle de sport, et quelques autres choses. Je veux voir si quelque chose apparaît depuis le moment du décès de Kenzie Miller.

Ouvrant le dossier sur le bureau, McKinley demanda s'il pouvait utiliser l'ordinateur de Jo. Elle poussa son ordinateur portable vers lui. Il commença alors à parcourir les bases de données. Ils passèrent l'heure suivante à suivre tout ce qui concernait Miles.

— Il n'y a rien que nous puissions utiliser, dit McKinley. — Il n'y a aucun signal du téléphone portable de Miles, aucune charge sur ses cartes, rien du tout depuis que Kenzie a été tuée.

— S'il est en fuite, dit Jo, — il devra refaire surface à un moment donné, et s'il continue à conduire sa camionnette, quelqu'un finira par la voir.

— Et s'il s'en est débarrassé, dit McKinley, — alors soit il a volé une nouvelle voiture, soit il a trouvé quelqu'un pour le conduire.

Jo dit : — Son visage est partout à la télé. Les gens le reconnaîtraient s'il essayait de faire du stop. De plus, quelqu'un aurait signalé le vol de sa voiture. À mon avis, il se cache.

McKinley fit un geste vers le dossier. — Miles Fletcher ne semble pas être un criminel. Je me demande ce qui l'a amené au point de

devoir fracasser la tête de quelqu'un avec une pierre.

— C'est exactement ce que je pense, dit Jo. — Nous n'avons pas encore les résultats des analyses médico-légales non plus. Donc, il y a encore beaucoup de choses à éclaircir.

Le téléphone sur le bureau de Jo sonna. Elle décrocha et on lui dit que quelqu'un l'attendait dans le hall.

— McKinley, dit Jo en reposant le combiné sur son socle, — peux-tu continuer à creuser un peu plus pour moi ?

— Je m'en occupe, dit McKinley avant de se reconcentrer sur l'ordinateur.

Jo, essayant d'aligner les pièces manquantes dans sa tête, quitta l'open space et se dirigea vers le rez-de-chaussée. En entrant dans le hall, elle sourit en apercevant quelqu'un qui l'attendait près de l'accueil.

DIX

Le détective Bryan Ford avait sauvé la vie du frère de Jo, et de ce fait, elle avait l'impression qu'elle lui serait à jamais redevable.

— Comment vas-tu, Jo ? demanda Ford.

— Je vais bien, répondit Jo.

Ford baissa les yeux vers ses chaussures, puis dit :

— Je t'ai vue aux informations. Tu étais bien devant la caméra.

Jo sourit.

— Pour être honnête, je n'aime pas être devant une caméra.

— Tu t'en sors quand même très bien.

— Merci, Bryan, dit Jo. Qu'est-ce qui t'amène ici ? Je croyais que tu étais en vacances ?

Ford acquiesça.

— Je suis en congé pour les deux prochaines semaines. Mais je pourrais écourter mes vacances.

— Pourquoi ça ? Je pensais que tu étais impatient de passer du temps avec ta famille.

Ford jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Pouvons-nous parler dehors ? En privé ?

— Bien sûr, dit Jo en le guidant vers l'avant du bâtiment.

— Comment va Sam ? demanda Ford une fois qu'ils furent dehors.

— Il va bien, répondit Jo. Comment vont Kelly et Hazel ?

— Elles vont bien, dit Ford. Nous devions aller au zoo aujourd'hui, mais après t'avoir vue aux informations, j'ai essayé de te joindre.

Jo s'arrêta sur les marches menant au bâtiment.

— Que se passe-t-il ? Tu as l'air contrarié.

Ford soupira.

— Je le suis, oui, dit-il. J'ai besoin de te parler de ce qui se passe dans l'affaire Kenzie Miller.

Jo fronça les sourcils.

— Tu sais que je ne peux pas parler d'une enquête en cours.

— Je sais, dit Ford. Je connais bien le protocole maintenant. J'ai juste besoin de me confier, si ça ne te dérange pas.

Jo croisa les bras.

— Je t'écoute.

— C'est à propos de Miles Fletcher.

— Nous le recherchons toujours.

— Eh bien, dit Ford, je le connais.

— Tu le connais comment ?

Ford prit une profonde inspiration et dit :

— C'est mon filleul.

Les sourcils de Jo se levèrent d'un coup.

— Tu plaisantes.

Ford secoua la tête.

— J'ai bien peur que non. Quand j'étais dans les Marines, j'avais un ami nommé Lieutenant David Fletcher. Pendant ma deuxième mission, nous étions en train de sécuriser une maison à Kandahar quand un insurgé m'a tiré dessus avec un AK-47. J'ai pris une balle dans l'épaule.

Jo regarda Ford écarter le col de sa chemise pour révéler une cicatrice de la taille d'une pièce de 25 cents au-dessus de sa clavicule.

Il dit :

— Quand ils m'ont évacué pour des soins médicaux, nous n'avons pas pu atteindre la base à temps. J'avais perdu beaucoup de sang, mais il s'est avéré que David avait le même groupe sanguin que moi, alors il m'a fait un don sur place. Il m'a sauvé la vie.

Jo dit :

— Tu ne m'as jamais parlé de ça.

Ford rit.

— Ce n'est pas exactement le genre de chose qu'on aborde dans une conversation décontractée. De plus, quand toi et moi avons fait équipe pour cette dernière affaire, nous étions un peu préoccupés.

Jo repensa au tueur dérangé que Ford et elle avaient arrêté. Elle chassa ces souvenirs.

— Quand je suis rentré de ma mission, dit Ford, David et moi avons découvert que nous vivions à seulement 160 kilomètres l'un de l'autre. Nous avons commencé à nous voir régulièrement, mais en 2011, il a eu une crise cardiaque. Il ne s'en est pas remis. Juste avant de mourir, il m'a demandé de veiller sur Miles. J'ai accepté. J'ai gardé contact avec Miles assez fréquemment jusqu'à ce qu'il me parle d'une nouvelle fille avec qui il sortait. Je n'ai pas eu beaucoup de nouvelles après ça, mais je savais qu'il était heureux.

— Et pourquoi me dis-tu tout ça maintenant, Bryan ? demanda-t-elle.

— Je sais comment ces choses fonctionnent. Avec Kenzie Miller morte et lui disparu, il est le suspect numéro un.

Jo ne dit rien.

— Je suis prêt à parier ma vie que le gamin est innocent. D'après ce que tu sais probablement déjà sur Miles, je suis sûr que tu as aussi quelques doutes.

Jo en avait — mais elle savait qu'elle ne pouvait pas le lui dire,

même si Ford était devenu un ami.

— J'ai dit ce que j'avais à dire, dit Ford. Je ne suis pas là pour causer des problèmes. Je sais que ce gamin n'est pas le vrai tueur, ce qui signifie que le vrai est toujours en liberté.

— Je ne veux pas que cela crée de tensions entre nous, dit Jo, mais je dois quand même le faire venir et découvrir ce qu'il sait.

Ford hocha la tête.

— Je comprends.

— J'espère que tu comprends aussi que je ne fais que mon travail.

— Oui, je le comprends. Tout ce que je te demande, c'est de garder l'esprit ouvert.

Jo acquiesça d'un signe de tête.

— Je le ferai.

Il se détourna mais s'arrêta.

— Au fait, dit-il, s'il y avait une personne que je voudrais voir diriger cette enquête, ce serait toi.

— Merci, Bryan.

Elle regarda Ford monter dans sa voiture et s'éloigner.

Les choses se compliquent plus que je ne le voudrais, pensa-t-elle. Il est peut-être temps que j'aie une conversation avec la mère de Miles.

ONZE

Ford frappa à la porte et attendit. Un instant plus tard, elle s'ouvrit. Dans l'encadrement se tenait une petite femme aux cheveux blonds, aux yeux bleus pétillants et au visage rond.

— Bryan, dit-elle, surprise.

Ford sourit. — Salut, Rachel.

— Que fais-tu ici ?

— Je voulais juste passer voir comment tu allais. Ça va ?

Rachel secoua la tête. — Je viens de recevoir un appel d'un agent du FBI. Elle a dit qu'elle voulait me poser quelques questions.

— Elle est déjà passée ?

— Elle a dit qu'elle passerait ce soir.

— Son nom ne serait pas « Pullinger » par hasard ?

Rachel regarda Ford avec curiosité. — Comment le sais-tu ?

— Je vais tout t'expliquer, dit Ford. Est-ce que je peux entrer ?

— Oui, bien sûr.

Ford entra dans la maison. Cela faisait un moment qu'il n'avait pas visité la demeure des Miller. Pas grand-chose n'avait changé. Les photos de famille montrant Rachel, Miles et David étaient toujours accrochées aux murs. Une photo de Ford et David en tenue militaire figurait parmi elles.

Rachel dit : — Je ne t'ai pas vu depuis quatre ans. Tu as des cheveux gris maintenant.

Ford répondit : — Avoir un enfant fait cet effet-là.

— C'est certain.

Ford fit une pause puis dit : — J'ai essayé de t'appeler plusieurs fois. Tu n'as jamais décroché.

— Je suis désolée, répondit-elle. J'évite le téléphone. Toutes les chaînes d'information m'appellent sans arrêt. J'ai dû demander au shérif de chasser les journalistes qui venaient constamment sur la propriété.

Ford remarqua que ses yeux étaient rouges.

Il dit : — Tu arrives à dormir un peu ?

Elle haussa les épaules. — Pas beaucoup. Je passe mes nuits à espérer que Miles va franchir la porte. C'est un énorme malentendu, Bryan. Rien de tout ça n'a de sens.

La photographie dans l'entrée de Miles à six ans attira l'attention de Ford. Le garçon souriait, David le tenant et l'embrassant sur la joue.

— Il n'a pas fait ça, dit Ford. J'en suis sûr.

Rachel dit : — Moi aussi.

— J'irai droit au but, dit-il ensuite. Je suis venu te dire que je vais m'assurer de retrouver Miles avant quiconque et de le ramener.

Les yeux de Rachel s'illuminèrent. — Est-ce que c'est fait de manière officielle ?

Ford secoua la tête. — Non. Mais je vous dois bien ça, à toi et à David, de m'assurer que Miles ait une chance équitable de raconter sa version de l'histoire.

— Bryan, dit Rachel, je ne veux pas que cela te cause des ennuis.

— Tout le monde dit que Miles est coupable, répondit Ford. Je crains qu'un adjoint trop zélé ne lui tire dessus à vue à cause de ça. C'est mieux si je m'en occupe à ma façon. Régler toute cette histoire avant qu'elle ne devienne incontrôlable.

Rachel croisa les bras. — Tu as mentionné quelqu'un du nom de « Pullinger » tout à l'heure, l'agent du FBI qui m'a contactée.

Ford hocha la tête. — C'est une amie à moi.

— Elle sait que tu es ici ?

— Non, dit Ford. Elle ne le sait pas. Et il vaut mieux que ça reste ainsi. Je lui ai dit que je ne m'en mêlerais pas, mais c'était un mensonge.

Rachel s'approcha de Ford. — Je ne sais pas trop. Ça a l'air dangereux.

Ford posa ses mains sur les épaules de Rachel. — Tu me fais confiance ?

Les larmes lui montèrent aux yeux. — Bien sûr que oui, dit-elle. Tu as été un ami formidable pour cette famille depuis que David est parti.

Ford dit : — J'ai fait la promesse à David que je protégerais Miles. Et j'ai bien l'intention de la tenir.

— Tu peux arranger ça, Bryan ? demanda Rachel. Tu peux ramener mon fils à la maison ?

Ford dit avec assurance : — Je le ferai. Tu as ma parole.

DOUZE

Thelma était assise à la table de sa cuisine. Elle alluma une cigarette, sa première depuis six ans, et souffla la fumée vers la fenêtre. Elle aperçut le pick-up de Wilson qui remontait l'allée. Wilson entra dans la maison un instant plus tard, accompagné d'un homme maigre nommé Burke.

Wilson retira son chapeau. — Madame, dit-il.

Burke déplaça le tabac à chiquer dans sa bouche. Un filet de salive coula le long de son bouc.

— Burke, dit Thelma, as-tu essuyé tes chaussures sur le paillasson dehors ?

Burke, les yeux écarquillés, se précipita vers la porte d'entrée et frotta ses bottes de cow-boy sur le paillasson. — Désolé, m'dame, dit-il. Je ne sais pas à quoi je pensais.

Thelma grimaça. Il ne pense jamais, se dit-elle.

Wilson dit : — On n'a toujours pas trouvé Tommy.

Thelma secoua la tête. — Vous avez vérifié chez Andy ?

— Oui, m'dame, dit-il. Aucune trace de votre fils ou du sac. On dirait qu'Andy est resté assis sur son porche à boire de la bière toute la journée.

Thelma demanda : — Et le chantier de construction ?

— Pas là non plus.

Thelma garda le silence.

Burke ajouta alors : — Mais quand j'y suis allé, Joe demandait quand l'argent lui parviendrait pour qu'il puisse le blanchir. Je lui ai dit qu'on travaille aussi vite que possible.

Thelma écrasa sa cigarette dans un cendrier. — Il est temps d'appeler nos employeurs à New York, dit-elle. Ils doivent savoir ce qui se passe.

Les lèvres de Wilson se courbèrent en une grimace. — Je vois...

Thelma plongea la main dans son gilet élimé et en sortit un téléphone jetable. Elle composa un numéro de mémoire et porta l'appareil à son oreille d'une main tremblante.

— Oui ? répondit une voix rocailleuse.

— C'est moi, dit Thelma.

— Mme Winkler, dit la voix. À quoi dois-je ce plaisir ?

Thelma prit une respiration tremblante. — Nous avons un problème.

La voix ricana. — On ne vous paie pas pour avoir des problèmes.

Elle ferma les yeux. — Je sais.

— Les cinq millions de dollars, dit la voix. Les avez-vous blanchis ?

— Nous avons rencontré un obstacle, dit-elle. Nous allons avoir besoin d'un peu plus de temps.

Il y eut un moment de silence avant que la voix ne dise : — Avez-vous des problèmes avec votre opération ?

— Non, répondit Thelma. Comme je l'ai dit, nous avons rencontré un petit contretemps.

— Winkler, dit la voix, l'argent qui vous a été livré doit nous être rendu vendredi. C'est dans deux jours. Êtes-vous en train de dire que le délai ne sera pas respecté ?

Elle dit : — Je vous promets sur ma vie que j'aurai votre argent prêt bientôt.

L'appel fut coupé. Thelma garda le téléphone collé à son oreille un moment avant de le remettre dans sa poche.

Wilson dit : — Tout va bien ?

— Non, dit Thelma. Les Serbes ne sont pas contents.

Burke dit : — Qu'est-ce que vous pensez qu'ils vont faire ?

Thelma le fusilla du regard et dit : — Ce sont des mafieux, espèce d'ingrat. Prédire ce qu'ils vont faire est aussi facile que de deviner les numéros du loto.

Wilson dit : — Que voulez-vous faire ?

Thelma saisit ses clés de maison. — Emmenez-moi chez Andy. Je vais avoir une petite conversation avec lui. Nous avons moins de deux jours pour régler ça. Si nous n'y arrivons pas, autant nous mettre une balle dans la tête avant que les Serbes ne fassent un exemple de nous.

TREIZE

James « Sonny » Brandt se frotta la nuque. Il entra dans le bar à thème irlandais, ses yeux s'adaptant à la faible luminosité après avoir passé toute la journée penché sur un ordinateur.

Un homme grand à la peau foncée lui fit signe depuis le bar. L'agent spécial en charge Isiah Reeves tapota le tabouret à côté de lui et poussa une pinte de bière vers Brandt.

— La paperasse pour l'affaire McManus est terminée, grommela Brandt.

Reeves prit son verre.

— Je vous remercie, Agent Brandt.

Brandt désigna sa boisson.

— Merci pour la bière.

— Je vous en dois une, dit Reeves. Nous cherchions McManus depuis deux mois. Il vous a fallu deux jours pour le trouver. Grâce à vous, il purgera dix ans dans une prison fédérale.

Brandt répondit :

— McManus a toujours eu un faible pour son cousin. Je me suis dit que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne revienne à Spokane. On dirait que mon intuition a payé.

Reeves donna une tape dans le dos de Brandt.

— Eh bien, vous avez mérité votre temps libre.

Brandt prit une gorgée de sa bière et reposa le verre.

— Je ne sais pas trop quoi faire de six semaines de congé, dit-il. Je vais probablement juste rester à la maison un moment. J'ai tellement voyagé ces derniers mois que je n'ai pas eu l'occasion de simplement m'asseoir et respirer.

— Pour l'instant, dit Reeves, contentez-vous de prendre un verre ou deux à mes frais.

Les deux hommes sirotèrent leurs bières et discutèrent. Ils parlèrent des affaires qui avaient été résolues, de celles qui étaient encore en cours, et échangèrent des idées sur la façon dont Brandt pourrait passer ses vacances. Reeves suggéra que Brandt devrait essayer de jouer la comédie.

Brandt rit.

— Pourquoi ?

— Vous avez ce look hollywoodien, dit Reeves. Des dents d'une blancheur éclatante, un sourire à un million de dollars.

Brandt fit un geste de la main pour balayer l'idée.

— Non merci, dit-il. Je préfère le travail que j'ai actuellement. Ça me tient occupé.

Reeves sourit.

— Vous avez vraiment du mal à rester assis, n'est-ce pas ?

— J'attribue ça au fait d'avoir été un Eagle Scout quand j'étais gamin, dit Brandt. Ça et la pratique de l'athlétisme. Je suppose qu'on pourrait dire que j'aime le frisson de la poursuite.

Reeves fronça les sourcils.

— Vous aimez vraiment ça ?

Brandt hocha la tête.

— Oui. C'est une montée d'adrénaline. De plus, je suis doué pour attraper les suspects. J'en suis à cinq sur cinq jusqu'à présent.

Reeves soupira.

— Ne laissez jamais personne vous dire que vous êtes modeste, Agent Brandt.

Un des autres clients demanda au barman de changer la chaîne sur la télévision au-dessus du bar. Le barman passa aux informations locales. Une journaliste à l'écran se trouvait sur le bord d'une route bordée d'arbres. En dessous d'elle, une bannière indiquait : « À la recherche d'un tueur ».

Brandt fit un geste vers la télévision.

— De quoi s'agit-il ?

— L'affaire Kenzie Miller, dit Reeves. Vous l'avez suivie un peu ?

— Un peu, dit Brandt. Quoi de neuf ?

Reeves haussa les épaules.

— Le bureau de terrain de Seattle dirige l'enquête. La dernière fois que j'ai entendu parler de l'affaire, ils essayaient de traquer un suspect, le petit ami.

Il rit ensuite.

— Puisque vous êtes le meilleur traqueur autoproclamé du FBI, vous pourriez peut-être profiter de votre temps libre pour leur prêter main-forte.

Les yeux de Brandt se plissèrent.

— Ce n'est pas une si mauvaise idée, en fait.

QUATORZE

Jo regarda sa montre en montant dans l'ascenseur. Sam, Chrissy et Kim étaient probablement en train de dîner à cette heure-ci. Elle savait qu'elle serait coincée au bureau tard dans la soirée. Tout désir de passer du temps avec sa famille devrait attendre. Elle essaya de ne pas s'en attrister alors que les portes de l'ascenseur s'ouvraient et qu'elle aperçut McKinley qui l'attendait à l'étage.

— Du nouveau ? demanda Jo.

McKinley secoua la tête.

— Rien.

Jo soupira.

— Miles Fletcher est un fantôme, dit-elle. C'est comme s'il avait disparu de la surface de la Terre.

McKinley la conduisit dans l'open space. D'autres agents étaient regroupés autour d'ordinateurs, les yeux rivés sur leurs téléphones portables et leurs dossiers, complètement absorbés par leur travail. Le personnel de soutien les assistait du mieux possible.

— Tu as parlé à la mère de Miles ? demanda McKinley.

Jo acquiesça.

— Je viens de lui rendre visite. Elle est restée très discrète quand je l'ai interrogée.

— C'est suspect ?

— Je ne pense pas, dit Jo. Elle est inquiète. Cette femme essaie de protéger son fils. Quelqu'un dans sa position craindrait de dire quelque chose de mal.

Les deux arrivèrent au bureau de McKinley. Des papiers et des dossiers relatifs à l'affaire étaient éparpillés partout.

— J'ai trouvé plus d'informations sur Miles Fletcher, dit McKinley. J'ai découvert un rapport d'arrestation. Il s'avère qu'il a eu une arrestation en 2012 qui n'a pas été inscrite dans un dossier officiel.

Jo fronça les sourcils.

— Pourquoi a-t-il été arrêté ?

McKinley lui tendit un morceau de papier.

— Il a été arrêté lors de sa première année de lycée. Apparemment, Miles et certains de ses amis ont trempé leurs pieds dans de la peinture et laissé des empreintes sur tout le terrain de l'école. Le proviseur a appelé leurs parents, et les parents ont fait arrêter tous les enfants par la police pour leur faire peur. La police a

fait la leçon aux enfants puis les a relâchés.

— Une blague d'écolier ? dit Jo.

— On dirait bien, répondit McKinley.

Jo jeta le morceau de papier sur le bureau.

— Il n'y a rien d'autre dans son dossier ?

— C'est tout. J'ai fouillé aussi profondément que possible dans la vie de ce gars. Il n'y a absolument rien de compromettant sur lui.

Tout ce qu'on peut faire, c'est attendre que quelqu'un le repère, pensa Jo. La chance est la seule chose sur laquelle on peut compter maintenant.

McKinley lui donna un coup de coude. Elle leva les yeux et aperçut Grantham qui approchait.

— Monsieur, dit Jo.

L'agent spécial en charge à la poitrine imposante et aux cheveux couleur de jais hocha la tête.

— Agent Pullinger, dit-il, vous devez vous rendre à Prineville immédiatement.

— Pour quelle raison ?

— Parce que, répondit Grantham, une unité de patrouille routière vient de retrouver la camionnette de Miles Fletcher.

QUINZE

Le ciel était sombre lorsque Jo arriva sur les lieux. Des dizaines de personnes s'étaient rassemblées autour de leurs véhicules le long de l'autoroute, tous orientés vers une camionnette brûlée stationnée dans les bois à une courte distance. Jo, montrant ses accréditations aux officiers, repéra le shérif Crawley qui attendait à côté de la camionnette.

— Agent Pullinger, dit Crawley.

Jo examina la camionnette. Chaque centimètre avait été carbonisé. Il ne restait que la carcasse calcinée. — Quand l'avez-vous trouvée ? demanda-t-elle.

Crawley enfonça ses pouces dans sa ceinture. — Il y a une heure. Une unité locale arrêtait un excès de vitesse quand elle l'a découverte. Les plaques sont encore intactes. Quand il les a vérifiées, l'ordinateur a signalé le nom de Miles Fletcher.

Jo fit le tour de la camionnette. — Quelqu'un y a-t-il touché ?

Crawley secoua la tête. — Non, madame.

— Nous devons la vérifier pour trouver des preuves. Où est votre technicien ?

— Elle est en route.

Jo sortit sa lampe de poche. Elle l'alluma et balaya la camionnette. Elle se concentra sur la portière côté conducteur. Elle était entrouverte. Sur le sol, elle découvrit une série d'empreintes de bottes. Elle les suivit et vit que les traces s'éloignaient de la camionnette et s'enfonçaient dans les bois. Au-delà s'étendait une montagne imposante, coiffée de neige, qui s'étirait sur des kilomètres.

Crawley dit : — Que voyez-vous ?

— Shérif, dit-elle, j'ai besoin que vous fassiez venir tous les hommes disponibles sur les lieux. Nous devons fouiller ces bois.

SEIZE

Jo menait un groupe de policiers à travers les bois. La lueur de la lune au-dessus était terne. Elle devait surtout compter sur sa lampe de poche pour guider le chemin. Le froid nocturne lui mordait la peau. Elle boutonna sa veste coupe-vent du FBI pour se tenir au chaud.

Le shérif Crawley marchait à côté d'elle. Il balayait le sol avec le faisceau de sa lampe de poche, se déplaçant lentement pour ne pas perturber d'éventuelles empreintes ou preuves.

— C'est étrange, dit-elle.

— Quoi donc ? répondit Crawley.

Jo fit un signe de tête par-dessus son épaule. — Les empreintes de pas se sont arrêtées à vingt mètres de la camionnette.

Un officier derrière eux lança : — Peut-être qu'un OVNI l'a enlevé.

Crawley ordonna à l'officier de se taire. Le groupe poursuivit ses recherches, marchant pendant cinq kilomètres jusqu'à ce qu'ils arrivent à un sentier menant au pied de la montagne.

Crawley dit : — On ne peut pas monter là-haut dans le noir. Il y a trop d'animaux qui rôdent en ce moment. Cet endroit a une importante population de pumas.

Jo secoua la tête. — Si Miles est là-haut avec seulement les vêtements qu'il porte, il va mourir de froid.

— Quelles sont les chances qu'il ait tenté de braver la randonnée ?

Jo y réfléchit. — Minces, dit-elle. C'est un randonneur expérimenté. Il saurait qu'il ne faut pas essayer de se cacher là-haut.

— Donc, dit Crawley, il a mis le feu à la camionnette, est entré dans les bois... et puis il a disparu ?

— Ça n'a pas de sens pour moi non plus, shérif. Il faudra revenir quand le soleil se lèvera pour faire un balayage plus approfondi. En attendant, nous devons rester sur les lieux.

Crawley ordonna à l'un de ses hommes d'aller chercher du café pour l'équipe de recherche. Jo ramena les hommes à la camionnette, où le technicien de la scène de crime l'informa que seules des fibres de vêtements avaient été découvertes.

Quand le soleil se leva, Jo et l'équipe de recherche retournèrent dans les bois. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à ce qui ressemblait à une armée de policiers suivant sa direction. Ils parcoururent chaque centimètre de la forêt, le riche parfum de pin

dans l'air et une fine couche de brouillard recouvrant le terrain.

L'enquête mena l'équipe de recherche au pied de la montagne. Jo sortit une paire de chaussures de randonnée de son sac et les enfila. Le shérif Crawley ordonna à deux de ses adjoints de l'assister. Tous les trois grimpèrent pendant six kilomètres sur le terrain, les genoux de Jo brûlant et ses poumons en feu à cause de l'effort. Lorsqu'ils arrivèrent à un point d'observation offrant une vue sur toute la forêt, Jo prit un moment pour évaluer le terrain en contrebas.

— Agent Pullinger, dit l'un des officiers qui l'assistait, la nuit va bientôt tomber.

Jo soupira. — Où diable es-tu, Miles ? murmura-t-elle.

Les recherches se poursuivirent. Cinquante kilomètres carrés furent couverts, s'étendant aux quatre points cardinaux. Quand la nuit tomba, le groupe n'avait trouvé aucune trace, et Jo commença à penser qu'il était possible que Miles Fletcher se soit volatilisé.

DIX-SEPT

Grantham était assis derrière son bureau, les doigts en clocher. —Vous n'avez rien trouvé ? dit-il.

Jo acquiesça. —C'est exact, monsieur.

—Comment est-ce possible ? dit Grantham. Si Miles Fletcher a abandonné la camionnette, il serait soit parti à pied, soit quelqu'un de passage l'aurait pris en stop.

Jo secoua la tête. —Rien n'indique que l'une ou l'autre de ces deux choses se soit produite.

—Et ses amis ? demanda Grantham. Est-il possible que Miles Fletcher ait appelé quelqu'un pour venir le chercher ?

—J'ai l'intention d'interroger toutes ses connaissances, dit Jo. Mais la plupart des gens avec lesquels il est en contact vivent de l'autre côté du pays.

—Et sa mère ?

—Elle était au travail quand c'est arrivé. Son alibi est solide.

Le SAC se pinça l'arête du nez. —Où est-il, Agent Pullinger ?

—J'ai du mal à le comprendre moi-même, monsieur.

S'appuyant sur son bureau, Grantham dit : —Ça ne se présente pas bien. Cela fait plusieurs jours que nous avons trouvé le corps de Kenzie Miller, et nous n'avons aucune piste. Les dossiers montrent que Miles Fletcher n'est pas exactement Harry Houdini, Agent Pullinger. J'ai du mal à trouver des scénarios raisonnables pour expliquer pourquoi nous n'arrivons pas à le localiser.

La perspective d'un tueur en liberté noua l'estomac de Jo. —Je comprends, dit-elle. Je n'ai jamais rencontré quelque chose comme ça dans toute ma carrière.

—Donnez-moi un plan d'action, dit Grantham. Dites-moi ce que vous allez faire ensuite ?

Jo haussa les épaules. —Notre meilleure option est d'essayer de reprendre cette affaire depuis le début. Je dois fouiller dans la vie commune de Miles et Kenzie. Ils partageaient un appartement à Seattle. Je dois le perquisitionner pour voir s'il y a quelque chose qui se démarque. À part ça, je vais contacter chaque personne que Miles a connue et voir s'il est possible qu'elles soient impliquées.

On frappa à la porte de Grantham.

—Peut-être que je peux vous apporter mon aide, dit un homme. Il portait un costume sombre et arborait un sourire.

Grantham fit un geste vers lui dans l'encadrement de la porte. —

Qui êtes-vous ?

—Brandt, dit l'homme. Agent spécial Sonny Brandt.

DIX-HUIT

Jo serra la main de Brandt. — Agent Johanna Pullinger, dit-elle.

Brandt sourit. — Oui, je sais qui vous êtes. Votre travail sur l'affaire de l'Éventreur de Bridgeton est bien connu au sein du Bureau.

— Votre nom me semble également familier, Agent Brandt.

Haussant les épaules, Brandt répondit : — J'ai travaillé sur l'affaire Walt Teller il y a quelques années. Peut-être vous en souvenez-vous.

Jo fouilla sa mémoire. Elle se rappelait avoir vu le visage de Brandt dans une note de service du Bureau quelques années auparavant. L'opération avait été un succès, en grande partie grâce à Brandt.

— Oui, c'est ça, dit-elle. Vous êtes l'un des meilleurs traqueurs sur le terrain.

Grantham se leva. — Vous êtes un peu loin de chez vous, Agent Brandt, dit-il. Puis-je vous demander pourquoi ?

Brandt désigna le siège à côté de Jo. Grantham lui fit signe de s'asseoir.

— Monsieur, dit Brandt, j'ai eu vent que votre bureau travaille sur l'affaire Kenzie Miller. La rumeur dit que vous avez eu du mal à localiser votre principal suspect. Il fixa ses yeux sur Jo. — Je sais que vous dirigez cette enquête, donc je ne veux pas vous offenser, Agent Pullinger.

Jo répondit : — Pas d'offense. C'est un effort collectif pour des affaires comme celle-ci. Je suppose que vous êtes ici pour proposer vos services.

Brandt dit : — Si vous voulez bien de moi. Mais cela dépend de votre SAC, bien sûr.

Grantham examina l'agent de la tête aux pieds. — Votre bureau n'a pas de problème avec le fait que vous nous assistiez ?

Brandt secoua la tête. — Mon patron devrait avoir transmis une demande dans votre boîte de réception maintenant. Je ne suis pas là pour prendre le contrôle. J'ai simplement pensé qu'une paire d'yeux supplémentaire pourrait aider.

Grantham s'adossa à son fauteuil. — Agent Pullinger, dit-il, avez-vous des objections à ce que l'Agent Brandt nous prête son temps ?

Jo secoua la tête. L'idée que quelqu'un l'assiste, surtout avec un palmarès comme celui de Brandt, était la bienvenue. — Pas du tout, monsieur, dit-elle. Je peux le mettre au courant et voir s'il connaît des

angles qui pourraient accélérer le processus de localisation de Miles Fletcher.

— Très bien, dit Grantham. Je vais m'occuper de régler tous les détails par les voies appropriées. Pour l'instant, nous devons agir vite. Nous sommes dans une impasse. J'ai besoin que vous retourniez tous les deux dans le comté de Deschutes.

Brandt et Jo quittèrent le bureau. Ils traversèrent l'open space. Jo sentait que Brandt était du genre à avoir du mal à rester en place trop longtemps.

— Alors, dit Brandt, quelle voiture prenons-nous ?

Jo s'arrêta de marcher. — J'ai d'abord besoin de vous poser une question.

— Je vous écoute.

Ses yeux se plissèrent. — Qu'est-ce qui vous pousse à nous aider ?

— C'est simple, dit-il, j'aime ce que je fais. Je suis doué pour ça. L'idée que des suspects se promènent en toute liberté me dérange.

Jo dit : — Ça dérange tout le monde.

— C'est vrai, dit Brandt. Mais le jour où mon père est parti quand j'avais dix ans et qu'on n'a plus jamais entendu parler de lui, ce jour-là, quelque chose s'est éveillé en moi. Ça m'a donné envie de passer le reste de ma vie à chercher des gens qui veulent rester cachés. C'est pour ça que je fais ce que je fais, Agent Pullinger. Mais je ne suis pas là pour gêner ou m'attribuer le mérite. Je ne suis pas là pour causer des remous. Je veux juste aider.

Jo connaissait bien le dossier de Brandt. Son parcours était solide et sa confiance élevée. Nous en aurons besoin, pensa-t-elle. Je ne pourrai peut-être pas trouver Miles autrement.

Elle demanda : — Quel genre de voiture conduisez-vous ?

Il répondit : — Une Dodge Challenger fournie par le Bureau.

— C'est une voiture rapide.

Brandt répliqua : — Je ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

Jo réprima son envie de sourire en disant à Brandt de montrer le chemin.

DIX-NEUF

Ford frappa à la porte du bureau de sa Lieutenant. Sa main tremblait, ses nerfs s'affolaient alors qu'il se préparait à mentir en face à sa supérieure.

— Entrez, dit-elle.

Ford entra dans le bureau. — Lieutenant, salua-t-il.

La Lieutenant Griffin, une femme grande à la peau foncée, était penchée sur une pile de papiers. Elle lui fit signe de s'asseoir en face d'elle. — Détective, dit-elle. Vous n'êtes pas censé être de retour avant une semaine. Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

Ford s'assit sur une chaise en face d'elle. — Je voulais vous parler franchement, madame.

Griffin poussa les papiers sur son bureau. — Je vous en prie.

Ford dit : — Je suis sûr que vous êtes au courant de l'affaire Kenzie Miller sur laquelle le FBI enquête actuellement. C'est partout dans les médias.

La Lieutenant hocha la tête. — En effet. Et alors ?

Ne lui dis pas toute l'histoire, se dit Ford. Dis-en juste assez pour faire avancer les choses. — Eh bien, dit-il, j'ai un intérêt personnel dans ce qui se passe.

— Comment ça ?

— Le principal suspect, Miles Fletcher, est mon filleul. Et tout ce que j'ai entendu aux informations a été émotionnellement éprouvant.

Griffin plissa les yeux. — Qu'essayez-vous de me dire, Détective ?

L'idée de mentir ne plaisait pas à Ford. Mais il n'avait pas le choix. Il le devait à Miles. Il le devait à sa mère et à son père.

Il dit : — J'aimerais prolonger mes vacances. J'ai encore deux semaines de congés. J'aimerais les passer à aider la mère de mon filleul. C'est important pour moi.

Griffin hocha la tête. — Je vois...

— Je sais que je demande beaucoup, dit Ford, mais j'estime avoir consacré suffisamment de temps à ce service pour que ma demande soit raisonnable.

Une lueur de curiosité brilla dans les yeux de Griffin. — Je vous connais depuis longtemps, Ford.

Ford acquiesça. — En effet.

— Donc, dit Griffin, je me ferais des illusions si je ne pensais pas qu'il y a des motifs cachés derrière tout ça.

Elle sait, pensa Ford. Reste calme.

— Non, madame, dit-il. Je suis totalement honnête avec vous.

— Il n'y a donc aucune chance, dit-elle, que votre demande de congés supplémentaires ne soit qu'un prétexte pour vous permettre de poursuivre cette affaire sans éveiller les soupçons ?

Les muscles de la mâchoire de Ford se crispèrent. Ne te trahis pas.

— Lieutenant, dit-il, je veux simplement du temps libre. Je sais qu'il ne faut pas s'impliquer dans quelque chose qui pourrait compromettre ma carrière. Je veux simplement consoler la famille de mon filleul. C'est tout.

Griffin fixa Ford du regard. Un silence palpable s'installa dans le bureau. — J'approuve votre congé, dit-elle. Mais si je soupçonne à un moment donné que vous avez dépassé les bornes, les conséquences seront rapides et sévères. Est-ce que c'est clair ?

Ford hocha la tête. — Oui, madame.

Griffin désigna la porte du menton. — Allez-y, alors.

Ford la remercia, se leva et se dirigea vers la porte.

— Détective, l'appela-t-elle.

Ford se retourna. — Madame ?

Griffin plissa les yeux. — Ne faites rien de stupide.

VINGT

La propriétaire ouvrit la porte de l'appartement de Kenzie et Miles. — Faites-moi savoir si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit la petite femme à Jo.

Jo hocha la tête. — On le fera. Merci de nous avoir laissés entrer.

La propriétaire s'éclipsa rapidement.

Brandt suivit Jo à l'intérieur. L'appartement était petit. Une chambre. Une salle de bain. Meublé sobrement.

Brandt demanda : — Est-ce que quelqu'un de ton bureau a fait une inspection des lieux ?

Secouant la tête, Jo répondit : — On a été trop préoccupés à essayer de retrouver Miles. La police de Seattle est quand même passée ici.

Le réfrigérateur attira l'attention de Jo. Elle l'ouvrit. Il était rempli de suffisamment de nourriture pour faire vivre deux personnes pendant plusieurs semaines.

Brandt regarda par-dessus l'épaule de Jo. — Personne qui prévoit un meurtre ne ferait le plein de courses juste avant.

Jo dit : — Sauf s'ils essayaient d'induire la police en erreur.

— Je n'y crois pas dans ce cas, dit Brandt.

— Moi non plus, dit Jo. Combien as-tu lu du dossier de Miles Fletcher ?

— Une bonne partie. Il est en médecine. Très brillant. Je ne le voyais pas comme le genre de gars qui ferait quelque chose comme ça, mais je pourrais me tromper.

Les deux parcoururent la chambre. Les placards. Chaque tiroir et armoire. Rien ne ressortait. Aucune preuve qui suggérait quoi que ce soit menant au meurtre de Kenzie.

Jo désigna les photos de Miles et Kenzie accrochées aux murs. D'autres étaient sur la table de nuit dans la chambre. Quelques-unes dans la cuisine. Toutes montraient le couple s'enlaçant ou souriant.

— Est-ce que ça ressemble à une relation qui battait de l'aile selon toi ?

— Non, dit Brandt.

Il se dirigea vers la bibliothèque dans le coin de la pièce. Il repéra une boîte en bois faite main. Il enfila une paire de gants en latex et ouvrit la boîte pour trouver une série de lettres adressées de Miles à Kenzie.

— Pullinger, dit Brandt.

Jo s'approcha de lui. Elle le regarda trier les lettres, chacune plus affectueuse que la précédente.

Brandt dit : — Miles était fou de Kenzie, et pas d'une manière dérangée.

Jo pointa une des lettres. — Pareil pour Kenzie, dit-elle. Cette lettre-là de Kenzie à Miles a été écrite juste une semaine avant qu'ils ne partent en voyage.

Brandt soupira. — Il faut qu'on parle à leurs amis, dit-il. Peut-être qu'ils savent quelque chose qu'on ignore.

— Dis-moi, dit Jo. Tu es notre meilleur traqueur. Est-ce que quelque chose te saute aux yeux ?

— Pas pour le moment, répondit-il. Même si c'était un crime passionnel. Il doit y avoir quelque chose qui couvait sous la surface de leur relation qui aurait poussé Miles à craquer et tuer Kenzie. Et jusqu'à présent, je ne vois rien qui indique qu'il y avait une tension dans leur relation. En fait, j'ai l'impression que c'était tout le contraire.

Jo aperçut quelqu'un entrer dans l'appartement du coin de l'œil. Elle se retourna pour voir Ford debout dans l'encadrement de la porte.

VINGT ET UN

Jo fut surprise de voir Ford. — Bryan, dit-elle.

Brandt fronça les sourcils et fixa Ford du regard. — Puis-je vous aider, monsieur ?

Ford montra son badge. — Détective Ford, police de Seattle.

Jo regarda Brandt. — Je le connais. C'est un de mes collègues.

Haussant les épaules, Brandt dit : — Je ne savais pas que nous travaillions côte à côte avec la police de Seattle.

— Ce n'est pas le cas, répondit-elle.

Ford fit un signe de tête par-dessus son épaule. — Je peux te parler dehors, Jo ?

— Attends-moi un instant, dit Jo à Brandt. Ça ne sera pas long.

Ford sortit dans le couloir. Jo ferma la porte derrière elle et croisa les bras.

Elle dit : — Que fais-tu ici, Bryan ? Tu m'as suivie ?

— Non, dit Ford. C'est juste une coïncidence que tu sois ici quand je suis arrivé. Je n'avais pas prévu ça. Je te le jure.

Jo connaissait Ford depuis assez longtemps pour savoir qu'il ne mentait pas.

Elle se pinça l'arête du nez. — Je craignais que cela n'arrive.

Ford dit : — Tu sais ce qui est en jeu pour moi dans cette affaire.

— Je comprends, dit-elle. Mais tu avais dit que tu ne compliquerais pas les choses.

— Ce n'est pas le cas, dit Ford d'un ton rassurant. Laisse-moi être franc avec toi. Je viens de parler à ma lieutenante. Elle pense que je prends des congés pour passer du temps avec ma famille.

— Est-ce qu'elle est au courant de ton lien avec Miles ?

Ford acquiesça. — Elle l'est.

Jo dit : — Et tu vas quand même poursuivre l'enquête.

Ford haussa les épaules. — En effet.

Jo arpenta lentement le couloir. — Qu'est-ce que tu me demandes de faire, Bryan ? Tu sais que je ne peux pas te laisser nous accompagner sur cette affaire alors qu'elle est en cours.

— Je sais, dit Ford. Tout ce que je demande, c'est que tu fermes les yeux si nos chemins se croisent à nouveau comme ça.

— Bryan, dit-elle. Je vais retrouver Miles. Rien ne m'empêchera de le faire.

— Je sais que tu le feras, dit Ford. Et j'ai l'intention de faire de même. Tout ce que je demande, c'est que nous restions simplement en

dehors du chemin l'un de l'autre et que nous ne le prenions pas personnellement si l'un de nous arrive à Miles en premier.

Jo ne dit rien.

Ford fit un petit pas en avant. — Je dois faire ce qui est nécessaire, Jo, et toi aussi. Je ne veux simplement pas compromettre notre amitié.

La dernière chose que Jo voulait était d'aggraver les choses entre eux. Elle avait une dette de gratitude envers Ford pour ce qu'il avait fait en sauvant la vie de son frère. — Tu as ma parole, dit-elle alors. Est-ce que j'ai la tienne ?

Ford tendit la main. — Tu l'as.

Ils se serrèrent la main.

— Eh bien, dit Jo, considère cette prochaine partie comme la seule information que je peux te donner en toute bonne foi : nous n'avons rien trouvé dans l'appartement. Pas de pistes. Pas de preuves.

Ford dit : — Je m'en doutais.

— Bonne chance, Bryan, dit-elle.

— Toi aussi, répondit-il.

Ford s'éloigna. Puis il s'arrêta et la regarda avec curiosité. — Au fait, qui est ce type ?

— Il s'appelle Brandt. C'est un agent d'un autre bureau.

Ford fit un clin d'œil. — Beau garçon.

Jo leva les yeux au ciel tandis que Ford s'éloignait. Elle entra dans l'appartement. Brandt se tenait dans la cuisine avec un regard inquisiteur.

— De quoi s'agissait-il ? demanda-t-il.

— De rien, répondit Jo.

VINGT-DEUX

Jo repoussa son assiette à moitié entamée de steak et de pommes de terre. La serveuse du diner lui demanda si elle désirait autre chose. Jo demanda un autre café.

— Donc, dit-elle à Brandt, nous avons une petite liste de personnes proches de Miles et Kenzie. La plupart sont à l'autre bout du pays, mais il y en a quelques-unes dans la région à qui nous pouvons parler. Elles pourraient nous fournir une piste.

Brandt but une gorgée de son café fumant.

— Peux-tu être honnête avec moi ? demanda-t-il.

— À quel sujet ? répondit Jo.

Brandt la regarda dans les yeux.

— Ce détective qui est passé à l'appartement, dit-il. Tu le connais.

— C'est vrai, dit Jo. C'est un ami. Nous avons travaillé ensemble sur une affaire il n'y a pas si longtemps.

— Ça va poser problème ? demanda Brandt.

— Non, répondit-elle. Ford est l'un des meilleurs détectives de son service. Il s'intéresse simplement à l'affaire et voulait des informations. Je lui ai dit ce que je pouvais sans compromettre quoi que ce soit et je l'ai renvoyé. Il n'interférera pas.

— Ça me suffit, dit Brandt. Après tout, je n'ai aucun problème à croire l'agent qui a arrêté l'Éventreur de Bridgeton.

Jo soupira.

— Cette affaire me suit partout.

— Elle a fait ta carrière.

— Et l'affaire Walt Teller, dit Jo, a fait la tienne.

Brandt sourit.

— J'ai eu de la chance sur celle-là.

Jo se pencha en avant.

— Comment l'as-tu trouvé, d'ailleurs ? Teller a réussi à égarer la police et le Bureau pendant près de trois ans. Tu l'as trouvé en deux semaines. Comment était-ce possible ?

— C'était simple, dit Brandt. Les gens sont des créatures d'habitudes. Ils s'en tiennent à une routine. Toi et moi avons appris ça à Quantico.

— Mais Teller, dit Jo, laissait des indices pour égarer le Bureau, non ?

Brandt acquiesça.

— En effet. Il brouillait chaque scène de crime avec des preuves qui n'avaient aucun sens. Cela a mené l'enquête dans plusieurs directions différentes, mais c'est un élément de la routine de Teller qui m'a permis de découvrir où il se trouvait.

Jo fronça les sourcils avec curiosité.

— Qu'est-ce que c'était ?

Brandt sourit.

— Teller avait une récession des gencives qui causait les premiers stades de gingivite. Personne n'y a prêté attention, sauf moi. Quand j'ai appris qu'il n'utilisait qu'une marque très spécifique de dentifrice, j'ai commencé à chercher dans les différentes zones où on pouvait l'acheter. C'est là que j'ai découvert quelqu'un qui l'achetait en gros dans une pharmacie de Long Island le premier de chaque mois. J'ai surveillé l'endroit, et c'est là que je l'ai trouvé.

— Pas mal, dit Jo, impressionnée.

— Il s'agissait simplement d'examiner les preuves, dit Brandt. Tu as un vrai talent pour attraper les gens en fuite, toi aussi, Agent Pullinger. Encore une fois, l'Éventreur de Bridgeton me vient à l'esprit.

Jo chassa les souvenirs de l'affaire.

— C'était différent.

Les yeux de Brandt scintillèrent.

— Je peux te poser une question ?

Elle hocha la tête.

— Bien sûr.

— Est-ce vrai, dit-il, à propos de... ta transplantation cardiaque ?

Les muscles de la poitrine de Jo se tendirent. Elle se rappela l'opération. Elle pensa au cœur du tueur qui battait dans sa poitrine.

— Oui, dit-elle, c'est vrai.

Brandt fronça les sourcils.

— C'est une histoire incroyable, Agent Pullinger.

— Pour être honnête, dit-elle, je m'efforce de laisser ça derrière moi.

Brandt leva les mains.

— Compris, dit-il. Écoute, les prochaines étapes de notre recherche de Miles Fletcher sont simples. Nous devons parler à ses amis et découvrir tout ce qu'ils pourraient savoir.

Il but une gorgée de sa tasse.

— Et, ce n'est qu'une intuition, mais quelque chose me dit qu'il est toujours quelque part dans l'État.

Jo regarda la pleine lune par la fenêtre du diner.

— J'ai le sentiment que tu as peut-être raison, dit-elle.

VINGT-TROIS

Andy King passa derrière le bar et se versa un doigt de scotch. La porte s'ouvrit. La lumière inonda le bar miteux. Il plissa les yeux. Quand Thelma Winkler entra, il soupira.

Andy passa la main dans ses cheveux en bataille.

— Thelma, grogna-t-il. À quoi dois-je ce plaisir ?

Thelma s'approcha du bar. Elle se tourna vers l'unique client inconscient dans l'un des box en cuir craquelé, puis secoua la tête.

— Je vois que tu n'as pas perdu ton talent pour boire aux premières heures du matin.

Andy but une gorgée de son verre, puis tapota les restes accrochés à sa barbe.

— On a signé nos papiers de divorce il y a dix ans. Je ne te dois plus de comptes.

Thelma se glissa sur le tabouret face à Andy. Elle fixa son ex-mari d'un regard haineux.

— Espèce d'ivrogne dégénéré, dit-elle. Dire que j'ai pu...

Andy leva la main.

— Viens-en au fait, Thelma. Qu'est-ce que tu veux ?

— Où est Tommy ? demanda Thelma.

Les yeux d'Andy se plissèrent.

— J'espérais que tu pourrais me le dire, répondit-il. Le gamin ne répond plus au téléphone.

Thelma aperçut la photo d'Andy tenant Tommy bébé dans ses bras, accrochée au mur derrière le comptoir.

— Ton fils, dit-elle, a disparu depuis quelques jours. Tu me dis que tu ne savais pas qu'il était parti ?

Andy haussa les épaules.

— Tommy va et vient comme bon lui semble, dit-il. Contrairement à toi, je n'ai pas besoin de savoir ce que font les gens de mon entourage minute par minute.

Thelma répliqua :

— Après que tu m'as volé soixante mille dollars il y a quelques années, j'ai appris à mieux garder un œil sur les gens.

Andy appuya son doigt sur le comptoir en bois ébréché.

— On avait besoin d'utiliser plus que le chantier de construction pour blanchir l'argent des Serbes, mais tu ne voulais pas m'écouter. En plus, j'avais besoin d'argent pour acheter ce bar.

Thelma le fusilla du regard mais dit ensuite :

— Tout ça, c'est du passé. Je suis venue ici pour te parler de notre fils, alors où est-il ?

Les narines d'Andy se dilatèrent.

— Je ne sais pas, dit-il. C'est la pure vérité, je le jure devant Dieu.

Thelma secoua la tête. Andy dilatait toujours ses narines quand il mentait.

— Tu es incapable de dire la vérité, dit-elle. Tu l'as toujours été.

Leurs regards se croisèrent. Andy vit Thelma serrer les poings.

— Vas-y, dit Andy. Retourne le bar pour le chercher si tu veux. Il n'est pas ici. Et si tu le trouves, dis-lui de m'appeler. Je veux savoir où il est autant que toi.

Thelma se leva. Elle se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta et se retourna vers Andy.

— De l'argent a disparu, dit-elle. Beaucoup d'argent. J'imagine que tu ne sais rien à ce sujet non plus ?

Andy haussa les épaules.

— Pas la moindre idée.

Thelma quitta le bar. Elle se dirigea vers le parking où Burke l'attendait près de son camion.

Burke demanda :

— Comment ça s'est passé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Thelma se glissa sur le siège passager, fixa son regard sur l'entrée du bar et dit :

— Rien que des mensonges.

VINGT-QUATRE

Bogdan Jovanović tapota la cendre de son cigare. Le gangster serbe s'adossa dans l'un des box de son restaurant vide, son poids imposant sollicitant le cuir du siège. Il saisit son téléphone et parcourut l'écran affichant les actions qu'il possédait. Il constata qu'il était légèrement plus riche que la veille.

Un homme mince en costume entra par la cuisine derrière lui.

— Patron, dit-il.

— Qu'y a-t-il ? répondit Bogdan.

L'homme mince brandit son téléphone portable.

— Je viens de parler à Thelma Winkler. Nous avons un problème.

Bogdan grogna.

— Votre travail est de résoudre les problèmes, pas de me dire que nous en avons.

La sueur s'accumula sur le front de l'homme mince.

— Je comprends, dit-il. Mais cette question particulière est quelque chose dont je pense que vous devez être informé.

Bogdan posa son téléphone. Il fixa l'homme mince d'un regard glacial.

— Parlez.

— L'argent que nous avons donné à Thelma Winkler, dit l'homme mince, n'a pas été blanchi. Le montant en question est substantiel.

— Combien ?

L'homme mince prit une respiration tremblante.

— Cinq millions.

La veine sur le front de Bogdan ressortit.

— Depuis combien de temps, dit-il, Mme Winkler est-elle en retard ?

— Plusieurs jours, dit l'homme mince. Elle ne m'a fourni que des excuses pour justifier le retard.

Bogdan croisa ses doigts.

— La ponctualité a toujours été la pierre angulaire des affaires de Mme Winkler. C'est pour cela qu'elle est sur notre liste de paie. Ce changement de rythme ne me plaît pas.

L'homme mince dit :

— Que souhaitez-vous faire ?

— Cet argent, dit Bogdan, n'est pas de la menue monnaie. J'ai travaillé sans relâche pour l'obtenir, alors je veux savoir où il est et

pourquoi Mme Winkler met tant de temps à le produire.

L'homme mince regarda son patron mâchouiller son cigare.

Bogdan dit alors :

— Appelez notre nettoyeur. Informez-le que nous avons un travail pour lui. Envoyez-le à l'endroit où se trouve Mme Winkler. Si l'argent n'est pas récupéré rapidement, il sait ce qu'il doit faire.

Avalant la boule dans sa gorge, l'homme mince acquiesça. Il fit défiler sa liste de numéros. Sa main tremblait tandis qu'il sélectionnait un contact du nom de John Rowe.

VINGT-CINQ

Jo guidait Brandt à travers la zone boisée où la police locale cherchait encore Miles Fletcher. Elle secoua la tête. Elle était certaine que l'effort consacré à la recherche de l'homme disparu était une perte de temps et de ressources. Impossible de savoir où il pouvait être maintenant.

— Depuis combien de temps Miles Fletcher a-t-il disparu ? demanda Brandt.

— Presque une semaine, répondit Jo avant de faire un geste vers les officiers. Ces hommes ont ratissé près de 160 kilomètres de terrain à ce stade.

Brandt respira l'air riche en odeur de pin.

— C'est dommage, dit-il. Si nous ne cherchions pas un suspect de meurtre, je dirais que ce serait un endroit idéal pour camper.

Jo haussa un sourcil.

— Tu campes ?

Brandt acquiesça.

— Oui. Ça aide de sortir de la ville de temps en temps. Passer du temps dans la nature fait des merveilles pour l'âme.

— Je n'ai pas campé depuis des années, dit Jo.

— J'ai un abonnement dans un magasin d'articles de sport, dit Brandt. Fais-moi signe si tu vas acheter du matériel un jour. Je te donnerai quelques conseils.

Les deux agents parcoururent le terrain pendant près d'une heure avant que Brandt n'informe Jo qu'il voulait se rendre sur les lieux où le corps de Kenzie avait été trouvé. Ils commencèrent à retourner vers la Charger de Brandt.

— Alors, dit-elle, en supposant que Miles Fletcher soit toujours dans l'État, où penses-tu qu'il irait ?

— Peu d'endroits, répondit Brandt. Miles Fletcher n'a pas d'amis dans la région. Il est complètement seul, et il travaille probablement avec des ressources limitées à ce stade. En supposant qu'il soit toujours en vie, il se cache probablement dans une cabane abandonnée ou quelque chose comme ça. Tu te souviens de l'affaire Christopher Dorner en Californie ?

Jo acquiesça.

— Oui. C'était un officier mécontent du LAPD qui s'est lancé dans une fusillade visant d'autres policiers.

— Exact, dit Brandt. Au moment où la chasse à l'homme a

commencé, Dorner s'est enfui à Big Bear. La police savait qu'il se cachait dans la ville. Ils n'étaient simplement pas sûrs de l'endroit exact. Il leur a fallu quelques jours pour le retrouver dans un endroit qui n'est pas si grand à la base. Le point est que Miles est probablement plus proche qu'on ne le pense. C'est juste une question de recherche.

Le téléphone portable de Jo sonna. Elle le sortit et aperçut le nom du médecin légiste qui clignotait sur l'écran.

— Oui ? répondit-elle.

— Agent Pullinger, dit le médecin légiste. J'ai une mise à jour pour vous.

— Je vous écoute.

— Les échantillons que j'ai prélevés sur le corps de Kenzie Miller viennent de revenir du laboratoire. Nous avons trouvé un ensemble distinct d'échantillons de cheveux. Ils ne correspondent pas à ceux que nous avons de Miles Fletcher.

VINGT-SIX

Ford se gara derrière la voiture de patrouille du député, là où le corps de Kenzie Miller avait été découvert. Il sortit de la voiture. Le député, plaçant son chapeau de style Mountie sur sa tête, regarda Ford d'un air interrogateur.

— Je suis juste curieux, détective, dit le jeune député. Quel était le rôle de la police de Seattle dans tout ça, déjà ?

Ford sourit.

— Nous assistons simplement le FBI avec quelques formalités administratives. Je voulais vérifier l'endroit où le corps de Mlle Miller a été trouvé pour pouvoir l'inclure dans mon rapport.

Le député, dont le nom « Roberts » était épinglé sur le badge sur sa poitrine, fit un geste vers les bois.

— Nous l'avons trouvée juste là-bas, dit-il. Devrais-je appeler le shérif pour lui faire savoir que vous êtes sur les lieux ? Vous êtes arrivé au poste un peu pressé.

Ford secoua la tête.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Je ne veux pas le déranger. Ça ne devrait pas prendre longtemps.

Il regarda sa montre. Il était certain que Jo et Brandt étaient quelque part dans les parages. Il devait travailler vite pour ne pas éveiller leurs soupçons ni ceux du shérif.

Roberts mit ses mains dans ses poches et se dirigea vers la clairière délimitée par du ruban jaune.

— C'est là, dit-il.

Ford remarqua que Roberts restait aussi loin que possible de la zone. Le jeune homme s'agitait, son corps orienté vers l'autoroute. Ford se rappela avoir réagi de la même façon quand il était un novice peu familier avec la mort.

— Député, dit Ford, y a-t-il eu du nouveau dans la recherche de Miles Fletcher ?

Roberts haussa les épaules.

— Non, pas vraiment. Les gens commencent à s'arracher les cheveux à chercher ce type.

Ford s'accroupit à l'endroit où le corps de Kenzie avait reposé. Ses yeux scrutèrent le terrain. Il fixa son attention sur les traces de pneus qui s'arrêtaient à quelques mètres de la scène de crime. Quelque chose dans le sol semblait perturbé et anormal.

Roberts dit :

— Tout va bien, Détective ? On dirait que vous essayez de forcer un coffre-fort.

Ford secoua la tête. Ce n'est pas normal, se dit-il. Tout cela est faux.

Une idée lui vint à l'esprit.

Ford sortit son téléphone portable de sa poche et commença à parcourir sa liste de contacts.

Roberts demanda :

— Qui appelez-vous ?

— Un collègue, répondit Ford. Je veux lui soumettre quelques idées.

Le jeune député fit un geste vers l'autoroute.

— Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais retourner en patrouille. C'est mon premier mois de travail. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec le shérif pour ne pas être sur la route.

Parfait, pensa Ford. Moins il y a de monde sur les lieux, mieux c'est.

— Bien sûr, dit Ford. Retournez-y, Député. Je glisserai un bon mot au shérif. Merci pour votre aide.

Roberts salua Ford. Il monta ensuite dans sa voiture de patrouille et partit.

Ford sélectionna le nom « O'Reilly » sur son téléphone. Il appela ensuite son ancien instructeur.

VINGT-SEPT

Le crépuscule était tombé lorsque la Subaru du début des années 2000 de Lou O'Reilly arriva sur les lieux. Un homme robuste en chemise hawaïenne sortit de la voiture, les cheveux striés de gris et le sourire aux lèvres.

— Bonsoir, petit, salua-t-il.

Ford s'approcha, et les deux hommes s'étreignirent. O'Reilly lui donna une forte tape dans le dos.

— Merci d'être venu, Lou, dit Ford. Je sais que c'était beaucoup te demander de venir jusqu'ici.

O'Reilly balaya l'air de la main. — Ce n'est rien. Je suis à la retraite. C'était soit rester devant la télé à regarder des rediffusions de Nash Bridges, soit venir dire bonjour à un vieil ami.

Une brise fraîche balaya la zone. O'Reilly frissonna et se frotta les bras.

— Bon sang, dit-il. Il fait plus froid qu'un congélateur ici.

Ford rit. — Désolé. J'aurais dû te prévenir que tu allais faire un voyage dans les bois.

O'Reilly haussa les épaules. — Tu veux bien me dire pourquoi je suis ici, pour commencer ?

Ford désigna le ruban jaune derrière lui. — C'est la zone où ils ont retrouvé cette fille disparue dont je t'ai parlé au téléphone. Elle s'appelait Kenzie Miller. Je ne sais pas si tu connais l'affaire.

— Un peu, dit O'Reilly. La police de Seattle te fait travailler dessus ?

Ford secoua la tête. — Je vais être franc avec toi, Lou. Le suspect qu'ils recherchent est le fils d'un de mes amis. Mon lieutenant pense que je prends des congés. La vérité, c'est que je suis ici pour essayer de comprendre ce qui s'est passé et où se trouve le suspect. J'espérais avoir ton avis sur tout ça.

O'Reilly croisa les bras. — Donc, grommela-t-il, tu travailles sur une affaire en dehors des registres. Tu peux avoir de sacrés ennuis pour ça.

Ford hocha la tête. — Je sais, mais c'est important pour moi, et ta moyenne de réussite au département était exceptionnelle, c'est le moins qu'on puisse dire. J'ai besoin de ton expertise. Quelque chose ne va pas dans toute cette histoire, Lou. Comme tu me l'as toujours dit, si quelque chose semble déplacé...

O'Reilly sourit. — ...c'est probablement parce que ça l'est.

Ford évalua O'Reilly. L'homme plus âgé se frotta le menton, une expression pensive sur le visage.

— Bryan, dit O'Reilly, c'est clairement une affaire personnelle pour toi. Quand les choses deviennent personnelles, elles deviennent compliquées.

— Je sais, répondit Ford. C'est pourquoi j'ai pensé qu'avoir ton point de vue impartial pourrait m'aider.

— Eh bien, petit, je ne suis plus détective.

Les rides sur le visage de Ford se creusèrent. — Tu dis que tu ne vas pas m'aider ?

O'Reilly secoua la tête. — Je dis le contraire, en fait. Je ne suis pas sorti de chez moi depuis des semaines. C'est mieux que d'aller pêcher. Bien sûr que je vais te donner un coup de main.

— Suis-moi, dit Ford.

O'Reilly marcha aux côtés de Ford. On lui fit un résumé de l'affaire : où le corps a été trouvé, comment Kenzie est morte, et tout le reste. Les deux hommes se tenaient à l'extérieur du ruban jaune, O'Reilly examinant le sol avec une expression plissée.

Ford dit : — Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, mais tout ça me semble...

— Étrange, dit O'Reilly, finissant sa phrase. Je suis d'accord. Toute cette scène semble trop... propre.

— Qu'est-ce qui te frappe ?

O'Reilly s'agenouilla. Il fixa les traces de pneus qui s'arrêtaient juste à côté de l'autoroute. Après un moment, on ne voyait plus que le blanc de ses yeux.

— Nom d'un chien, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Je me sens mal, dit O'Reilly, pour ces policiers de campagne qui travaillent sur cette affaire. Ils ont raté quelque chose de très évident ici.

Ford dit : — Qui est ?

O'Reilly pointa du doigt les traces de pneus. — Tu vois ces marques de pneus, petit ? Quelqu'un a roulé dessus deux fois. Il y avait plus d'une voiture sur les lieux quand tout ça s'est passé.

VINGT-HUIT

John Rowe franchit les portes de la zone d'arrivée à SeaTac. L'homme grand et athlétique, sans aucun bagage, ajusta les poignets de son costume aux tons gris discrets. Il balaya froidement le terminal du regard, son attention attirée par le Mountain Room Bar situé juste en face de sa porte.

Rowe entra dans l'établissement. Il s'assit au bar. Il entrelaça ses doigts et posa ses mains sur le comptoir. Un homme maigre au regard sombre prit place à côté de lui.

— Comment ça va ? dit l'homme maigre.

Rowe répondit par un hochement de tête poli. Le barman s'approcha. Rowe commanda une bière légère. L'homme maigre fit de même.

— Tu fumes ? demanda l'homme maigre.

Rowe secoua la tête. — Jamais.

— Il fait froid dehors ?

— Très.

L'homme maigre acquiesça. Il sortit ensuite son portefeuille et en tira un billet de vingt dollars. Sans rien ajouter, il quitta le bar sans avoir touché une seule goutte de sa bière.

Rowe jeta un coup d'œil sous le siège où l'homme était assis. Un sac messenger noir reposait sous la chaise. Il le ramassa, lissa les plis de sa chemise et se dirigea lentement vers la sortie de l'aéroport.

Rowe ouvrit le sac dès qu'il franchit les portes. À l'intérieur se trouvaient les clés d'une Kia et cinquante mille dollars en liquide. Il referma le sac, se rendit au parking et arriva devant une berline verte.

Rowe déverrouilla le coffre. Il y plaça le sac. Il regarda par-dessus ses deux épaules avant de retirer la housse du pneu de secours. Un sac en vinyle compact s'y trouvait, avec les pièces d'un fusil de sniper disposées autour du pneu. À côté du démonte-pneu se trouvait un sac de sport rempli des autres fournitures qu'il avait demandées à l'avance.

Rowe prit le sac et ferma le coffre. Il déverrouilla la voiture et se glissa tranquillement derrière le volant. Il ouvrit la fermeture éclair du sac. À l'intérieur se trouvaient un téléphone portable et une arme de poing fixée à un holster, ainsi que trois chargeurs pour l'accompagner. Rowe vérifia les munitions dans l'arme. Il enclencha la sécurité et l'accrocha à sa hanche. Il alluma le téléphone portable et saisit le code PIN qu'on lui avait donné à l'avance. Il attendit que le téléphone

s'allume, et une série de messages d'un numéro inconnu apparut à l'écran :

Thelma Winkler.
Bend, Oregon.
Trouve l'argent.
Élimine toutes les parties une fois terminé.

VINGT-NEUF

Andy King écarta les stores des fenêtres qui donnaient sur le parking du bar. Il savait que Thelma n'était pas là, mais il avait quand même l'impression d'être observé.

Est-ce qu'elle sait ? pensa-t-il. Est-ce que Thelma a la moindre idée de ce qui se passe ?

Andy alluma une cigarette par frustration. Il essaya de chasser sa nervosité en tirant dessus, faisant les cent pas dans le bar et gardant un œil sur la porte d'entrée. Il était possible que l'un des hommes de Thelma fasse irruption, le tabasse et exige des réponses qu'Andy gardait certainement pour lui.

Où diable est Tommy ? se demanda-t-il. Où est ce fichu gamin ?

Tommy lui ressemblait beaucoup, aussi bien dans ses bons que dans ses mauvais côtés. Il y avait une chance que le gamin ait quitté la ville. Tout comme son père, Tommy avait le don de penser d'abord et avant tout à lui-même.

Petit chenapan, pensa Andy. Je t'aime, mon garçon, mais tu es vraiment difficile à gérer.

Les pensées d'Andy prirent une tournure plus sombre. Il se demanda si quelque chose de terrible était arrivé à Tommy, s'il était mort dans un fossé ou s'il avait été capturé par les Serbes.

Il écrasa sa cigarette dans l'un des cendriers. Il passa derrière le bar, récupéra son téléphone portable sous la caisse enregistreuse et composa le numéro de Tommy. L'appel tomba directement sur la messagerie pour la troisième fois en une demi-heure.

Andy jeta le téléphone sur le comptoir. Il passa ses mains dans ses cheveux gras. Il retourna vers les stores, jeta un coup d'œil à travers et vit un camion rouler lentement le long de l'autoroute. Andy crut reconnaître le véhicule. Il ressemblait à celui que conduisait l'un des hommes de Thelma.

Il alla dans l'arrière-salle, sortit le Colt 1911 de son coffre-fort et le glissa dans son dos, sous sa ceinture. Il appela de nouveau Tommy. Pas de réponse. Il essaya encore. Messagerie vocale. Il tenta plusieurs fois de joindre son fils, mais échoua à chaque fois.

Il se servit un bourbon, puis s'assit à l'une des tables vides. Il fixa la fenêtre du regard. — Où diable es-tu, mon garçon ? dit-il à voix haute.

TRENTE

Jo était derrière son bureau dans le bureau de terrain. Brandt était assis à côté d'elle. Leur attention collective était rivée sur l'écran de l'ordinateur de Jo tandis que ses doigts dansaient sur le clavier. Elle se frotta les yeux, fatiguée d'avoir travaillé plusieurs heures sans pause.

— Donc, dit Brandt, même si le médecin légiste a trouvé une trace d'ADN distincte provenant de salive sur le corps de Kenzie, il nous sera difficile de savoir à qui elle appartient sans élément de référence.

— Ça pourrait être n'importe qui, acquiesça Jo.

— Est-il possible que l'ADN ait été laissé par erreur par quelqu'un qu'ils ont rencontré sur la route ? demanda Brandt. Tu sais, comme un serveur dans un restaurant qui aurait tendance à, eh bien, postillonner en parlant ?

Jo ricana puis secoua la tête. — J'en doute. De plus, j'ai demandé au shérif de Deschutes de prélever des échantillons sur les garçons qui ont trouvé le corps et sur les hommes qui étaient sur les lieux. L'ADN trouvé par le médecin légiste provenait d'un individu masculin. Ce qui veut dire qu'il est possible que l'un de nos agents sur place ait accidentellement transféré de la salive sur le corps.

— Où a-t-on trouvé la salive ? demanda Brandt.

Jo fit un geste avec deux doigts vers son cou. — Juste ici. Donc, je suis encline à penser que la salive provenait de celui qui l'a agressée. D'après la description du médecin légiste, son agresseur avait un peu d'écume à la bouche à cause de l'effort de l'agression et a laissé l'ADN sur le corps.

— Et si deux personnes étaient impliquées ? dit Brandt. Et si Miles Fletcher avait eu de l'aide ?

Jo haussa les épaules. — C'est une théorie que nous devrions envisager.

— Mais que te dit ton instinct ?

— Entre nous, dit Jo, je pense qu'il n'y avait qu'une seule personne impliquée.

Brandt fronça les sourcils. — Vraiment ?

— Oui, dit-elle. Il y a quelque chose qui cloche dans tout ça, quelque chose qu'on ne voit pas, et je pense qu'on n'est qu'à quelques pas de reconstituer l'image d'ensemble.

— Eh bien, dit Brandt en se repositionnant sur sa chaise, puisque

nous avons du temps avant d'avoir des nouvelles du shérif et du médecin légiste, nous devrions jeter un coup d'œil au téléphone de Kenzie. Peut-être que nous pourrions reconstituer une chronologie de ce qu'elle faisait avant de mourir. Peut-être une recherche en ligne, un message brouillon qui n'a jamais été envoyé, et cetera.

Jo hocha la tête. — Je pensais la même chose.

Brandt sourit. — Les grands esprits se rencontrent.

— J'ai demandé à McKinley de transférer le contenu de son téléphone sur mon ordinateur portable, dit Jo. Comme ça, on pourrait tout examiner.

Brandt leva un doigt. — Et un compte de location immobilière ? Est-ce qu'elle en a un ?

Jo parcourut les données du téléphone de Kenzie. — Elle en a un, dit-elle.

Elle ouvrit le compte et regarda l'historique des réservations. Ses yeux s'écarquillèrent quand elle vit que Kenzie avait réservé un chalet pour deux. Et la date de réservation était postérieure à la mort de Kenzie.

TRENTE ET UN

Le regard de Ford était rivé sur la façade du bureau local du FBI. Il dissimulait son visage avec sa main. Son estomac se nouait à l'idée qu'il suivait Jo, mais il y avait de grandes chances qu'elle puisse rattraper Miles. O'Reilly travaillait sur l'affaire depuis son bureau à domicile, et c'était lui qui avait suggéré à Ford de la surveiller.

Je suis désolé, Jo, pensa Ford. Mais c'est nécessaire.

Un instant plus tard, Jo et Brandt franchirent les portes d'entrée et montèrent dans la Dodge Charger de Brandt. La Charger s'éloigna du trottoir, les gyrophares sur le tableau de bord clignotant. Ford les suivit, gardant ses distances pour ne pas éveiller leurs soupçons.

— Où vas-tu, Jo ? murmura Ford.

Le téléphone portable dans le porte-gobelet de Ford sonna. Le nom de Kelly s'afficha à l'écran. Il mit le haut-parleur.

— Salut, ma chérie, répondit Ford.

— Salut, mon cœur, dit Kelly. Où es-tu ?

— Je m'occupe juste de quelques trucs, dit Ford, ne voulant pas que Kelly en sache plus que nécessaire.

— Bryan, dit Kelly, tu as l'air tendu. Tout va bien ?

Ford changea de voie en même temps que la Charger. — Je le suis, dit-il. J'essaie juste de prendre de l'avance sur cette situation avec Miles.

— C'est ce qui m'inquiète, dit sa femme. J'ai l'impression que tu devrais laisser le FBI s'en occuper.

— Je ne peux pas. Tu sais que je le dois à la famille de Miles.

— Je sais, répondit Kelly. Mais on sait ce qui arrive quand tu t'aventures sur un terrain dangereux.

Des souvenirs de Kelly et Hazel manquant d'être tuées par un ancien suspect surgirent dans l'esprit de Ford. Il avait failli les perdre une fois à cause de son métier. L'idée que cela puisse se reproduire le fit grimacer.

— Je suis prudent, dit-il. Je ne vais pas me mettre en danger, Kelly. Tu as ma parole.

— D'accord, dit-elle, semblant sceptique. Appelle-nous bientôt pour donner des nouvelles.

— Je le ferai.

— On t'aime.

— Je vous aime toutes les deux.

Ford raccrocha. Les muscles de son cou se tendirent. La pression

de l'affaire commençait à peser sur son corps et son esprit. Je dois trouver Miles bientôt, pensa-t-il. Je dois le ramener à sa famille. Je dois retourner auprès de la mienne.

Il vit la Charger s'engager sur l'autoroute. Ford fit de même.

TRENTE-DEUX

Jo et Brandt arrivèrent à une cabane isolée, nichée au cœur des bois. Jo scruta les alentours. Il n'y avait pas âme qui vive. La maison d'un étage était entourée de pins s'élevant vers le ciel. Un frisson lui parcourut l'échine. L'aspect de la cabane, drapée dans l'ombre des arbres, évoquait un vieux film d'horreur.

— Très sinistre, dit Brandt.

— En effet, répondit Jo. C'est un bon endroit pour s'échapper du monde. Le voisin le plus proche est à environ huit kilomètres.

Brandt dit :

— Nous sommes à environ trois villes de l'endroit où le corps de Kenzie a été trouvé. La police locale a-t-elle vérifié cet endroit ?

— Non, dit Jo. Et ça me rappelle ton commentaire sur le tireur de Big Bear.

La main de Brandt se posa sur la crosse de son arme holstée.

— On devrait vérifier à l'intérieur.

Jo secoua la tête.

— On ne peut pas entrer si on n'a pas de motif pour le faire.

— Voilà notre excuse, dit Brandt en désignant la porte d'entrée. Elle est ouverte.

Jo regarda la porte d'entrée, qui était entrouverte d'environ soixante centimètres. Toutes les lumières étaient éteintes. Un silence inquiétant l'incita à sortir son arme de poing et à poser son doigt contre le pontet.

— Je passe devant, dit Brandt.

Jo acquiesça tandis que Brandt avançait d'un pas lent et calculé vers l'avant de la maison. Jo examina la maison. Les fenêtres la fixaient comme une paire d'yeux. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et tenta de se débarrasser de l'impression qu'elle et Brandt étaient observés.

Brandt poussa lentement la porte d'entrée.

— FBI, annonça-t-il. Il y a quelqu'un ?

Jo se plaça à côté de Brandt.

— Bonjour ? dit-elle. S'il y a quelqu'un dans la maison, veuillez vous identifier. Nous allons entrer pour vérifier que tout va bien.

Brandt entra dans le vestibule. Toute la maison était sombre. Seule la lumière du soleil filtrant à travers les fenêtres offrait un peu d'éclairage. Les meubles étaient recouverts de draps. La poussière flottait dans l'air, accompagnée d'une odeur de moisissure.

— Je vais vérifier le salon, dit Jo.

Brandt acquiesça.

— Je couvre tes arrières, répondit-il.

Elle entra dans le salon. La cheminée contenait des bûches carbonisées. L'odeur d'un feu flottait encore dans l'air. Tournant son attention vers les meubles, Jo vit que la housse avait été retirée de l'un des canapés. Un oreiller et une couverture y étaient posés.

— Tu vois ça ? dit Jo.

— Quelqu'un a passé la nuit ici, répondit Brandt.

Ils passèrent dans la cuisine. Jo prit les devants. Balayant la pièce de son arme de gauche à droite, elle vit une série de boîtes de conserve usagées, des serviettes froissées, une bouteille de soda à moitié vide et une miche de pain à moitié mangée éparpillées sur les comptoirs.

— Eh bien, merde alors, dit Brandt.

— Il faut emballer tout ça, dit Jo. On devrait le faire analyser dès que possible.

Brandt rengaina son arme.

— Qu'en penses-tu, Agent Pullinger ?

— Je pense qu'on est soit tombés sur un squatteur, soit qu'on vient de rattraper Miles Fletcher, répondit Jo.

TRENTE-TROIS

Ford gara sa berline sur le bord de la route. Son attention était fixée sur la cabane située à près d'un mile. Il aperçut la Charger de Brandt devant la résidence, mais aucun signe de lui ou de Jo dans les environs immédiats.

Ils viennent probablement d'entrer dans la maison, supposa Ford.

Il examina la cabane. C'était l'endroit parfait pour quelqu'un qui voulait se cacher du monde. Ford s'inquiéta brièvement que Jo et Brandt aient finalement rattrapé Miles, qu'il soit à l'intérieur de la cabane et qu'ils soient en train de l'arrêter.

La main de Ford se rapprocha de son arme de service. Il était prêt à venir en renfort à Jo et son partenaire si nécessaire. Il voulait trouver Miles autant que quiconque. Il voulait mettre la main sur le gamin avant Jo ou Brandt. Mais si les choses tournaient mal et que Jo était en danger, Ford était prêt à venir à son secours.

La porte de la cabane s'ouvrit. Ford plissa les yeux et vit Jo et Brandt sortir. Brandt avait son téléphone portable à l'oreille. Jo enfilait une paire de gants en plastique.

Ils ont trouvé quelque chose, pensa Ford. Il se demanda s'ils avaient peut-être trouvé Miles ou son corps, mais l'attitude décontractée des deux agents du FBI indiquait que ce n'était pas le cas.

— Sur quoi es-tu, Jo ? dit Ford. Qu'as-tu trouvé ?

Son téléphone portable sonna. Ford sortit l'appareil de la poche de sa veste et vit le nom du Lieutenant Griffin sur l'identifiant de l'appelant. Il hésita à décrocher. Il opta pour répondre, au cas où Griffin commencerait à avoir des soupçons sur ses « activités extraprofessionnelles ».

— Lieutenant, dit Ford.

— Je voulais juste prendre de vos nouvelles, répondit Griffin. Comment ça va ?

Ford perçut le scepticisme dans la voix de sa lieutenante. — Rien de nouveau à signaler, dit-il. Je suis juste sorti de la maison pour quelque chose.

— Je vois, dit-elle. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? Une aide que je puisse apporter ? Je sais que ce doit être une période éprouvante pour vous et votre famille.

Elle teste le terrain, pensa Ford.

— Non, ça va aller, dit-il. Je pense qu'on va aller faire une promenade dans le quartier plus tard. Ensuite, on se couchera

probablement tôt.

— Très bien, dit Griffin. Vous êtes sûr que tout va bien ?

— Absolument, dit Ford. Merci d'avoir appelé, Lieutenant.

— Restez en contact.

— Je n'y manquerai pas.

Ford raccrocha. Il soupira. Le temps pressait. Il devait travailler plus vite. Il devait appeler O'Reilly et trouver un moyen de flairer la piste de Miles. Il composa le numéro de son instructeur et porta le téléphone à son oreille.

— Comment ça va, petit ? salua O'Reilly.

— J'ai du nouveau pour toi, dit Ford. J'ai suivi ma collègue du FBI jusqu'à une cabane à quelques villes de la scène de crime de Kenzie Miller. Je pense qu'ils ont peut-être trouvé quelque chose, mais je ne peux pas m'approcher assez pour savoir ce que c'est.

— Intéressant, dit O'Reilly. Quelle est ta position exacte ?

Ford ouvrit l'application de carte sur son téléphone et transmit l'information à O'Reilly.

O'Reilly dit : — Je connais quelques copains dans ce coin. Laisse-moi passer quelques coups de fil. Reste sur place. Garde tes distances. Note tout. Je te rappelle dans un instant.

Ford raccrocha. Il observa Jo et Brandt rentrer dans la maison. Jo tenait une poignée de sacs à preuves qu'elle avait pris dans la Charger.

Qu'y a-t-il dans la cabane ? pensa-t-il. Qu'a-t-elle trouvé ?

TRENTE-QUATRE

Jimmy Wilson sortit de la maison de Thelma. Il alluma une cigarette, souffla la fumée dans l'air et tourna son regard vers la crête à environ 800 mètres de là. Entre un groupe d'arbres se trouvait un gros rocher. Pendant un instant, Wilson eut l'impression qu'il y avait quelque chose d'inhabituel entre les pierres, une masse de broussailles dont il était presque certain qu'elle n'était pas là auparavant.

D'où est-ce que ça sort ? se demanda-t-il.

— Tu as juste la gueule de bois, dit-il en secouant la tête. Réduis l'alcool, Wilson.

Il se détourna des broussailles et jeta sa cigarette par terre, l'écrasant avec sa botte avant d'apercevoir le pick-up délabré de Burke qui remontait l'allée en terre.

Lorsque Wilson eut le dos tourné, les broussailles entre les pierres sur la crête bougèrent légèrement.

***

Les « broussailles » entre le rocher étaient en réalité John Rowe, allongé sur le ventre et vêtu d'une tenue ghillie qui se fondait dans la forêt. Il observait un pick-up qui approchait à travers une paire de jumelles. Le tueur à gages respirait lentement. Le petit appareil radio dans son oreille était relié à ce qui ressemblait à une petite antenne parabolique — un détecteur de son pointé en direction de la cabane.

Rowe regarda Wilson marcher vers le pick-up. Un homme mince aux cheveux ébouriffés sortit du côté conducteur.

— Où étais-tu, Burke ? entendit Rowe dire Wilson à travers son écouteur. Tu as vingt minutes de retard.

Burke haussa les épaules et répondit :

— Je me suis réveillé tard.

— Tu t'es réveillé tard, répéta Wilson d'un ton incrédule. Thelma ne te paie pas pour être en retard, espèce d'abruti.

— J'ai passé une mauvaise nuit, dit Burke. Je suis là maintenant, non ?

Wilson examina Burke.

— Il n'y a pas de bosse sous ta veste.

Burke fronça les sourcils.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Wilson fit pivoter Burke, le palpa, puis le repoussa.

— Où est ton flingue ? demanda-t-il. Pourquoi tu ne l'as pas sur

toi ?

Baissant la tête, Burke dit :

— Je l'ai perdu.

Wilson leva les bras au ciel.

— Tu te fous de moi ? Espèce d'idiot ! Comment diable as-tu réussi à faire ça ?

— Du calme, Wilson, dit Burke. Je suis sûr que je l'ai juste égaré quelque part.

Rowe prenait mentalement des notes sur les deux hommes : leur apparence, leurs noms. Il pouvait dire tout de suite que Wilson était le chef, vu la façon dont il réprimandait Burke.

— Bon sang, Burke, dit Wilson. Si quelqu'un trouve ce truc, il peut remonter jusqu'à nous. Tes empreintes sont partout dessus.

Burke secoua la tête.

— Personne ne va le trouver, mec. De toute façon, les numéros de série ont été limés.

Wilson fit un geste du doigt vers le camion.

— Rentre chez toi, dit-il. Retrouve ton flingue. Ne reviens pas ici tant que tu ne l'as pas fait.

Rowe regarda Wilson faire un geste dédaigneux de la main à Burke, se retourner et marcher vers la maison. Il vit ensuite Burke se diriger piteusement vers son camion, monter à l'intérieur et démarrer le moteur.

C'est le maillon faible, pensa Rowe. Le maillon faible brise toujours la chaîne.

Il recula lentement du rocher à quatre pattes et se mit à suivre Burke.

TRENTE-CINQ

Jo paya le serveur du magasin de donuts pour les deux cafés qu'elle avait commandés. Elle se dirigea ensuite vers le parking. Le soleil était en train de se coucher derrière les montagnes à quelques kilomètres de là. Elle porta le café à ses lèvres et but une gorgée. Elle était certaine que quelques heures passeraient encore avant qu'elle ne puisse attraper un peu de sommeil dont elle avait besoin.

Brandt, le téléphone à l'oreille et assis sur le capot de sa Charger, hocha la tête en remerciement lorsque Jo lui tendit sa tasse.

— Compris, dit Brandt au téléphone. Nous serons là à votre arrivée.

— C'était qui ? demanda Jo.

Brandt rangea son téléphone portable. — Le propriétaire de la cabane, répondit-il. Il est en route pour nous faire une déposition. Il habite à environ une heure d'ici, donc nous avons un peu de temps avant qu'il n'arrive.

— J'ai parlé au médecin légiste pendant que j'étais dans le magasin, dit Jo. Elle se dépêche d'analyser les preuves que nous avons récupérées à la cabane. Elle a presque terminé. Elle devrait nous recontacter sous peu.

Il sourit.

— Pourquoi es-tu si content ? demanda Jo.

Il haussa les épaules. — L'excitation de la traque, dit-il. Ça ne vieillit jamais.

Jo rit. — J'aimerais avoir cette perspective sur le travail. Plus il se passe des choses terribles, plus je pense que le monde est parfois au-delà du sauvetage.

— Pourquoi continues-tu alors ?

— Parce que, dit-elle, c'est ce dans quoi je suis douée. Et quand on est doué dans quelque chose, surtout quand il s'agit d'attraper des méchants pour gagner sa vie, ce n'est pas une compétence à laquelle on tourne le dos.

— Eh bien, dit Brandt, quand un agent a un palmarès comme le tien, n'importe quel supérieur voudrait qu'il reste sur le terrain aussi longtemps que possible. Quand je deviendrai SAC dans quelques années, je veillerai à garder une personne talentueuse comme toi pour le long terme.

Jo le regarda. — Donc, dit-elle, tu veux être responsable un jour. C'est ton objectif final ?

Il agita la main en l'air. — Espérons que pas avant un moment, dit-il. J'aime être sur le terrain. Mais je ne suis pas idiot. Je sais qu'un jour je serai trop vieux, et mes genoux finiront par lâcher. C'est la malédiction que j'ai héritée de mon père. La famille Brandt a la réputation d'avoir des ligaments croisés déchirés et des blessures au genou.

— Et mon père, dit Jo, m'a passé le flambeau d'être agent du FBI. C'est un métier de famille. C'est dans le sang.

— Ton père était Bill Pullinger, dit Brandt. C'est ça ?

Jo acquiesça. — Oui, c'était lui.

— Vous étiez proches ?

Jo détourna le regard. — C'est une longue histoire, dit-elle. Je préfère ne pas en parler. Sans vouloir t'offenser.

Brandt secoua la tête. — Je ne le prends pas mal. Les péchés des parents sont transmis aux enfants. Nous avons tous nos petits tics et nos particularités que nous avons hérités de nos mères et de nos pères. Ce n'est rien d'extraordinaire. Ça signifie que tu es normale.

Les lèvres de Jo s'étirèrent en un sourire. — Tu as une façon joviale de voir les choses, Agent Brandt.

Brandt dit : — Il n'y a aucun intérêt à vivre autrement. À mon avis, le pessimisme est une recette pour le stress, et le stress ne cause que des maladies et des problèmes de santé.

Jo appréciait le côté décontracté de Brandt. Il était facile de parler avec lui. — Est-ce que tu penses parfois, dit-elle, que ce que nous faisons est, eh bien, une entreprise vaine ?

— De temps en temps, dit-il d'un ton modéré. Comme tu l'as dit, plus on est témoin de mauvaises choses, plus ça nous sape le moral. Je suppose que c'est pour ça que j'essaie de rester, comme tu l'as dit, « jovial ». Ça atténue les effets.

— Je ne peux m'empêcher de penser à la brièveté de la vie de Kenzie Miller, dit Jo. Ce n'est pas la première fois que je vois une jeune personne périr. Ce ne sera probablement pas la dernière. Je me demande toujours ce qu'aurait pu être leur vie si elles avaient été épargnées.

— Eh bien, dit Brandt, c'est pour ça que tu fais ce que tu fais, Agent Pullinger. Tu es là pour donner une voix à des personnes comme Kenzie Miller. Et pour compenser le fait qu'elles ont été enlevées avant leur heure. Tu trouveras la personne qui a fait ça. Tu la traduiras en justice. Si tu veux mon avis, la perspective de quelque chose comme ça devrait te rendre, eh bien, joviale.

Jo rit. Elle croisa le regard de Brandt. Elle sentit une pointe de chaleur gonfler dans son cœur.

Le téléphone portable dans sa poche sonna. Elle le sortit et vit que c'était le médecin légiste qui appelait.

— C'était rapide, dit Jo au téléphone.

— En effet, dit le médecin légiste. Les preuves que vous avez trouvées dans la cabane correspondent. Elles appartiennent à Miles Fletcher. Je vais devoir les tester un peu plus, mais pour dire les choses simplement, elles sont assez fraîches, peut-être vieilles de quelques jours.

Il est vivant, pensa Jo. Miles Fletcher est toujours en vie.

TRENTE-SIX

Ford rentra chez lui peu après minuit. Les lumières du salon s'allumèrent. Ford plissa les yeux face à la dureté de la lumière. Il fixa son regard sur le canapé et aperçut Kelly qui l'attendait avec un air fatigué sur le visage.

— Ma chérie, dit-il, pourquoi es-tu encore debout si tard ?

Sa femme se leva. — Pourquoi rentres-tu si tard ?

Il haussa les épaules. — Je suis vraiment désolé. J'ai dû perdre la notion du temps.

Kelly s'approcha de son mari. — Bryan, il est minuit passé. J'ai couché Hazel il y a quelques heures. J'ai préparé le dîner. J'ai essayé de t'appeler trois fois, mais tu n'as jamais décroché.

Ford sortit son téléphone portable et regarda l'écran. — Je n'ai reçu aucun appel, dit-il. J'étais probablement dans une zone avec une mauvaise réception.

Kelly fit un petit pas en avant puis croisa les bras dans une posture défensive. — Où étais-tu ? demanda-t-elle. Comment se fait-il que tu n'aies pas eu de signal ?

— J'étais dans les bois.

— Dans les bois ? dit Kelly d'un ton incrédule. Pourquoi étais-tu dans les bois ?

Ford enleva sa veste. — Je suis désolé, ma chérie. Vraiment. Je ne voulais pas rentrer si tard.

— Tu n'arrêtes pas de dire que tu es désolé, dit-elle. Bryan, que se passe-t-il ?

Ford posa doucement ses mains sur ses épaules. — Toute cette affaire me demande beaucoup. Je cours partout pour essayer de rassembler les pièces du puzzle.

Elle secoua la tête. — C'est de ça dont je parle, dit-elle. Je n'aime pas ça. Je te l'ai déjà dit. Tu n'es pas à la maison, tu passes tout ce temps dehors, et je sais que tu fais tout ça sans l'approbation de Griffin.

Ford dit : — Tout ira bien, ma chérie. Je te le promets.

Ses yeux s'écarquillèrent. — Et si ce n'était pas le cas ? dit-elle. Et si quelque chose de terrible arrivait ? Et si tu finissais par mettre ton travail en danger en essayant de retrouver Miles, ou pire, si tu finissais par te blesser à cause de tout ça ?

— Ça n'arrivera pas, dit Ford avec assurance. Je ne le permettrai pas.

Kelly retira les mains de Ford de ses épaules. — Tu ne peux pas promettre ça, Bryan. Il y a trop en jeu ici. Qu'est-ce qui est le plus important : retrouver ce jeune homme ou ta sécurité ? La sécurité de ta famille ? Ta santé mentale ?

Ford ferma les yeux. Il se sentait vidé de toute énergie. Tout ce qu'il voulait, c'était dormir, mais il ne pouvait pas se défaire de son envie de retrouver Miles. Il se dirigea vers le canapé, la tête basse, essayant de son mieux de rester éveillé.

— Je dois le retrouver, dit-il. Je n'ai pas d'autre choix.

Kelly s'approcha et s'agenouilla. Elle prit le visage de son mari entre ses mains et le regarda profondément dans les yeux. — Chéri, dit-elle, j'ai peur. Je ne veux pas que quelque chose de grave arrive. Pourquoi ne peux-tu pas simplement laisser ton amie Jo s'en occuper ? Tu lui fais confiance, non ?

Il hocha la tête. — Oui, dit-il. Mais j'ai une dette envers le père de Miles. Il m'a sauvé la vie. Je lui dois de mener cette affaire jusqu'au bout. Sans ce que David Fletcher a fait pour moi, je ne serais pas là aujourd'hui.

Kelly embrassa doucement Ford sur la joue. — Je comprends, dit-elle. Je te soutiendrai. Mais tu dois prendre soin de toi et de cette famille avant tout le reste. Si tu sens le moindre danger venir vers toi, tu dois faire demi-tour. Tu dois rentrer à la maison.

Ford caressa la joue de Kelly du bout des doigts. — Je le ferai, dit-il. Tu as ma parole.

— Je t'aime, Bryan, dit-elle.

— Je t'aime aussi, répondit-il.

TRENTE-SEPT

Burke posa ses pieds sur la table basse de son salon. Il balaya d'un geste les restes de junk food sur l'accoudoir de son fauteuil. Sa main libre chercha la télécommande de la télévision. On frappa à la porte. Il roula des yeux et se leva d'un bond de son fauteuil.

— Bon sang, Wilson, grommela-t-il. Tu m'as dit de ne pas revenir tant que je n'aurais pas retrouvé mon arme. Je la cherche encore.

Burke s'approcha de la porte d'entrée, levant les yeux au ciel tandis que sa main se moulait autour de la poignée. — Il y a toujours quelqu'un pour me reprocher quelque chose, dit-il. Je jure qu'un de ces jours, je vais simplement partir et démissionner.

Burke ouvrit la porte, s'attendant à voir Wilson, mais lorsqu'il aperçut un homme grand avec un regard dur, Burke tenta de refermer la porte brusquement.

Le nouveau venu donna un coup de pied dans la porte pour l'ouvrir. Le bois heurta l'arête du nez de Burke. Ce dernier trébucha en arrière tandis que l'assaillant entrait tranquillement dans la maison.

— Du calme, mec, dit Burke. Tu ne sais pas à qui tu as affaire...

L'assaillant avança calmement. Burke, les mains tremblantes, courut dans la cuisine et attrapa un couteau de cuisine sur le comptoir. Il fit volte-face et tenta de frapper l'assaillant au cou. Celui-ci saisit le poignet de Burke de sa main gauche. Puis, il utilisa sa main droite pour lui asséner un coup de poing dans le ventre.

Burke se plia en deux. Le couteau tomba de sa main. L'agresseur tordit le bras de Burke, le fit pivoter et lui bloqua le membre dans le dos.

Burke grimaça de douleur. — Allez, mec ! supplia-t-il. Doucement !

L'agresseur projeta Burke contre les placards de la cuisine. Il lui asséna un coup dans les reins. Burke tomba au sol et se recroquevilla en position fœtale, se tenant le dos.

— On a fini ? dit l'assaillant.

Un gémissement s'échappa des lèvres de Burke.

L'assaillant fixa Burke dans les yeux. — Réponds-moi.

Burke rassembla toutes ses forces et offrit un léger hochement de tête.

— Lève-toi, dit l'assaillant. Lentement. Garde tes mains où je peux les voir.

Burke obéit. Il se leva, les mains levées au-dessus de sa tête.

L'assaillant tendit alors la main, saisissant Burke par le cou et l'attirant près de lui. — Tu sais qui je suis ? dit-il.

Burke secoua la tête.

L'assaillant dit : — Je suis ici de la part des Serbes. Ils m'ont envoyé pour savoir ce qui est arrivé à l'argent que ton employeur n'a pas livré.

Burke dit : — Je ne sais rien à ce sujet. Je le jure.

L'assaillant resserra son étreinte autour de la gorge de Burke.

Le visage de Burke prit une teinte cramoisie.

— Mens-moi encore une fois, dit l'assaillant, et je t'arracherai la vie sans ménagement.

— D'accord, dit Burke. D'accord, d'accord, d'accord.

— Maintenant, dit l'assaillant, comment t'appelle-t-on ?

— B-Burke.

— Écoute bien, Burke. Je suis ici pour trouver cet argent. Il est clair que tu es le plus faible de cette bande de péquenauds, alors tu vas m'aider pour sauver ta peau.

— Je ferai tout ce que tu voudras, dit Burke. Je le jure.

L'assaillant relâcha son emprise. — Maintenant, dit-il, je veux que tu me dises tout ce que tu sais. N'épargne aucun détail.

Burke se frotta le cou. Il tapota le filet de sang qui coulait de son nez cassé. — Thelma a un fils, dit-il. Il s'appelle Tommy. Thelma est presque sûre qu'il est parti avec l'argent, mais personne n'a réussi à le trouver.

— As-tu une idée d'où il pourrait être ?

Burke hocha la tête. — Le père du gamin, dit-il. Il s'appelle Andy King. Thelma soupçonne qu'il a quelque chose à voir avec ça.

Gardant la tête haute, l'assaillant répondit : — Emmène-moi le voir. Maintenant.

TRENTE-HUIT

Le téléphone portable à l'oreille, Jo transmettait à Grantham les conclusions que le médecin légiste lui avait communiquées. Brandt, au volant de la Charger qui filait sur l'autoroute, gardait son attention fixée sur la route.

— Il y a de fortes chances, dit Jo à Grantham, que Miles Fletcher soit encore bien en vie.

— Je vais envoyer tous les agents disponibles pour aider à ratisser la zone, répondit Grantham.

— D'après les constatations du médecin légiste, poursuivit-elle, Miles n'a pas pu aller bien loin. Il a très bien pu voir les unités arriver à la cabane, prendre peur et s'enfuir.

— C'est une excellente mise à jour, Agent Pullinger, dit Grantham. J'ai le sentiment que vous vous rapprochez.

Elle acquiesça. — Cette idée m'a aussi traversé l'esprit, monsieur.

— Je vous rappelle dans peu de temps.

— Compris, dit Jo avant de raccrocher. Elle sentit une montée d'adrénaline. Le commentaire de Brandt sur « l'excitation de la traque » lui traversa l'esprit.

Brandt demanda : — Votre SAC est content ?

— Il l'est, répondit-elle. Tout comme moi. J'avais peur que Miles soit mort dans un fossé quelque part. Mais je reste prudemment optimiste. Beaucoup de choses peuvent se passer dans les prochaines heures.

— Je commence à penser, dit Brandt, que vous n'aviez pas du tout besoin de mon aide pour cette affaire. Vous avez tout assemblé avec une facilité considérable.

Jo secoua la tête. — Ne vous sous-estimez pas, Agent Brandt. Après tout, je ne pense pas que nous serions arrivés à la cabane aussi vite si nous n'avions pas été dans votre Charger.

Tapotant le volant, Brandt ajouta : — Je le savais. Les femmes ne m'aiment que pour ma voiture.

Jo s'abstint de rire. Reste professionnelle, se dit-elle.

Son téléphone portable sonna. Jo regarda l'écran et vit le nom de McKinley s'afficher.

— Je t'écoute, répondit-elle.

— Tu ne vas pas le croire, dit McKinley, mais je pense que tu viens d'avoir un autre coup de chance.

— Dis-moi.

— La carte de crédit de Miles Fletcher, dit-il, vient d'être utilisée dans un restaurant à environ trente kilomètres de la cabane que vous avez trouvée.

TRENTE-NEUF

Brandt conduisait lentement la Charger dans une rue d'une charmante petite ville non loin de l'endroit où le corps de Kenzie avait été découvert. Jo observait les boutiques qui bordaient la rue jusqu'à ce qu'elle aperçoive un diner coincé entre une boutique d'antiquités et un salon de coiffure.

— Là, dit-elle. Garons la voiture à quelques portes du diner. Nous ne voulons pas effrayer Miles s'il s'y trouve encore.

Brandt hocha la tête. — Bonne idée, dit-il. Nous devrions appeler le shérif de la ville. Nous aurons peut-être besoin de ses hommes en renfort au cas où cela se transformerait en course-poursuite.

Jo sortit son arme, vérifia les munitions et la remit dans son étui. — Espérons que ça n'en arrivera pas là.

Jo et Brandt sortirent de la voiture. Ils s'approchèrent prudemment du diner. Jo regarda par-dessus ses deux épaules pour détecter tout signe de danger.

Espérons que ça se termine maintenant, se dit-elle. Il y a déjà eu assez de sang versé.

Brandt ouvrit la porte du diner. Jo entra la première. Ils furent accueillis par une jeune femme portant un uniforme jaune canari.

— Bonjour ! dit-elle. Bienvenue au Rockwell's Diner. Une table pour deux ?

Jo secoua la tête et montra son badge. — Je m'appelle l'agent Joanna Pullinger. Je ne veux pas vous alarmer, mais nous avons des raisons de croire qu'un suspect que nous suivons a peut-être utilisé sa carte de crédit ici il y a environ une heure.

La serveuse couvrit sa bouche de sa main. — Oh, mon Dieu, dit-elle. Dois-je aller chercher le gérant ?

— S'il vous plaît, dit Brandt.

La serveuse se retira à l'arrière. Quelques instants plus tard, un homme bedonnant avec une cravate verte et des cheveux clairsemés apparut avec un regard interrogateur.

— Oui ? dit-il.

Jo demanda : — Êtes-vous le gérant ?

Il hocha la tête. — Benjamin Loeb. Comment puis-je vous aider ?

— Monsieur Loeb, dit Brandt, nous avons des raisons de croire qu'une personne qui nous intéresse a peut-être été dans votre diner au cours de la dernière heure. Y a-t-il quelqu'un qui aurait pu sembler...

— Oui ! l'interrompit Loeb. Nous ne servons que des habitués ici.

Il est rare que nous ayons quelqu'un de l'extérieur. Mais cette personne agissait un peu étrangement.

Le cœur de Jo battit plus vite. — À quoi ressemblait-il ?

Loeb plissa les yeux. — C'était un homme plutôt petit, dit-il. Il avait un peu de barbe. Il avait l'air un peu défoncé, si vous voulez mon avis.

La serveuse dit : — Il sentait un peu mauvais aussi, comme s'il ne s'était pas douché depuis quelques jours.

Brandt dit : — Il y a combien de temps, exactement ?

Loeb dit : — Une heure, peut-être.

Jo dit : — Avez-vous vu dans quelle direction il est parti ?

Hochant la tête, Loeb pointa son doigt dans la direction opposée. — Il est parti à pied, dit-il. Il est probablement encore en ville. Il se dirigeait vers les bois, et il était un peu pressé.

QUARANTE

Jo composa le numéro du shérif de la ville sur son téléphone pendant que Brandt mettait en marche la Charger. Ils parcoururent la rue, scrutant frénétiquement la ville à la recherche de la moindre trace de Miles.

On est tout près, pensa Jo. On peut l'arrêter et régler cette affaire avant que ça n'aille plus loin.

— Bureau du shérif du comté de Rockwell, annonça une femme au bout du fil.

— Bonjour, je suis l'agent Pullinger du bureau du FBI de Seattle. Nous sommes actuellement dans la ville de Rockwell à la recherche d'un suspect du nom de Miles Fletcher. J'ai besoin de parler à votre supérieur immédiatement. C'est urgent.

— Oui, je vous transfère au shérif. Veuillez patienter, s'il vous plaît.

Brandt tourna à gauche. La Charger se dirigea vers l'est en direction d'une étendue boisée. Il sourit puis secoua la tête.

— Tu as déjà vu le film Rambo ?

Jo hocha la tête.

— Mon frère m'a obligée à le regarder quand on était gosses. Je sais à quoi tu penses : tu espères que ça ne va pas se transformer en chasse à l'homme dans les bois.

Il jeta un coup d'œil à Jo.

— Exactement.

Un homme prit la ligne :

— Ici le shérif Wyatt.

— Shérif Wyatt, j'irai droit au but. Connaissez-vous l'affaire Kenzie Miller ?

— Seulement ce que j'en ai vu aux informations.

— Alors vous devez savoir que son petit ami, Miles Fletcher, est une personne d'intérêt.

— En effet.

— Eh bien, nous avons des raisons de croire que Miles Fletcher se trouve actuellement dans votre ville. J'ai besoin que vous mobilisiez tous les hommes disponibles pour nous aider à le localiser.

Elle donna à Wyatt la description que la serveuse et le gérant du restaurant leur avaient transmise. Le shérif informa Jo que des renforts étaient en route. Jo raccrocha et scruta les deux côtés de la rue.

— Il est toujours là, dit-elle. Il ne peut pas être loin.

Brandt demanda :

— Quelles sont les chances qu'il soit armé ?

Elle secoua la tête.

— Je ne veux pas spéculer. Contentons-nous de le trouver et de l'arrêter.

La Charger roula pendant plusieurs kilomètres. Jo aperçut des gens qui marchaient dans la rue, mais aucun ne correspondait à la description de Miles Fletcher. Pendant un bref instant, Jo craignit qu'ils ne l'aient perdu.

Allez, Miles, se dit-elle. Où peux-tu bien être ?

Brandt tourna à droite dans une rue résidentielle. La Charger était entourée de maisons de style colonial. Le véhicule tourna encore à gauche et c'est alors que Jo vit une jeune femme être tirée hors d'un pick-up par un homme de petite taille aux cheveux gras et à la barbe hirsute.

— Brandt, dit Jo. Le voilà !

Brandt freina brusquement. Il ouvrit sa portière d'un coup. Jo fit de même. Ils dégainèrent leurs armes et visèrent l'homme.

Est-ce que c'est lui ? pensa Jo. Est-ce que c'est Miles ?

L'homme était trop loin pour que Jo puisse voir clairement son visage.

— FBI ! cria-t-elle. Montrez-nous vos mains !

L'homme se retourna. Ses yeux étaient écarquillés. Il poussa la femme au sol puis sauta dans le pick-up.

— Ne faites pas ça ! dit Brandt. Allongez-vous au sol !

L'homme claqua la portière. Les pneus du pick-up crissèrent dans un nuage de fumée.

— Bon sang, grommela Jo. Il s'enfuit.

Brandt prit le volant tandis que Jo remontait côté passager. Elle actionna les gyrophares et les sirènes pendant que Brandt écrasait la pédale d'accélérateur.

QUARANTE ET UN

Le pick-up dévalait la rue. Il prit un virage serré à gauche, l'arrière dérapa et heurta un panneau stop. Le véhicule zigzaguait de gauche à droite. Un piéton s'écarta de justesse au dernier moment.

Jo secoua la tête. — Il va finir par tuer quelqu'un.

Brandt tenta de réduire l'écart. Il serra les dents. Ses articulations blanchirent tandis qu'il tournait brutalement le volant vers la droite pour suivre le pick-up. Il jeta un coup d'œil à l'aiguille du compteur qui indiquait quatre-vingts kilomètres par heure — trente kilomètres au-dessus de la limite de vitesse affichée dans le quartier.

Jo s'accrocha. — Où sont les flics ? demanda-t-elle.

— Ils prennent leur temps, dit Brandt.

Le pick-up tourna encore à gauche. Le véhicule monta sur le trottoir, fonçant vers une famille de trois personnes qui faisait un barbecue sur leur pelouse.

Les yeux de Jo s'écarquillèrent. Elle sentit son cœur remonter dans sa gorge.

Brandt appuya sur le klaxon. La famille plongea pour éviter le pick-up qui arrivait. Le véhicule percuta le barbecue, projetant violemment cendres et braises dans les airs.

L'impact ralentit le camion. Mais seulement brièvement. Il quitta la pelouse et retourna sur la route. La Charger n'était plus qu'à dix mètres de l'arrière du pick-up. Brandt aligna le pare-chocs avant pour tenter de le toucher.

— Allez, marmonna-t-il. Fais-nous une fleur.

Le pick-up prit de la vitesse et s'éloigna de la Charger. Les piétons dans la rue s'enfuirent. Des klaxons retentirent au loin. Jo vit une berline arriver droit vers une collision avec le pick-up.

La berline fit une embardée vers la droite. Le pick-up s'inclina vers la gauche. La berline heurta une boîte aux lettres sur le trottoir, les airbags se déployant avant que la berline ne s'immobilise.

— J'en ai assez de tout ça, dit Jo.

Elle sortit son arme et baissa la vitre.

Brandt dit : — Qu'est-ce que tu fais ?

Jo ne dit rien. Elle sortit à moitié son corps de la voiture, prit une inspiration, visa le pneu arrière du pick-up et appuya sur la détente.

La balle creva le pneu arrière du pick-up. Le véhicule fit un tour sur lui-même avant d'entrer en collision avec une série de voitures garées. Le pick-up faisait maintenant face à l'avant de la Charger

lorsqu'il s'arrêta. L'homme ouvrit brusquement la portière côté conducteur et s'enfuit à pied sur le trottoir.

Brandt freina brutalement. La Charger fit une secousse en avant et s'immobilisa. Les deux agents sortirent et poursuivirent l'homme.

— Dégagez ! cria Jo aux passants dans la rue. Écartez-vous !

L'homme tourna à gauche et courut vers une ouverture menant à une ruelle. Jo était sur ses talons, son cœur battant plus vite qu'il ne l'avait jamais fait de sa vie. La sueur perlait sur son front. Les muscles de ses jambes la brûlaient. Elle n'était qu'à quelques pas de tendre la main et d'attraper le col de l'homme.

Tu le tiens, se dit-elle. Mets fin à ça maintenant !

Les doigts de Jo touchèrent la chemise de l'homme. Elle sentit alors les muscles de sa poitrine se contracter, ses jambes lui donnant l'impression d'être en caoutchouc. La douleur dans sa poitrine s'intensifia, puis elle eut l'impression que tout l'air de ses poumons s'était instantanément évaporé.

Non ! pensa-t-elle. Non ! Non ! Non !

Elle s'effondra au sol et tomba sur le côté. Elle aperçut Brandt suivre le suspect dans la ruelle avant que sa vision ne devienne floue. Elle ferma les yeux, certaine que la mort allait l'accueillir.

— S'il vous plaît, mon Dieu, gémit-elle. S'il vous plaît, pas maintenant...

Des souvenirs défilèrent dans l'esprit de Jo : son père, son frère, sa mère. Elle revécut son opération du cœur, sa remise de diplôme à l'académie, et le visage du tueur dont le cœur battait faiblement maintenant dans sa poitrine.

Juste au moment où Jo allait perdre connaissance, elle entendit le bruit de trois coups de feu retentir dans l'air.

QUARANTE-DEUX

Les paupières de Jo papillonnèrent. Elle les força à s'ouvrir complètement lorsqu'une sensation brûlante envahit sa tête. Tout lui semblait être un kaléidoscope de couleurs vives. Elle ferma les yeux lorsque l'effort pour reprendre conscience devint trop éprouvant et douloureux.

— Hé, entendit-elle Brandt dire. Réveille-toi, Pullinger.

Jo ouvrit à nouveau les yeux. Elle tourna la tête. Brandt se tenait à côté d'elle. Jo distingua les sons d'un moniteur cardiaque. Elle jeta un coup d'œil à ses bras et sa poitrine et vit qu'elle était reliée à une série de machines.

Brandt sourit. — Bon retour parmi nous.

Jo remarqua que le bras de Brandt était en écharpe. — Que s'est-il passé ? demanda-t-elle faiblement.

Ses lèvres se courbèrent en une grimace. — Il est mort, répondit-il. Après que tu t'es évanouie sur le trottoir, je l'ai poursuivi dans le bâtiment à côté de la ruelle. Quand il a sorti une arme contre moi, je n'ai pas eu le choix. J'ai dû l'abattre.

— Tu as été blessé ?

Brandt leva son bras. — Il m'a éraflé l'épaule. J'ai eu de la chance.

— C'était lui ? demanda-t-elle. C'était Miles Fletcher ?

Brandt secoua la tête. — Non, ce n'était pas lui. Les gars du bureau du shérif ont sécurisé la scène et le corps. Ils travaillent en ce moment pour essayer de l'identifier.

Elle tenta de s'asseoir. Brandt la repoussa doucement.

— Doucement, dit-il. Détends-toi. Tu ne vas nulle part pour le moment.

Jo gémit. Elle reposa sa tête et suivit du bout des doigts les fils sur sa poitrine. — Que s'est-il passé ? demanda-t-elle. Sommes-nous de retour à Seattle ?

— Non, dit Brandt. Nous sommes toujours à Rockwell. Tu es à l'hôpital. Après que j'ai neutralisé le suspect, l'ambulance est arrivée et nous a amenés ici.

— Combien de temps suis-je restée inconsciente ?

— Un peu moins d'une heure, dit-il. Tu as alterné entre conscience et inconscience. Le médecin vient de quitter la chambre. Il a dit que tu avais subi ce qu'on appelle un « ACS », un arrêt cardiaque soudain, mais c'était assez mineur. Il est presque certain que c'était dû

au stress, mais il veut faire quelques tests supplémentaires. En résumé, il suggère que tu commences à prendre un médicament sur ordonnance pour le moment, mais tu vas t'en sortir.

Jo porta sa main à son visage. — Je n'arrive pas à y croire, dit-elle. Je suis tellement stupide.

Brandt fronça les sourcils. — Hé, dit-il, ce n'est pas ta faute. Tu n'as rien fait de mal.

Elle fit un geste vers l'écharpe de Brandt. — Tu as pris une balle. C'est ma faute.

Il secoua la tête. — Ce n'est pas ta faute, répondit-il. Je vais bien. Ce n'est qu'une égratignure au final.

Jo demanda : — Grantham est au courant ?

Brandt acquiesça. — Je lui ai parlé. Je lui ai parlé de l'homme dans la ruelle, mais je ne lui ai pas parlé de ton... eh bien, épisode. Il sourit. Je me suis dit qu'il te retirerait de l'affaire s'il le savait. Connaissant ta ténacité, j'ai pensé que cette perspective ne t'enchanterait pas.

— Peut-être que je devrais être retirée, dit-elle. Je ne peux pas courir partout en ayant des épisodes cardiaques.

Brandt se pencha près d'elle. — Écoute, dit-il doucement, je soutiendrai la décision que tu prendras. Si tu veux te retirer de cette affaire, je comprends. Mais si tu veux dire à Grantham que tu as simplement eu le souffle coupé, je te soutiendrai.

Jo sourit. — Tu n'es pas si mal, Agent Brandt.

Il lui fit un clin d'œil. — Toi non plus.

Un instant plus tard, un homme grand portant un uniforme couleur crème et un badge accroché à sa chemise entra. — Est-ce un mauvais moment ? demanda-t-il.

Brandt fit un geste vers le visiteur. — Agent Pullinger, dit-il, voici le Shérif Earl Wyatt.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Wyatt.

— Bien, répondit Jo.

— Eh bien, si vous vous en sentez capable, j'ai des nouvelles pour vous.

Jo s'assit lentement tandis que le Shérif tenait un sac plastique à preuves. À l'intérieur se trouvaient plusieurs objets, dont l'un ressemblait à un portefeuille.

— L'homme que vous avez poursuivi, dit Wyatt, avait sur lui une série de cartes de débit et de crédit. Les noms sur les cartes sont enregistrés au nom de votre personne d'intérêt, Miles Fletcher. Mais l'homme n'est certainement pas Miles Fletcher. Nous sommes encore en train de l'identifier, cependant.

Jo regarda Brandt. — Comment cet homme a-t-il pu mettre la main sur les cartes de crédit et de débit de Miles Fletcher ?

Brandt haussa les épaules. — Je suppose que nous allons devoir le découvrir.

Se tournant vers Wyatt, Jo dit alors : — J'ai besoin que vos hommes prélèvent des cheveux, du sang et de la salive sur l'homme qui a été tué. Il y a un médecin légiste avec qui je devrai vous mettre en contact.

Brandt dit : — Tu penses que le gars que j'ai abattu pourrait être le deuxième suspect qui a laissé son ADN sur Kenzie ?

— Je ne sais pas, mais ça vaut le coup de vérifier.

— Je m'en occupe, dit Wyatt. En attendant, je dois gérer le fait que la moitié de la rue principale est sens dessus dessous.

Le shérif quitta la pièce. Brandt se tourna vers Jo.

— Alors, dit-il, puis-je en déduire que tu comptes continuer à enquêter sur cette affaire ?

Hochant la tête, Jo répondit :

— Tu as bien déduit.

QUARANTE-TROIS

Andy King entendit la porte d'entrée du bar s'ouvrir. — C'est fermé, dit-il en se frottant les tempes à cause de la gueule de bois avec laquelle il se débattait depuis le matin. Il n'avait toujours pas de nouvelles de Tommy. Le gamin ne répondait pas au téléphone, et Andy était certain que les hommes de Thelma surveillaient son bar comme des faucons.

Un client entra dans le bar. Il portait un costume aux tons discrets. Il s'approcha du comptoir d'un pas lent et calculé.

Andy grogna. — J'ai dit que c'était fermé, bon sang. Quoi, tu ne parles pas français ?

Le client brandit une liasse de billets. — Je veux juste quelques whiskies. Je peux aller ailleurs si vous préférez. Cet endroit a l'air vide. J'aime ça. J'espérais juste trouver un peu de solitude.

Andy examina l'argent. Les billets dans la main du client semblaient être des coupures de cent dollars. — Je vous prie de m'excuser, dit Andy. Je pensais que vous étiez quelqu'un qui me doit de l'argent pour son ardoise. Asseyez-vous. Je serai ravi de vous servir.

Le client se glissa sur le tabouret de bar. — Je vous remercie, dit-il. C'est votre établissement ?

Andy acquiesça. Il attrapa une bouteille de whisky sur l'une des étagères du haut. — En effet, dit-il.

Le client jeta un coup d'œil autour de lui. — C'est sympa.

Andy grimaça. — C'est un trou à rats, dit-il avec dédain. Mais au moins c'est calme.

Le client demanda : — Comment vous appelez-vous ?

— King. Andy King.

— Rowe, dit le client. John Rowe.

Andy prit un verre et versa une dose d'alcool à Rowe. — On dirait un nom d'espion, dit-il, comme James Bond ou quelque chose comme ça.

Rowe secoua la tête. — Ce n'est pas mon vrai nom.

Un rire sortit de la bouche d'Andy. — Ah bon ?

Rowe acquiesça. — En effet.

— Pourquoi ? Tu es en cavale ?

— Non, dit Rowe. J'utilise un faux nom pour mon travail.

Andy le dévisagea. — Tu fais quoi dans la vie ?

Rowe porta son verre à ses lèvres. — Je tue des gens, dit-il. Les clients paient cher pour ça, en plus.

Andy ne croyait pas un mot de ce que disait le client. Il avait eu affaire à suffisamment d'ivrognes dans sa vie pour avoir entendu des choses plus folles. — Vraiment ? dit-il. Combien de personnes as-tu tuées ?

Plissant les yeux, Rowe dit : — Cinquante-deux. La plupart des tueurs à gages ne tiennent pas les comptes, mais moi si.

— C'est beaucoup.

— En effet, dit Rowe. Et ce pourrait être cinquante-trois, selon comment se déroule notre conversation.

Andy rit à nouveau. — T'es un marrant, toi.

Rowe secoua la tête. — Je ne le suis pas, dit-il. Et ce n'était pas une blague.

Quelque chose attira l'attention d'Andy : l'acier bleu et froid d'une arme de poing que Rowe tenait fermement dans sa main, qu'il posa ensuite sur le comptoir.

— Écoutez, dit Andy d'une voix tremblante, je ne sais pas ce que...

— Tais-toi maintenant, l'interrompit Rowe. Ne perdons plus de temps. Je sais qui tu es. Je suis au courant pour Thelma, Tommy et l'argent disparu. C'est ma responsabilité de le retrouver. Alors, soyons simples : dis-moi ce que tu sais, et j'épargnerai ta vie.

Rassemblant le courage de parler, Andy dit : — Je ne sais rien. C'est la pure vérité. J'essaie de retrouver Tommy depuis des jours. J'ai entendu parler de l'argent disparu, mais je n'ai rien à voir avec ça.

Rowe caressa la gâchette de l'arme. — Tu en es sûr ?

Les mains d'Andy tremblaient. Il les serra en poings pour arrêter les tremblements. — Je le jure, monsieur, dit-il. Je le jure sur la vie de mon fils.

Un long moment de silence passa. Rowe saisit fermement l'arme dans sa main. Il visa Andy et pressa la détente...

Andy attendit que la balle le déchire. Mais rien ne se passa.

Rowe désengagea alors la sécurité.

Il détacha un billet de cent dollars et le posa sur le comptoir. Il réengagea la sécurité, rangea son arme, se leva et recula du comptoir.

— Reste dans le coin, Andy King, dit-il. Je reviendrai plus tard pour prendre de tes nouvelles.

Sur ce, Rowe se retourna et quitta le bar. Andy resta figé sur place, la bouche béante dans une expression de terreur.

QUARANTE-QUATRE

La nuit était tombée lorsque Jo et Brandt arrivèrent au steakhouse du comté de Deschutes. Jo jeta un coup d'œil à l'enseigne au néon qui indiquait Morty's au-dessus de la porte d'entrée.

— La rumeur dit, déclara Brandt, que c'est le meilleur steakhouse de tout l'État.

Jo secoua la tête. — Ça a l'air cher. On n'a pas besoin de se mettre sur son trente-et-un pour ça.

— Bien sûr que si, dit-il. Après les événements d'aujourd'hui, on l'a bien mérité. En plus, c'est le Bureau qui paie la note.

Les deux agents entrèrent dans le restaurant et s'installèrent dans un box en cuir rouge. Après avoir commandé deux steaks, ils commencèrent à siroter les verres d'eau que le serveur avait apportés à la table. Jo reçut un appel du médecin légiste quelques instants plus tard. Elle l'informa que le shérif Wyatt avait remis les échantillons d'ADN prélevés sur l'homme que Brandt avait abattu, et qu'elle avait demandé une analyse en urgence.

Jo dit à Brandt : — Le médecin légiste l'aura prêt pour demain matin. Avec un peu de chance, ça correspondra au deuxième ADN qu'ils ont trouvé sur Kenzie Miller.

— Bien, dit-il. J'ai envoyé des photos et fait transmettre les empreintes de l'homme au bureau local. Ton pote McKinley a dit qu'il nous tiendrait au courant bientôt.

Jo s'installa confortablement dans son siège. — Je suppose qu'on a un peu de temps à tuer.

Brandt dit : — Dis-moi, quand tu t'es évanouie sur le trottoir, qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Tout, dit-elle. Honnêtement, j'ai cru que j'allais mourir. J'en étais sûre. Ce dicton qui dit que la vie défile devant vos yeux est vrai.

— Ça m'est arrivé une fois, dit-il. En fait, quand ce type m'a tiré dessus aujourd'hui, la même chose s'est produite. J'ai revu tout ce que j'ai vécu en un clin d'œil. J'espère que ça ne m'arrivera plus jamais.

— Tu as de la famille ? demanda-t-elle.

Brandt secoua la tête. — Non, dit-il. Plus maintenant. Mon frère est mort quand on était enfants. Accident de voiture. Ma mère est décédée d'un cancer il y a quelques années, et tu connais déjà l'histoire de mon père.

— Je suis désolée, dit-elle. Ça a dû être dur pour toi de perdre tout le monde.

— Ne sois pas désolée pour moi, dit-il. Ça m'a rendu plus fort. Je ne serais pas qui je suis aujourd'hui si tout cela n'était pas arrivé.

— C'est vrai, dit Jo. Je pense la même chose pour moi.

— Et toi ? demanda Brandt. De la famille ? Un petit ami, peut-être ?

Elle dit : — Juste mon frère. Ma mère est décédée il y a peu. J'ai aussi une nièce. Elle s'appelle Chrissy. J'ai déménagé à Seattle pour être plus proche d'eux. Ils comptent énormément pour moi.

— Je suis sûr qu'ils ont de la chance de t'avoir près d'eux, dit-il. Je parie que quand tu n'es pas de service, tu dois être très amusante.

— Je ne suis jamais pas de service, dit-elle. C'est peut-être pour ça que je me suis évanouie aujourd'hui. Je ne sais pas comment faire une pause.

— Eh bien, dit Brandt. On devrait peut-être prendre la soirée. Après tout, on a un peu de temps à tuer jusqu'à ce qu'on reçoive les mises à jour du médecin légiste et de McKinley. On pourra repartir de plus belle demain matin.

Jo sentit une sensation chaleureuse et agréable lui envahir la poitrine. — Dans ce cas, ça ferait de ce dîner un rendez-vous social.

Brandt se rapprocha. — Tu y es opposée ? demanda-t-il.

Jo secoua la tête. Elle n'avait pas partagé un repas en tête-à-tête avec quelqu'un d'autre que sa famille depuis des années. — Pas du tout, dit-elle en croisant le regard de Brandt.

Les deux agents continuèrent à discuter tard dans la soirée. Une fois leurs repas terminés et l'addition payée, ils prirent la route et trouvèrent un motel pour passer la nuit. Lorsque le propriétaire demanda combien de chambres ils voulaient, Jo précisa : — Une.

QUARANTE-CINQ

Ford entra dans le bureau de sa maison. Il jeta un coup d'œil à l'horloge au-dessus de la bibliothèque et vit qu'il était un peu plus de deux heures du matin. Il hésita à monter se coucher, mais il ne voulait pas réveiller Kelly. De plus, il était encore trop énergique à cause de tout le café qu'il avait bu au cours de la journée. Au lieu de cela, il se dirigea vers son bureau.

Ce sera comme ça pendant un moment, pensa-t-il. Au moins jusqu'à ce que je retrouve Miles.

Il regarda la photo sur son bureau le représentant avec Kelly et Hazel. La dernière chose qu'il voulait était de perdre sa famille, mais il ne pouvait tout simplement pas être pleinement lui-même tant qu'il n'aurait pas retrouvé Miles.

Ford s'assit. Il sortit son téléphone, fit défiler ses contacts et composa le numéro d'O'Reilly. Il savait que le vieil homme serait réveillé. Depuis leur rencontre, son ancien officier instructeur ne semblait jamais dormir plus de quelques heures d'affilée.

— Salut, gamin, le salua O'Reilly. J'avais le sentiment que tu allais appeler.

Ford se frotta les yeux, fatigué. — Je voulais juste voir si tu avais quelque chose de nouveau à me dire.

— J'étais surpris que tu ne m'aies pas appelé plus tôt dans la soirée.

Ford haussa les épaules. — Je n'arrive pas à dormir.

O'Reilly dit : — Ne te pousse pas trop. Un esprit fatigué produit des résultats médiocres.

— Noté. Alors, qu'as-tu pour moi ?

O'Reilly répondit : — À part la fusillade dans laquelle ton amie du FBI a été impliquée, pas grand-chose.

Les yeux de Ford s'écarquillèrent. Son cœur sembla bondir dans sa gorge. — De quoi parles-tu ? demanda-t-il.

— Tu n'es pas au courant ? dit O'Reilly. Il semblerait que ton amie Pullinger ait suivi une piste plus tôt aujourd'hui. Toute l'affaire s'est transformée en course-poursuite qui s'est terminée par l'abattage d'un suspect. C'était aux informations.

— C'est le gamin ? demanda Ford avec empressement. C'est celui que je cherche ?

— Non, dit O'Reilly, ce n'est pas lui. La police locale essaie encore d'identifier le corps qu'ils ont trouvé, mais ils sont certains que

ce n'est pas Miles Fletcher.

Ford ferma les yeux. Dieu merci, pensa-t-il.

— Et Pullinger ? demanda-t-il. Elle va bien ?

O'Reilly dit : — Ma source là-bas m'a dit qu'elle avait eu une sorte de malaise. Il s'avère qu'elle s'est évanouie pendant la poursuite. Elle va bien, d'après ce qu'on m'a dit.

Le cœur de Jo, pensa Ford. J'ai toujours eu le pressentiment que ça arriverait.

— Toute cette affaire ne cesse de s'aggraver, dit Ford.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit quand tu étais un bleu ? dit O'Reilly.

— Oui, répondit Ford. Quand la pression monte, ça signifie qu'on se rapproche de quelque chose.

— Eh bien, j'ai tendance à penser qu'on se rapproche définitivement de quelque chose. Je fais quelques démarches de mon côté pour voir où toute cette poursuite va nous mener. J'ai quelques coups de fil à passer. Reste près du téléphone, je te recontacterai quand j'aurai du nouveau.

Ford dit : — J'ai l'impression de rester les bras croisés, mon vieil ami. Je n'aime pas ça.

— Laisse-moi juste faire ma magie, dit O'Reilly. Reste où tu es pour le moment. Je te promets que je t'appellerai plus tôt que tard.

Ford remercia O'Reilly et raccrocha. Quand il se retourna, il vit Hazel debout dans l'encadrement de la porte. Elle bâillait en se couvrant la bouche de sa main.

— Ma chérie, dit-il, que fais-tu debout ?

— Je n'arrivais pas à dormir, dit-elle. J'ai fait un mauvais rêve.

Il s'approcha de sa fille et mit un genou à terre. — Un mauvais rêve ? dit-il. C'était quoi ?

Elle secoua la tête. — Je ne m'en souviens pas. Ça va, papa ? Tu as l'air contrarié.

Ford se força à sourire. — Ça va, Haze, dit-il. J'ai juste trop travaillé.

— Maman a dit la même chose, dit-elle.

— Ah bon ?

Sa fille hocha la tête. — Tu as l'air triste, papa, dit-elle. Tu es triste ?

Miles est toujours porté disparu, pensa Ford, Jo s'est évanouie pendant une poursuite, et je ne sais toujours pas ce que je suis censé faire.

— Je ne suis pas triste, ma chérie, répondit-il. Je suis juste un peu fatigué.

Elle demanda : — Je peux dormir dans le lit avec toi et maman ? Je ne fais pas de mauvais rêves quand je suis avec vous.

Ford glissa une mèche de cheveux de Hazel derrière son oreille.

— Bien sûr que tu peux, dit-il. Allez, on va se coucher. On fera des pancakes demain matin.

Il prit sa fille dans ses bras et la serra fort. Hazel déposa alors un délicat baiser sur la joue de son père.

Ford sourit. — C'était pourquoi ça ? demanda-t-il.

Hazel répondit : — Parce que tu en as besoin.

Serrant sa fille contre lui, Ford dit :

— Tu as absolument raison. J'en ai vraiment besoin.

QUARANTE-SIX

Jo régla la note à la réception du motel. Elle se sentait euphorique. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire agréable. Elle n'était pas sûre de la direction que prenait sa relation avec Brandt, mais pour la première fois depuis des années, elle se sentait pleine d'espoir. Il y avait une possibilité qu'après tant de chagrins, une nouvelle page puisse être tournée dans le chapitre de sa vie amoureuse.

Elle sortit du bureau et aperçut Brandt qui traînait près de la Charger. Il tenait deux gobelets en polystyrène remplis de café.

— Ah, dit-elle, je me demandais pourquoi tu n'étais pas dans la chambre quand je me suis levée ce matin.

— J'avais un peu la pêche, dit-il. Tu le prends noir avec un peu de sucre, c'est ça ?

Jo prit un gobelet des mains de Brandt. — Tu as été attentif.

— Alors, dit Brandt, la prochaine étape est de savoir où nous allons à partir de maintenant dans notre recherche de Miles Fletcher.

— J'espérais que tu pourrais me le dire, dit-elle. C'est toi le traqueur professionnel.

Il fronça les sourcils. — C'est ce que j'ai du mal à comprendre.

— Que veux-tu dire ?

Brandt tourna son attention vers l'autoroute adjacente au motel — la même que Kenzie Miller et Miles Fletcher avaient empruntée la nuit où elle avait été tuée.

— Quelque chose cloche, dit-il. Quelque chose que je n'arrive pas à identifier. J'ai l'impression que nous passons à côté d'un détail crucial, et je ne sais pas ce que c'est.

Le téléphone de Jo vibra. Elle vit le nom de Grantham sur l'écran.

— Monsieur, répondit-elle.

— Je voulais juste prendre des nouvelles, dit-il. Êtes-vous toujours à Deschutes ?

— Nous y sommes, dit Jo. Nous nous sommes juste arrêtés pour la nuit pour nous reposer. Nous essayions de déterminer notre prochaine étape. Pour être franche avec vous, monsieur, nous avons du mal à la définir. J'ai toujours McKinley qui travaille sur les relevés des cartes de débit et de crédit de Miles Fletcher, mais il n'a rien trouvé d'utile pour l'instant.

Grantham soupira. — Je viens de parler à McKinley il y a un instant, dit-il. Il m'a dit la même chose. Après la mort de l'homme que vous poursuiviez, nous avons perdu notre meilleure piste.

— Je m'en excuse, monsieur, dit Jo.

— Vous n'avez pas besoin de le faire, répondit-il. C'était quelque chose hors de votre contrôle. Je pense qu'il est préférable que vous et Brandt retourniez au bureau pour que nous puissions nous réunir et élaborer une sorte de plan d'action.

— Nous rentrons maintenant, monsieur.

— Bien, dit Grantham. Je vous verrai alors.

Dès que Jo raccrocha, Brandt dit : — C'était Grantham ?

Elle acquiesça. — Il est aussi frustré que nous, vu la situation. Il veut que nous retournions à Seattle pour mettre nos idées en commun.

— Pas une mauvaise idée, dit Brandt en se dirigeant vers le côté conducteur de la Charger.

Le téléphone de Jo vibra. Elle vit un message entrant de Sam et l'ouvrit.

Barbecue demain, disait le message. Tu penses pouvoir venir ?

Jo regarda Brandt qui s'installait au volant. Ses doigts glissèrent sur le clavier tandis qu'elle rédigeait une réponse : Je peux amener quelqu'un ?

QUARANTE-SEPT

Andy King jeta un coup d'œil par la fenêtre de devant de sa maison. La zone boisée qui bordait sa retraite isolée était plongée dans l'obscurité. Rien ne bougeait, mais Andy ne pouvait se défaire de l'impression que quelque chose rôdait tout près.

Il entra dans la cuisine et saisit la bouteille de whisky sur le comptoir. Il en but une bonne rasade, le cœur battant, puis alluma une cigarette et tira dessus.

— Bon sang, Tommy, chuchota Andy. Où es-tu, mon garçon ?

Il arpentait la cabane. À chaque instant, il buvait une gorgée à la bouteille, s'approchait des stores et scrutait son porche d'entrée. Plus le temps passait, plus Andy avait l'impression que les murs de sa maison se refermaient sur lui.

Il entra dans sa chambre et récupéra le revolver dans son placard. Il vérifia les munitions avant de glisser l'arme dans son dos, à sa ceinture.

Je ne peux pas rester ici, se dit-il. Ce Rowe va venir nous chercher. Je ne peux plus attendre Tommy. Je ne vivrai pas jusqu'à demain si je le fais.

Il s'approcha de sa table de chevet. Il ouvrit le tiroir et en sortit la photo encadrée où il tenait Tommy bébé dans ses bras. Les yeux d'Andy se remplirent de larmes. C'était le seul jour de sa vie où il avait ressenti de l'espoir.

— Je suis désolé, fiston, dit-il. Je dois partir.

Il jeta la photo par terre, ainsi que sa bouteille de whisky. Le verre se brisa, ses bottes écrasant le cadre tandis qu'il quittait la pièce et se dirigeait vers le garage attenant à la maison.

Il sortit son arme en entrant dans l'espace. Il alluma les lumières et balaya l'intérieur du regard, la faible lueur de l'ampoule suspendue au-dessus n'éclairant rien d'autre qu'un pick-up rouillé. Il respira plus facilement en appuyant sur le bouton qui ouvrait le garage. Il attendit que la porte coulisse et monta dans le pick-up. Il posa son arme sur le siège passager puis inséra la clé dans le contact.

Il sentit le canon d'un pistolet s'appuyer contre l'arrière de sa tête.

— C'est vous, Rowe ? demanda-t-il.

Le visage de Rowe apparut dans le rétroviseur. — Coupe le moteur.

Andy éteignit le moteur.

— Les mains en l'air, dit Rowe.

Andy s'exécuta.

— Où alliez-vous ? demanda Rowe. Vous ne comptiez pas quitter la ville en douce, n'est-ce pas ?

Andy baissa la tête. — Si vous comptez me tuer, dit-il, faites-moi une faveur et finissons-en.

Rowe secoua la tête. — Si je voulais vous tuer, je l'aurais déjà fait.

Les yeux d'Andy s'animèrent. — Que voulez-vous ?

— La vérité, dit Rowe. C'est votre dernière chance de me la donner. Vous me facilitez la tâche, vous me dites ce que j'ai besoin de savoir, et je vous laisse quitter la ville ce soir. Mais vous ne pourrez jamais revenir. Vous fuirez cet endroit aussi vite que possible, et vous ferez en sorte de vous en tenir le plus éloigné possible. Est-ce que vous me comprenez ?

— Vous ne me mentez pas, n'est-ce pas ? dit Andy. Accordez-moi au moins ça.

— Encore une fois, dit Rowe, si je voulais vous tuer, ce serait arrivé avant que vous n'entriez dans le garage.

Prenant une inspiration, Andy dit alors : — Je ne mentais pas quand je disais que je ne savais pas où était Tommy. Il était censé m'appeler il y a quelques jours. Le plan était qu'il monte dans le nord de l'État et attende chez son cousin pendant quelques jours jusqu'à ce que je puisse partir en toute sécurité.

Rowe dit : — Pourquoi cela, Andy ?

Andy ferma les yeux. — Nous avons pris l'argent, dit-il. Les cinq millions en entier.

— Je vois, dit Rowe. Dites-m'en plus.

— Tommy m'a parlé de l'argent que les Serbes ont apporté il y a quelques semaines pour que Thelma le blanchisse. C'était la plus grosse somme qu'ils aient jamais eu besoin de blanchir d'un coup. Nous voulions tous les deux une nouvelle vie loin de ce trou à rats. Le plan était simple : Tommy a pris l'argent à Thelma, nous l'avons partagé, il a emporté la moitié chez son cousin, et je devais le rejoindre quelques jours plus tard avec l'autre moitié.

— Et ensuite ? dit Rowe.

— Nous allions le blanchir dans quelques casinos, dit Andy. L'idée était de le faire sur plusieurs semaines, un peu à la fois. Une fois que nous l'aurions blanchi, nous allions affréter un avion pour le Mexique.

— Pourquoi le Mexique ?

Andy sourit. — Le soleil. Les eaux bleues. Les plages de sable. Il haussa les épaules. — Je l'y ai emmené une fois quand il était enfant, quand Thelma et moi étions encore ensemble. Tommy a toujours voulu y retourner. Je pensais qu'emmener mon fils au seul endroit où

nous ayons jamais connu le bonheur était une bonne façon de vivre le reste de nos jours.

Rowe secoua la tête. — Pas le meilleur des plans, Andy.

Ses yeux restaient fixés sur Rowe dans le rétroviseur. Andy dit alors :

— Tu ne comprends pas. Ce gamin et moi, on était tout l'un pour l'autre. Il ne supportait pas sa mère presque autant que moi. Elle nous séparait autant que possible. Ces cinq millions, c'était un vrai tournant. Tommy et moi voulions partir d'ici pour de bon et ne jamais revenir. Et je ne suis pas idiot. Je sais que c'était un plan dangereux à entreprendre, mais ça m'offrait une chance de trouver une vie meilleure. Je ne vais pas m'excuser pour ça.

— Où est ta moitié de l'argent ? demanda Rowe.

Andy tapota sa main sur la console centrale.

— Sous le camion, dit-il. Il y a une dalle de béton qui recouvre un trou dans le sol. Ma moitié du fric est là. Deux millions et demi au total. Tommy a le reste. Encore une fois, je ne sais pas où il est ni ce qu'il a fait de l'autre moitié.

— Bien, dit Rowe. Ce n'était pas si difficile, n'est-ce pas ?

— Et Tommy ? dit Andy. Tu ne peux pas faire de mal à mon fils. Si tu le trouves avec le reste de l'argent, s'il te plaît, laisse-le partir.

Rowe ne dit rien.

— C'est tout ? dit Andy. Tu vas me laisser partir maintenant ?

Rowe retira son arme de l'arrière de la tête d'Andy.

— J'admire ce que tu as fait, Andy, dit-il. Vraiment. C'était insensé, mais un homme qui ferait quelque chose d'aussi stupide pour son enfant est quelqu'un de bien à mes yeux.

— Je ne reviendrai pas ici, dit Andy. Je tiendrai parole. Je le jure.

— Je sais, dit Rowe.

Il appuya le canon de son arme contre le dossier du siège d'Andy et tira six coups.

QUARANTE-HUIT

Ford recula sa voiture de l'allée. Kelly lui fit un signe de la main depuis la porte d'entrée. Elle avait l'air inquiète tandis que Ford reprenait ses recherches pour retrouver Miles.

Retrouve-le, se dit-il. Retrouve-le et termine tout ça pour pouvoir rentrer chez toi.

Il arriva au panneau stop au bout de la rue. Le téléphone de Ford sonna. Il aperçut le nom de Rachel Fletcher clignoter sur l'écran.

— Salut, Rachel, répondit Ford. Comment tiens-tu le coup ?

— Pas très bien, dit Rachel. Je n'ai pas dormi depuis des jours. Je crois que ça commence à se faire sentir.

— Tu devrais te ménager, dit Ford. S'inquiéter ne te fera aucun bien.

— Je sais, mais en tant que mère, je ne peux pas, dit-elle. Quoi qu'il en soit, j'appelais pour savoir si tu avais du nouveau concernant Miles.

— Pas grand-chose, dit-il. Mais mon collègue du FBI a réussi à retrouver quelqu'un qui avait les cartes de crédit et de débit de Miles sur lui.

Rachel eut un hoquet de surprise. — Tu plaisantes, dit-elle. Eh bien, où est-il maintenant ? L'avez-vous interrogé ? Sait-il où est Miles ?

— Non, dit Ford en soupirant. Une fusillade a éclaté alors qu'ils tentaient d'appréhender le type. Il est... il est mort.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. — Je n'arrive pas à y croire, dit-elle. Vous étiez sur le point de découvrir quelque chose sur mon fils, et vous tuez la seule piste que vous aviez avant même d'avoir pu poser une seule question ?

— Ce n'est pas si simple, Rachel, dit-il. Parfois, les choses tournent mal...

— Bryan, l'interrompit Rachel, je ne veux pas entendre ça. Je suis épuisée. Je fais les cent pas dans ma maison en essayant de comprendre où est mon fils, et tu ne m'as rien donné de concret depuis des jours.

— J'essaie, dit Ford. Vraiment.

— Eh bien, dit-elle, ce n'est apparemment pas suffisant.

Ford sentit son estomac se nouer. Il gara la voiture sur le côté et se pinça l'arête du nez. — Je vais le retrouver, dit-il. Je t'ai donné ma parole, et je te jure sur ma vie que je vais la tenir.

— Et que suis-je censée faire en attendant ? dit-elle. Chaque instant qui passe, j'ai l'impression que Miles s'éloigne de plus en plus. Tu ne sais pas ce que c'est, Bryan. Tu ne peux pas imaginer la dévastation que tu ressens quand tu ne sais pas où est ton enfant.

Elle a raison, pensa Ford. Je ne peux pas.

— J'ai juste besoin de temps, dit-il. Je fais tout ce que je peux.

— J'espère bien, Bryan, dit Rachel. Parce que je commence à avoir l'impression que ça ne mènera à rien.

La ligne se coupa. Ford reposa le téléphone. Il ne blâmait pas Rachel pour sa réaction. À bien des égards, il pensait qu'elle gérait la situation mieux qu'il n'aurait jamais pu le faire.

Il reprit le téléphone et ouvrit la galerie de photos. Il fit défiler un moment avant de trouver une photo de lui, Miles et David Fletcher quand Miles n'était encore qu'un tout-petit. Tous les trois étaient assis dans les gradins d'un match des Mariners, le sourire aux lèvres.

— Retrouve-le, Ford, dit-il. Retrouve-le maintenant.

QUARANTE-NEUF

Burke se réveilla avec un mal de tête si violent qu'il ne pouvait pas ouvrir les yeux. Il s'assit sur le lit, se frottant les tempes et balançant ses jambes hors du lit. Il ouvrit lentement les paupières — et aperçut alors Rowe assis sur une chaise dans le coin de la chambre.

— Merde ! cria Burke.

Rowe porta un doigt à ses lèvres.

— Ce n'est pas nécessaire, mon ami, dit-il.

— Tu m'as fichu une de ces trouilles.

— C'était l'idée. Rowe fit un geste vers la table de nuit à côté de Burke. Je t'ai préparé du café. Ça devrait t'aider avec ta gueule de bois. Tu ne devrais vraiment pas boire autant, soit dit en passant. L'alcool est un tueur lent.

Burke regarda la tasse de café fumante sur la table de nuit.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je suis venu prendre des nouvelles, dit Rowe.

Je n'en peux plus, pensa Burke. Ce tordu ne fait que jouer avec moi.

— Combien de temps vas-tu continuer comme ça ? demanda Burke.

Rowe répondit :

— Aussi longtemps que nécessaire. Il se leva. J'apporte de bonnes nouvelles. J'ai récupéré la moitié de l'argent manquant.

— Comment ? demanda Burke, sa curiosité piquée.

— Andy King, répondit Rowe. Tu avais raison de penser qu'il mijotait quelque chose. Je suis passé chez lui hier soir. Il s'avère que cet imbécile de péquenaud avait caché la moitié du fric sous son camion.

Fronçant les sourcils, Burke dit alors :

— Et qu'en est-il d'Andy King ?

— Il est soit au paradis, soit en enfer, dit Rowe, si tu crois à ce genre de choses.

Le cœur de Burke s'emballa.

— Tu... tu l'as tué ?

— Techniquement, ce sont les balles que j'ai tirées qui ont fait le travail.

— Je t'en prie, supplia Burke. Qu'est-ce que tu veux d'autre de moi ?

Rowe s'approcha. Burke aperçut un pistolet qui dépassait de l'étui attaché à la hanche de l'homme.

— J'ai besoin que tu retournes au travail, dit Rowe. Il est important de garder les apparences. Tu vas voir ce que Thelma a fait. Le temps lui est compté. J'ai besoin que tu sois mes yeux et mes oreilles pendant que je m'occupe de résoudre le problème de l'autre moitié de l'argent manquant.

Un téléphone portable sortit de la poche de Rowe. C'était un téléphone à clapet bon marché qu'il jeta ensuite sur le lit.

— Ce téléphone, dit-il, n'a qu'un seul numéro : le mien. Garde-le sur toi en permanence. Je t'appellerai de temps en temps pour voir où en sont les choses.

Burke secoua la tête.

— S'il te plaît, dit-il, je n'ai plus rien à te donner. Je t'ai dit tout ce que je savais. Pourquoi ne peux-tu pas simplement me laisser partir ?

Rowe soupira.

— D'accord, dit-il, je vais te donner deux options. La première est que tu fasses ce que je viens de t'ordonner de faire.

Burke dit :

— Et la deuxième ?

Rowe sortit son arme, arma le chien et visa la tête de Burke.

— Je peux simplement me débarrasser de toi maintenant parce que, franchement, tu ne me sers plus à rien dans ce cas.

Les mains tremblantes, Burke dit :

— Je ferai tout ce que tu demandes. Promets-moi juste que quand tout ça sera terminé, tu me laisseras partir.

Rowe fit une pause.

— Bien sûr, dit-il. Mais si je pense ne serait-ce qu'un instant que tu vas donner l'alerte, tu rejoindras Andy King sur le prochain ferry en direction de l'au-delà.

Les rides sur le front de Burke se creusèrent.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Tu aimes jouer à ces petits jeux malsains avec les gens. Tu es comme un jaguar qui joue avec un lapin pour s'amuser avant de lui broyer la nuque.

Rowe répondit au commentaire de Burke par un sourire.

CINQUANTE

Jo était assise à côté de McKinley à son bureau au bureau local. Elle le vit afficher sur son ordinateur la photo d'identité judiciaire de l'homme que Brandt avait abattu.

— Le type s'appelle Vic Warner, dit McKinley. Son casier judiciaire est aussi long que le fleuve Delaware. Je viens juste d'en informer Brandt avant qu'il ne sorte.

Elle évalua les yeux bleus froids de Vic Warner, le rictus sur son visage et la cicatrice au-dessus de son œil gauche avant de se concentrer sur les charges inscrites à son dossier.

— Cambriolage, dit-elle, coups et blessures avec circonstances aggravantes, enlèvement et vol mineur. Ce type a tout fait.

— Comment a-t-il mis la main sur les cartes de Miles Fletcher ? demanda McKinley.

Jo pointa l'écran du doigt.

— Fais défiler un peu son casier judiciaire. Je veux voir la liste de ses associés connus.

Les deux agents passèrent les minutes suivantes à examiner tous ceux avec qui Vic Warner était connu pour avoir eu des contacts.

— La plupart de ces types, dit McKinley, sont soit morts, soit en prison.

Elle acquiesça.

— Ce n'est pas le genre de gars que Miles Fletcher aurait fréquenté socialement.

— C'est peut-être lui qui a tué Kenzie Miller, dit McKinley. Selon son dossier, il n'a pas eu d'emploi stable ni d'adresse fixe ces trois dernières années. C'est un vagabond. Est-il possible que Warner ait conduit ou fait du stop sur l'autoroute où se trouvaient Kenzie Miller et Miles Fletcher, qu'il les ait menacés avec une arme, volés, tués, puis qu'il soit parti avec leurs affaires ?

— Non, dit Jo. Ça n'explique pas pourquoi nous avons trouvé l'ADN de Miles Fletcher dans cette cabane. Il est toujours en vie.

— Peut-être que Warner le retenait contre son gré ?

Elle secoua la tête.

— Ça n'a pas de sens. Une deuxième inspection de la cabane a été effectuée. À part l'ADN et les empreintes de Miles Fletcher, les seules autres empreintes et ADN découverts appartenaient au propriétaire de la location. Quand nous l'avons convoqué pour l'interroger, nous avons prélevé des échantillons sur lui pour les

comparer à ce que nous avions découvert dans la cabane.

McKinley fronça les sourcils.

— Il n'y a aucune chance que le propriétaire soit impliqué d'une manière ou d'une autre ?

— Non, dit Jo. Il a un alibi. Il était à trois cents kilomètres de là au moment du meurtre.

Brandt s'approcha du bureau, son téléphone portable collé à l'oreille.

— Merci, dit-il. Je vais informer mes collègues.

— C'était qui ? demanda Jo.

Brandt rangea son téléphone dans sa poche.

— Le médecin légiste, dit-il. Le deuxième ADN trouvé sur le corps de Kenzie Miller ne correspond pas à celui de Vic Warner.

Jo ferma les yeux. Retour à la case départ, pensa-t-elle.

CINQUANTE ET UN

Zoran entra dans le restaurant routier. Il était arrivé dix minutes en avance pour son rendez-vous. Il s'installa à la table la plus éloignée au fond. Ses yeux étaient rivés sur le parking tandis qu'il ajustait ses manchettes et souriait au serveur qui s'approchait de sa table. Il commanda un café. Un instant plus tard, les portes d'entrée s'ouvrirent et John Rowe entra.

Le tueur à gages s'approcha lentement de la table. Il prit place en face du Serbe et ne dit rien.

— Bonjour, dit Zoran. Je m'appelle...

— Je me fiche de votre nom, l'interrompit Rowe. Ça ne change rien pour moi. Vous vous ressemblez tous.

Zoran fronça les sourcils. — Est-ce un commentaire sur ma race ?

Rowe secoua la tête. — Non, dit-il. Toutes les personnes que je rencontre se ressemblent. Les êtres humains ne sont rien de plus que des morceaux de viande ambulants pour moi. J'oublie la moitié des gens à qui je serre la main. Ne le prenez pas personnellement.

— Je vois, dit Zoran.

Rowe sortit un trousseau de clés de voiture et le posa sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Zoran.

— La moitié de l'argent de votre patron, répondit Rowe. C'est dans le coffre de la Subaru sur le parking. Les plaques sont propres. Ne vous inquiétez pas. Personne ne va vous arrêter.

Zoran sourit. — Mon patron sera très satisfait.

Rowe hocha la tête. — Comme il se doit.

— Et la seconde moitié de l'argent ?

— Elle est en cours de récupération, dit Rowe. J'ai encore quelques pistes à explorer. Vous pouvez assurer à votre patron que le reste de son argent lui sera livré dans les quarante-huit à soixante-douze prochaines heures.

Zoran le fixa du regard. — Vous pouvez le garantir ? demanda-t-il.

Rowe planta ses yeux dans ceux du Serbe. — Vous devez être nouveau, dit-il.

Zoran acquiesça. — En effet.

— Ça se comprend, dit Rowe. Parce que ceux qui me connaissent savent que je n'offre pas de services, je garantis des résultats.

— Je ne voulais pas remettre en question vos compétences.

— Parfait. Alors ne le faites pas.

— Très bien, dit Zoran. J'informerai mon patron de vos progrès dès que je lui aurai remis l'argent. Il souhaitait également que je vous transmette une dernière requête.

Rowe s'adossa à son siège. — Je vous écoute.

— Mon employeur, dit Zoran, veut que vous éliminiez Thelma Winkler, tous ses associés, et que vous enterriez chaque facette de son opération pour clôturer le travail.

Rowe hocha la tête. — Pas de problème, dit-il froidement. Mais cela coûtera à votre employeur cent mille dollars supplémentaires pour que cela se produise.

— Cela peut être arrangé, dit le Serbe. Et je suis curieux.

— Je m'en fiche.

— Comment allez-vous procéder pour trouver... ?

— Ça suffit, l'interrompit Rowe. Écoutez, vous êtes clairement le nouveau. Puisque vous êtes le nouveau, cela signifie que vous n'êtes pas là depuis assez longtemps pour savoir qui je suis. Si c'était le cas, vous ne me poseriez pas des questions comme celle que vous venez de poser. C'est condescendant. Cela dit, je vais vous accorder un laissez-passer gratuit. Mais c'est le dernier. Si jamais vous me questionnez à nouveau de cette façon...

Rowe leva son index et le passa horizontalement devant sa gorge.

Le Serbe avala la boule qui s'était formée dans sa gorge.

Rowe se leva, boutonna le haut de sa veste, quitta le restaurant et se mit à contacter un homme qui l'aiderait pour la dernière partie de son travail.

CINQUANTE-DEUX

Jo observait Sam qui retournait les hamburgers sur le grill. L'odeur de la viande qui grésillait, combinée aux gloussements de Chrissy, lui réchauffait le cœur. Elle regarda Brandt. Il poursuivait sa nièce dans le jardin avec une expression faussement effrayante, les mains levées au-dessus de la tête.

— Viens ici ! taquina Brandt joyeusement. Le monstre va t'attraper !

Chrissy riait de plaisir tandis que Brandt la poursuivait. Elle se mit ensuite à grimper sur le dos de Brandt. Celui-ci l'emmena alors faire un tour du jardin sur son dos.

Jo observait la scène par la fenêtre de la cuisine tout en sirotant la limonade que Kim avait préparée. Elle sentit sa belle-sœur lui donner un coup de coude dans les côtes.

— Il se débrouille très bien avec Chrissy, dit Kim. Cet homme est un naturel.

Jo croisa le regard de Brandt. Elle sourit et lui fit un signe poli de la main. — Oui, c'est vrai, dit-elle. C'est quelqu'un de très talentueux.

Kim se servit un verre de limonade et demanda : — C'est ton partenaire sur cette nouvelle affaire ?

Jo acquiesça. — Oui, dit-elle. Il est détaché d'un autre bureau de terrain pour le moment. C'est, eh bien, un traqueur, pour faire simple.

— Il est bon ?

— Très bon, répondit Jo.

Kim dévorait Brandt des yeux tandis qu'il s'approchait du grill. Sam lui tendit une bière. Les deux hommes se mirent à discuter pendant que Chrissy courait vers son père pour lui faire un câlin.

— Alors, dit Kim, j'imagine que tu n'as pas amené ce type uniquement parce que c'est un collègue de travail.

— Si, c'est le cas, dit Jo. On a travaillé très dur sur cette affaire. Ça a été éprouvant. Je pensais simplement qu'on avait tous les deux besoin d'une pause.

Kim secoua la tête. — Ce n'est pas que ça, dit-elle. Tu l'aimes bien ce type, n'est-ce pas ?

L'idée que sa relation avec Brandt puisse devenir plus que ce qu'elle était fit s'emballer le cœur de Jo. — Ce n'est pas comme ça, Kim, dit-elle. C'est un homme bien. Il m'a soutenue récemment quand j'étais dos au mur. Je le respecte pour ça.

Kim leva les yeux au ciel. — Allez, Jo, gémit-elle. Il n'y a rien de

mal à aimer quelqu'un. Je te connais. Sois honnête avec moi. Il se passe quelque chose, n'est-ce pas ?

Jo soupira. — C'est vrai, dit-elle. Mais je ne pense pas que ça aboutira à quoi que ce soit.

— Pourquoi ça ?

Jo haussa les épaules. — Il y a un million de raisons différentes, dit-elle. On travaille ensemble. On est au milieu d'une affaire. Et puis, vu mon passé, je ne pense pas que ce soit intelligent de m'impliquer à ce niveau-là.

— Ne sois pas si dure avec toi-même, dit Kim. Ça fait longtemps que tu n'es pas entrée dans l'arène des relations amoureuses.

— Exactement, dit Jo. Et ça me fait une peur bleue.

— Est-ce qu'il te plaît ?

— Oui.

— Est-ce qu'il te fait ressentir des papillons dans le ventre ? demanda Kim.

Jo leva les yeux au ciel. — Arrête ça, dit-elle. On n'est plus au lycée. Ce n'est pas comme ça. Les relations ne sont pas comme elles sont décrites dans ces romans à l'eau de rose que ma grand-mère adorait lire.

Kim posa sa main sur l'épaule de Jo. — Hé, dit-elle doucement, il n'y a rien de mal à s'ouvrir à quelqu'un. Et ne commence pas à te trouver des excuses. Les relations ne sont pas parfaites. Dieu sait que ton frère et moi avons nos moments. Il y aura toujours une sorte d'obstacle à surmonter. Mais s'il y a quelque chose là, si la personne avec qui tu es en binôme vaut le temps et l'effort, ça fait toute la différence au monde.

Jo regarda Brandt se tourner vers elle. Il souriait d'une oreille à l'autre.

Peut-être que Kim a raison, pensa-t-elle. Peut-être que ça vaut le temps et l'effort.

CINQUANTE-TROIS

Jo fit un signe d'au revoir à Sam, Kim et Chrissy tandis que Brandt faisait reculer la Charger dans l'allée. Elle était sereine après avoir passé la journée avec sa famille, et elle était heureuse de voir que Brandt avait aussi passé un bon moment.

— Je les aime bien, dit Brandt. Ta famille a été très accueillante.

Jo acquiesça. — Ils le sont certainement.

— Tu sais, dit-il, ma famille n'était pas comme ça quand j'étais jeune. Ils étaient très distants. On ne s'entendait pas bien. Passer ce temps avec ton clan aujourd'hui était vraiment incroyable.

— Nous ne sommes pas sans problèmes, dit Jo. Chaque famille a ses difficultés.

— Quand même, dit Brandt, c'est agréable d'avoir des gens qui se soucient de toi.

Jo sourit. — C'est vrai.

Brandt tourna à droite au bout de la rue. La Charger se dirigea vers l'autoroute. Jo repensa pendant plusieurs instants à ce que Kim avait dit.

Il faut qu'on règle ça, conclut-elle. Faisons-le et passons à autre chose.

— Écoute, dit-elle, je pense qu'on doit parler.

Il hocha la tête. — Compte tenu de... eh bien, tout ce qui s'est passé ces derniers jours, je me doutais qu'on devait avoir une conversation.

— Je veux juste mettre les choses au clair, dit Jo. Je veux m'assurer qu'on est sur la même longueur d'onde.

Lui faisant signe, Brandt dit alors : — La parole est à toi.

— Je vais être honnête avec toi, dit-elle. Je ne suis pas douée pour ces trucs de « guimauve ». Mon parcours en matière de relations n'est pas le meilleur. J'ai évité tout type d'engagement à cause de ça. Mais je me mentirais à moi-même si je ne pensais pas qu'il se passe quelque chose qui mérite qu'on y regarde de plus près.

— Pareil, dit-il. Et puisqu'on est dans l'honnêteté, je veux que ce soit clair que ma carrière passe avant tout. J'ai travaillé trop dur pour arriver là où j'en suis. Toi aussi. Je ne veux pas que cela soit compromis. Mais, oui, je le regretterais si je ne voyais pas si ce qu'on a aboutissait à quelque chose ou non.

— Que dirais-tu de ça ? dit Jo. Comme nous sommes plongés jusqu'au cou dans cette affaire en ce moment, je propose qu'on y consacre toute notre attention et nos efforts. On met de côté toute

autre discussion jusque-là. Quand tout sera dit et fait, on pourra prendre un verre ou quelque chose et reprendre la conversation.

Brandt sourit. — Ça me plaît. Il tendit la main. Tu as conclu un marché.

Jo frappa sa paume dans sa main et la serra. — Marché conclu.

Son téléphone portable sonna. Jo répondit et fut rapidement saluée par McKinley.

— Vous devriez venir au bureau, dit-il. Il y a quelque chose que vous devez voir.

CINQUANTE-QUATRE

À peine Jo et Brandt sortaient-ils de l'ascenseur qu'ils furent immédiatement accueillis par McKinley. Ses yeux étaient grands ouverts et un sourire satisfait se dessinait sur son visage.

— Venez avec moi, dit-il. Je pense que vous allez aimer ce que j'ai à vous montrer.

Ils suivirent McKinley à travers l'open space.

— Depuis combien de temps es-tu debout ? demanda Jo à McKinley. Tes yeux sont injectés de sang.

McKinley soupira. — Je ne m'en souviens plus, dit-il. On peut remercier plusieurs pots de café pour ça.

— Ne te surmène pas, dit-elle. Repose-toi un peu.

— Je le ferai, dit McKinley. Mais d'abord, il faut que vous voyiez ça...

Ils arrivèrent au bureau de McKinley. Il s'assit et désigna son écran. On y voyait des images en couleur d'un motel au bord d'une autoroute.

— Bon, dit-il. Ces derniers jours, j'ai contacté tous ceux qui avaient des images de vidéosurveillance dans un rayon de quatre-vingts kilomètres de l'endroit où le corps de Kenzie Miller a été retrouvé. Et j'ai découvert ça en commençant à rassembler toutes les séquences des caméras de vidéosurveillance que nous avons pu obtenir. Il pointa l'écran du doigt. Ce motel se trouvait à trente-deux kilomètres de la scène de crime. Ce qui suit a été enregistré un peu plus d'une heure après l'heure du décès établie pour Kenzie Miller.

Il appuya sur « lecture » sur son clavier. Jo regarda l'écran et vit Vic Warner entrer dans le parking du motel. Warner erra dans les environs puis commença à fouiller dans les poubelles sur les images.

— C'est lui, dit Brandt. C'est le type que j'ai abattu.

McKinley acquiesça. — Continuez à regarder, dit-il. Voyez ce qui se passe quand il arrive à la deuxième poubelle.

Jo vit Warner s'approcher de la poubelle à sa gauche. Il fouilla un moment avant d'en sortir ce qui ressemblait à un portefeuille. Il l'ouvrit ensuite.

McKinley appuya sur le bouton pause. — Maintenant, dit-il, j'ai dû zoomer et nettoyer un peu l'image, mais regardez attentivement la carte d'identité à l'intérieur du rabat de ce portefeuille.

Jo s'approcha de l'écran. Elle fixa le portefeuille dans la main de Warner et vit le permis de conduire de Miles Fletcher.

— Incroyable, dit-elle.

McKinley acquiesça. — C'est le portefeuille de Miles Fletcher. Aucun doute là-dessus.

Jo demanda : — As-tu trouvé les images de celui qui l'a jeté ?

McKinley rembobina la vidéo. L'horodatage à l'écran recula de quarante-cinq minutes avant qu'il n'appuie sur lecture.

— Regardez très attentivement, dit-il.

Un individu entra dans le champ de vision, vêtu d'un sweat à capuche. Son visage était dissimulé. Son corps était tourné de façon à ne pas faire face aux caméras. La silhouette encapuchonnée s'approcha de la poubelle dans laquelle Warner avait fouillé quelques instants plus tôt sur la bande. L'individu encapuchonné fouilla dans ses poches puis jeta le portefeuille de Miles dans la poubelle.

— Nom d'un chien, dit Brandt. Pas mal, McKinley.

— La seule question, répondit McKinley, c'est qui diable est ce type à l'écran. Il a jeté le portefeuille de Miles environ vingt minutes après la mort de Kenzie Miller. L'emplacement du motel n'est pas loin de l'endroit où son corps a été retrouvé. Donc, la chronologie colle parfaitement.

— Ça pourrait être Miles Fletcher à l'écran ? dit Brandt.

— Je ne suis pas sûr, dit McKinley. Qui que ce soit, il a pris soin de garder son visage tourné pour qu'on ne puisse pas le voir.

Jo évalua la silhouette à l'écran. — Ce n'est pas Miles Fletcher, dit-elle.

Brandt dit : — Comment le sais-tu ?

— Parce que, dit-elle, il sait qu'il y a une caméra. Le type à l'écran prend même soin de se voûter et d'exagérer sa posture. Il savait qu'il était observé. Il voulait s'assurer qu'on ne puisse pas le reconnaître.

— Et alors ?

— Si c'était Miles Fletcher, pourquoi se donnerait-il la peine de jeter son propre portefeuille devant un motel ? Il aurait pu simplement le jeter dans les bois ou le lancer par-dessus un pont.

— Où veux-tu en venir ? demanda Brandt.

— Mon point est que si Miles Fletcher ne voulait pas qu'on retrouve son portefeuille, il y aurait eu des endroits bien plus faciles pour s'en débarrasser.

Brandt y réfléchit. — Tu veux dire que ça a été fait pour nous envoyer dans la mauvaise direction ?

— C'est ce qu'il me semble, répondit-elle.

Brandt hocha la tête. — Quoi qu'il en soit, nous devons découvrir qui est ce type à capuche.

McKinley dit : — Le type à l'écran porte un sweat Quiksilver. On peut clairement voir le logo.

Jo s'approcha de l'écran. Elle vit le logo d'une vague déferlante cascadant sur une montagne au dos du sweat à capuche.

— Ça pourrait vouloir dire n'importe quoi, dit-elle. Miles Fletcher aurait pu l'emprunter ou prendre le sweat à capuche. Mais même si l'homme à l'écran est Miles Fletcher, pour les besoins de la discussion, il est important de noter qu'il s'agirait d'un tueur novice, donc il aurait été effrayé. Il n'aurait pas réfléchi à tout ça. Mon intuition me dit que, qui que ce soit à l'écran, cette personne est assez intelligente pour rester calme et calculatrice tout du long.

— Je suis d'accord, dit Brandt, mais comment en être sûrs ? On devrait aller au motel pour voir si la personne de service à ce moment-là a remarqué quelque chose.

— Tu as raison, dit-elle. Et il est possible que ce soit Miles Fletcher que nous voyons à l'écran. Mais j'en doute. Le fait est qu'il y a toujours un deuxième ensemble d'ADN sur le corps de Kenzie qui n'a pas encore été identifié. Elle hocha la tête vers l'écran. Et mon instinct me dit que ce deuxième ensemble d'ADN pourrait bien appartenir à cette personne.

CINQUANTE-CINQ

Jo entra dans le motel avec Brandt. Un adolescent à l'air ennuyé était assis derrière le comptoir d'accueil. Ses yeux étaient rivés sur l'ordinateur portable devant lui.

— Je peux vous aider ? grommela l'adolescent.

Brandt montra ses papiers du FBI. — Agent spécial Brandt. Il désigna Jo. Voici l'agent spécial Pullinger.

L'adolescent détacha son regard de l'ordinateur portable. Ses yeux s'écarquillèrent. — Oh, merde, dit-il. C'est à propos des bombes à glace sèche que j'ai apportées à l'école ? Ils m'ont déjà suspendu une semaine pour ça.

Brandt répondit : — Non. Ce n'est pas à propos de ça.

L'adolescent poussa un soupir de soulagement.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Jo.

— Kevin, répondit l'adolescent. Kevin Pelton.

— C'est ton motel ?

Kevin secoua la tête. — Non, dit-il. C'est celui de mon vieux. Pourquoi ? Il a des ennuis ?

Brandt montra sa paume. — Personne n'a d'ennuis, dit-il. Nous sommes juste passés poser quelques questions. Nous avons obtenu des images de vidéosurveillance de votre motel concernant une enquête en cours.

Kevin hocha la tête et dit : — Ah oui, c'est vrai. Mon père m'en a parlé. Il a dit quelque chose à propos de flics qui cherchaient un type qui aurait commis un meurtre.

Jo demanda : — Ton père est ici ?

— Ouais, dit Kevin. Il est à l'arrière. Vous voulez que j'aille le chercher ?

— S'il te plaît.

Kevin se retira dans une pièce à l'arrière. Un moment plus tard, un homme portant une chemise à carreaux, des lunettes et de constitution mince entra, Kevin le suivant.

— Je peux vous aider ? demanda l'homme.

Brandt dit : — Êtes-vous le propriétaire ?

L'homme tendit la main. — Sean Pelton, dit-il. C'est à propos des images de vidéosurveillance que vous m'avez demandé de vous fournir ?

— Oui, dit Jo. Nous voulions simplement passer pour poser quelques questions supplémentaires.

Sean s'appuya sur le comptoir. — Bien sûr, dit-il. Tout ce que je peux faire pour aider.

Brandt dit : — Vous vous souvenez de la nuit en question ? Je veux dire, la nuit concernée par les images que nous vous avons demandées ?

— Oui, dit Sean. J'étais de service.

Jo demanda : — Vous rappelez-vous avoir vu quelqu'un se promener sur le terrain qui ne séjournait pas au motel ?

Sean hocha la tête. — Après que vous ayez demandé ces images, j'y ai jeté un coup d'œil. Il y avait deux types sur la propriété qui n'étaient pas censés être là. L'un d'eux était ce gars avec le sweat à capuche. L'autre était un sans-abri qui fouillait dans les poubelles. J'ai dû le chasser à un moment donné.

Kevin ajouta : — Il puait la merde, en plus.

Sean lança un regard à son fils. — Tais-toi maintenant, dit-il. C'est déjà assez que tu sois suspendu. La dernière chose que je veux entendre, c'est toi qui déblatères.

Baissant la tête, Kevin dit alors : — D'accord, désolé.

— Les adolescents, dit Sean. Ils sont difficiles à gérer.

— Le premier homme, dit Jo, celui avec le sweat à capuche. Avez-vous pu voir son visage ? Quelque chose de particulier qui vous a frappé ?

Sean plissa les yeux. — Pas vraiment, dit-il. Il faisait sombre à ce moment-là. Les projecteurs que j'ai autour du motel ont besoin d'être remplacés. J'ai eu quelques plaintes de clients qui disent qu'il est difficile de voir la nuit. Bref, je n'ai pas vraiment vu le visage du type. Il est juste entré, a jeté quelque chose, et est ressorti.

— Vous êtes sûr ? dit Brandt. Vous n'avez rien vu du tout ?

Sean haussa les épaules. — Il y a toujours des gens qui traînent par ici. L'autoroute n'est qu'à quelques pas. On a des vagabonds, des routards, toutes sortes de gens. Les flics ont arrêté un trio d'adolescents qui buvaient sur le parking. L'un d'eux était mon fils. Il lança un regard noir à Kevin. Il est suspendu si vous ne l'avez pas déjà entendu.

Kevin souffla. — C'était entièrement la faute de Ryan...

— Ça suffit maintenant.

— Vous n'avez pas vu de voiture ? dit Brandt. Vous n'avez pas vu dans quelle direction l'homme au sweat à capuche est parti ? Peut-être une autre personne avec lui ?

Sean secoua la tête. — Non, monsieur. Comme je l'ai dit, il est venu, il a jeté quelque chose, et puis il est parti. C'est tout.

Encore une impasse, pensa Jo. On n'arrive vraiment pas à avoir de chance.

Brandt continuait de bombarder Sean de questions quand le

téléphone portable de Jo sonna. Elle reconnut l'indicatif du comté de Deschutes.

— Agent spécial Pullinger, dit-elle.

— C'est le shérif Crawley.

— Que puis-je faire pour vous, shérif ?

— Nous avons trouvé votre gamin, dit Crawley. Miles Fletcher. Son corps vient d'être découvert dans les bois à environ cinquante kilomètres de l'endroit où Kenzie Miller a été retrouvée.

CINQUANTE-SIX

Miles Fletcher gisait face contre terre au cœur des bois, à trois kilomètres de la route principale. Sa peau était pâle. Ses vêtements étaient trempés. Des morceaux de chair avaient été arrachés par la faune sauvage. Une unique blessure par balle se trouvait sous son menton.

Jo s'accroupit près du corps. Son estomac se noua. Les officiers qui l'encadraient restèrent en retrait tandis qu'elle et Brandt examinaient le corps.

Nous n'avons pas réussi à l'atteindre à temps, se dit-elle. Où avons-nous échoué ?

— On dirait qu'il s'est tiré une balle, dit Brandt. On peut voir que l'arme est enfouie sous son ventre. Il la tient encore.

Jo fixa l'arme serrée dans la main de Miles. Elle hocha la tête. — On dirait bien, oui.

Le shérif Crawley s'approcha, les pouces enfoncés dans sa ceinture. — Ce sont des randonneurs qui l'ont trouvé, dit-il. Ils se sont perdus pendant leur balade et ont échoué dans cette partie des bois. Il semble qu'il soit là depuis un certain temps.

Jo remarqua le gonflement du corps. La teinte bleuâtre de la peau. — Au moins quelques jours, dit-elle. Peut-être plus. Nous ne saurons pas avant d'avoir pratiqué une autopsie.

Brandt posa sa main sur le bras de Crawley. — Dites à vos hommes de boucler la zone, dit-il. Ne laissez pas l'information s'ébruiter pour le moment. Nous ne voulons pas que la presse débarque et envahisse la scène.

Crawley acquiesça et commença à ordonner à ses hommes de se déployer et de sécuriser la zone.

Jo se leva. Elle ferma les yeux. Elle secoua la tête et se détourna du corps.

— C'est ma faute, dit Brandt.

Jo fronça les sourcils. — Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— C'est mon boulot de traquer les gens, dit-il. De les ramener avant qu'on en arrive là.

— Brandt, dit Jo, ce n'est pas ta faute. Nous ne pouvions pas prévoir ça.

— Nous avions toujours un temps de retard, dit-il. Peut-être… je ne sais pas… peut-être que nous nous sommes… laissés distraire.

Jo repensa à la nuit qu'ils avaient partagée au motel. Est-ce

possible ? pensa-t-elle. Est-ce qu'avoir perdu une nuit a conduit Miles à perdre la vie ?

— Nous ne pouvons pas nous égarer sur cette piste, dit-elle. Nous avons retrouvé Miles Fletcher. Nous devrons gérer ça en conséquence. Il y a encore quelqu'un qui se promène dehors et que nous n'avons pas trouvé, le type qui a jeté le portefeuille de Miles Fletcher. Il reste encore beaucoup de questions sans réponse.

Brandt hocha la tête. — Tu as raison. J'aurais juste souhaité que ça n'en arrive pas là.

— Moi aussi, dit Jo.

Elle pensa alors à annoncer la nouvelle à la mère de Miles, et son cœur se serra.

***

Le député Lewis s'éloigna du shérif Crawley. Il jeta un coup d'œil aux agents du FBI penchés sur le corps de Miles Fletcher. Il s'éloigna hors de portée de voix, sortit son téléphone portable et composa le numéro de son oncle, Lou O'Reilly.

— Oncle Lou, dit Lewis à voix basse. C'est Lewis.

O'Reilly dit : — Qu'est-ce que tu as pour moi, fiston ?

— Ils l'ont trouvé, dit Lewis. Ils ont trouvé le corps de Miles Fletcher. Je pensais que ton ami Ford voudrait peut-être le savoir.

CINQUANTE-SEPT

Ford ferma les yeux tandis qu'O'Reilly lui annonçait la nouvelle. Il se détourna de son ancien instructeur et commença à arpenter le parking devant une épicerie du comté de Deschutes.

— Je suis désolé, mon gars, dit O'Reilly. Je sais que c'est dur à entendre.

— Où l'ont-ils trouvé ? demanda Ford.

— À trente miles dans les bois, loin de la route principale.

Comment vais-je l'annoncer à Rachel ? pensa-t-il. Ça va détruire son monde. D'abord son mari. Puis son fils. Tout ça, c'est de ma faute.

— Hé, dit O'Reilly. Parle-moi, mon vieux.

Ford secoua la tête. — Il n'y a rien à dire. J'ai échoué.

— Tu n'as pas échoué.

— Si, j'ai échoué. J'avais promis à la mère de Miles que je le retrouverais avant qu'une chose pareille n'arrive. Je le lui avais juré. J'étais responsable de ce gamin après la mort de son père. Il n'y a pas à tortiller — j'ai échoué.

O'Reilly soupira. — Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Ford haussa les épaules. — Je dois le dire à Rachel, dit-il. Je dois aller chez elle et lui annoncer la nouvelle. Dieu seul sait ce que je vais lui dire.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Ford secoua la tête. — Non. Je dois le faire seul. Je ne sais simplement pas comment je vais lui expliquer que Miles s'est mis un pistolet sous le menton et...

Ford se tut.

— Quoi ? dit O'Reilly. Tu t'es arrêté en plein milieu.

Ça ne colle pas, se dit Ford. Où Miles a-t-il trouvé l'arme ?

— Je réfléchis, dit Ford, et ça n'a pas de sens.

O'Reilly dit : — Sois plus précis. Qu'est-ce qui n'a pas de sens ?

Ford fixa son regard sur les bois au loin. Les mêmes bois où Kenzie avait été trouvée. Le même endroit où Miles avait été découvert. Le même endroit où un tueur pourrait se cacher.

Il dit : — Il y avait un deuxième ADN qui n'a pas encore été identifié, c'est bien ça ?

O'Reilly acquiesça. — C'est ce que mon neveu a appris du médecin légiste, oui.

— Donc, dit Ford, il y a une troisième personne qui rôde encore. Elle est en liberté. Elle a une sorte d'implication dans toute cette

histoire.

— On peut le supposer, en effet.

Ford tendit la main. — Eh bien, dit-il, je ne suis pas enclin à penser que Miles s'est suicidé. Ce n'était pas ce genre de gamin. Il était intelligent, mais il n'y a aucun moyen qu'il ait pu survivre tout ce temps en cavale. Et s'il avait tué Kenzie, il se serait rendu.

— Tu ne peux pas en être sûr, dit O'Reilly.

— Je le connaissais, dit Ford. Il ne serait pas parti en cavale même s'il avait tué sa petite amie, et je maintiens qu'il n'est pas responsable.

O'Reilly posa ses mains sur les épaules de Ford. — Tu ne réfléchis pas clairement, mon gars. Tu es partial dans cette situation parce que ce gamin était ton filleul, et ça fausse ton jugement.

Ford secoua la tête. — Ce n'est pas le cas, dit-il. Il y a une troisième personne impliquée. On le sait. Peut-être qu'elle a forcé Miles à se suicider. Peut-être que ce type a appuyé sur la gâchette et a maquillé la scène pour que ça ressemble à un suicide.

O'Reilly soupira. — Que veux-tu faire ? demanda-t-il. Dis-moi à quoi tu penses.

Ford dit : — Combien de temps le shérif va-t-il garder cette découverte secrète ?

O'Reilly haussa les épaules. — Pas longtemps. Mon neveu m'a dit que tes amis du FBI veulent garder ça pour eux jusqu'à ce qu'ils aient réglé quelques détails. À mon avis, vingt-quatre à quarante-huit heures tout au plus.

— Alors j'ai deux jours, dit Ford. Deux jours pour trouver cette troisième personne, l'arrêter et expliquer exactement ce qui s'est passé à Rachel et pourquoi. Je ne pourrai peut-être pas lui ramener son fils, mais je peux certainement le venger.

O'Reilly fronça les sourcils. — Qu'est-ce que tu veux dire ? Que tu vas... tuer cette autre personne ?

Ford ne dit rien. Il tapota le bras d'O'Reilly, se dirigea vers sa voiture et partit.

CINQUANTE-HUIT

Rowe s'allongea sur le lit de sa chambre de motel bon marché. Il ferma les yeux et se prépara à faire l'une de ces siestes d'une heure qu'il avait instaurées en remplacement du sommeil nocturne habituel. Deux minutes plus tard, son téléphone jetable sonna.

— Qui est-ce ? demanda-t-il, agacé.

— C'est moi, répondit la voix de la taupe de Rowe.

Rowe se redressa dans son lit.

— Parle vite, dit-il. J'essaie de recharger mes batteries.

— J'ai d'autres informations pour toi, annonça la taupe. Tout d'abord, il semble que le corps de Miles Fletcher ait été retrouvé.

Rowe haussa les épaules.

— Ça n'a rien à voir avec mes affaires, dit-il. Ensuite.

— Faux, répliqua la taupe. L'enquête du FBI risque de recouper ton travail. Cette mise à jour concernant le gamin mort est un plus pour toi. Cela signifie que les autorités vont bientôt clore l'affaire. Il reste quelques détails à régler, mais je doute que cela les mène dans ta direction.

— Bien, dit Rowe. Quoi d'autre ?

— J'ai fait quelques recherches sur Tommy Winkler. Il semblerait qu'il ait été arrêté un mois avant sa disparition. Il a été interpellé par un agent de la police routière pour possession de méthamphétamine.

— Et ?

— Et, poursuivit la taupe, il a été relâché six heures plus tard.

— Pourquoi ?

— Parce que, expliqua la taupe, le FBI est intervenu et l'a pris en charge. La piste de ce qui s'est passé ensuite est froide.

Rowe balança ses jambes hors du lit.

— Intéressant, dit-il.

— Très, confirma la taupe. Ce que ça signifie, je n'en sais rien. Mais tu devrais peut-être creuser cette piste. Ça pourrait t'aider à découvrir où diable Tommy a bien pu passer.

Rowe raccrocha. Il enfila sa veste, prit son unique sac et alla quitter le motel plus tôt que prévu.

CINQUANTE-NEUF

Jo ferma les yeux dès que Brandt lui annonça que les médias avaient appris la mort de Miles Fletcher.

— Comment ? demanda-t-elle.

Ils étaient de retour au bureau. — Allez, Jo, dit-il en s'asseyant à côté d'elle. Tu travailles dans ce milieu depuis assez longtemps pour savoir qu'il y a toujours quelqu'un qui balance à la presse. C'était probablement un adjoint du shérif de Deschutes qui s'est laissé charmer par un présentateur local pour leur donner quelques détails.

Jo se tourna vers l'ordinateur sur son bureau. Elle afficha des extraits en ligne de la couverture médiatique de la mort de Miles Fletcher. — C'est partout, dit-elle. J'espérais vraiment pouvoir garder ça secret le plus longtemps possible.

Grantham arriva à son bureau. — Pullinger, dit-il. Puis-je vous parler à vous et à l'agent Brandt un moment ?

Ils suivirent Grantham dans son bureau. Il ferma la porte et s'installa dans le fauteuil derrière son bureau.

— Bien, dit-il, j'ai besoin d'un rapport de situation. Nous avons deux cadavres, pas de mobile clair, et un manque de conclusion sur toute cette affaire. J'imagine que vous avez vu que tous les médias diffusent déjà leurs articles en spéculant sur de possibles théories.

Jo acquiesça. — En effet.

— À notre époque, dit Grantham, c'est un problème. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est que l'un des têtes parlantes sur l'une des chaînes de droite ou de gauche dicte au public ce que pourrait être la vérité. En ce moment, ils disent qu'un tueur en série est responsable de cela, bien que rien n'indique que ce soit le cas. Les gens vivant dans la région commencent à paniquer. J'ai besoin de quelque chose de solide que je puisse donner aux médias. Il est important que nous contrôlions le récit autant que possible.

— Heureusement, dit Brandt, les médias ne parlent pas du deuxième ensemble d'ADN que nous n'avons pas encore identifié. Ils n'en savent rien.

Jo dit : — Nous devons appeler le médecin légiste de Deschutes. Nous devons nous assurer que rien d'autre ne soit divulgué à la presse. Si la personne que nous avons vue sur les images du motel apprend cela, elle pourrait s'enfuir.

Grantham dit : — S'il ne l'a pas déjà fait. D'après ce que vous m'avez montré, il est possible que cet homme soit déjà à l'autre bout

de la planète maintenant. Il regarda Brandt. Avez-vous un plan pour trouver cet individu ?

Brandt hocha la tête. — Je travaille avec McKinley en ce moment. Nous examinons toutes les images qu'il a obtenues pour voir si nous pouvons identifier ce gars. J'essaie d'établir une chronologie pour comprendre ses déplacements. J'ai l'impression que qui que soit cette personne, elle sait comment rester hors des radars.

Grantham joignit ses mains en pyramide. — D'accord, dit-il, d'après ce que vous savez jusqu'à présent, dites-moi ce qui se passe. Je veux une image aussi claire que possible de la situation actuelle.

— Eh bien, dit Jo, je pense que Miles Fletcher et Kenzie Miller ont tous deux été tués par la même personne. Cette personne, très probablement le sujet sur les images du motel, essaie maintenant d'induire les autorités en erreur. Il y a encore quelques lacunes que nous devons combler, mais c'est ce que je pense actuellement.

Grantham se tourna vers Brandt. — Et vous ?

Brandt acquiesça. — Je suis d'accord à cent pour cent avec l'agent Pullinger, dit-il. Nous devons trouver le gars des images de surveillance le plus rapidement possible. Cependant, je partage votre inquiétude qu'il soit peut-être déjà parti maintenant.

— Mettez-vous au travail alors, dit Grantham. Assurons-nous que je n'ai pas raison.

On frappa à la porte de Grantham. McKinley passa la tête.

— J'ai quelque chose que vous voudriez peut-être voir, dit-il.

SOIXANTE

Rachel Fletcher essuya les larmes de ses yeux. Elle prit une profonde inspiration et s'assit sur le canapé de son salon. La télévision en face d'elle diffusait les informations sur la mort de son fils. Ford, debout en face d'elle, n'arrivait pas à croiser son regard.

— C'est fini, dit-elle en secouant la tête.

— Je suis désolé, Rachel. Tout est de ma faute, dit Ford.

Elle secoua la tête. — J'ai eu tort de te blâmer au téléphone l'autre jour. J'étais frustrée. En colère. J'avais le pressentiment que Miles était parti. Je le sentais au plus profond de moi. Je crois que je passais simplement mes nerfs sur toi. Elle fit un signe de tête vers la télévision. — Ils disent qu'un tueur en série est responsable. D'autres affirment que Miles était un fou furieux.

Les muscles de la mâchoire de Ford se crispèrent. — Rien de tout cela n'est vrai, dit-il. Quand j'aurai découvert ce qui s'est réellement passé, je m'assurerai que ces idiots qui diffusent ces absurdités le paieront.

Rachel se leva. Elle s'approcha de la table d'appoint. Dessus, il y avait plusieurs photos encadrées : certaines d'elle et Miles, d'autres de Ford, Miles et David. Elle en prit une de Miles bébé et passa son doigt sur le verre.

— Cette famille, dit-elle, a traversé l'enfer, Bryan. Nous avons sacrifié et souffert aussi longtemps que je m'en souvienne. C'est étrange. Je devrais être furieuse. Je devrais, je ne sais pas, m'effondrer ou quelque chose comme ça. Peut-être que je refoule tout simplement. Je suis sûre que tout va me frapper à un moment donné.

— Rachel, dit Ford, je t'avais promis que je retrouverais Miles. Je n'ai pas tenu cette promesse. J'étais censé veiller sur lui. Il était sous ma responsabilité.

Elle posa la photo et se tourna vers lui. — Il est innocent dans tout ça, dit-elle. Quelqu'un a assassiné mon fils.

Il acquiesça. — C'est vrai, dit-il. Et je vais le prouver, même si cela doit me prendre le reste de ma vie.

— Bryan, dit doucement Rachel, j'ai besoin que tu me promettes que rien ne t'empêchera de trouver la personne qui a fait du mal à mon fils.

— Je ferai tout ce qu'il faut, dit Ford.

Elle fit un pas en avant et plongea son regard dans celui de Ford. — Et quand tu trouveras le responsable de la mort de mon fils et de sa

petite amie, je veux que tu les venges. Je ne veux pas que cette personne soit exhibée à la télévision pendant un procès. Je ne veux pas que ça traîne plus longtemps que ça ne l'a déjà fait. Quand tu le trouveras... je veux que tu le tues.

Ford déglutit difficilement.

SOIXANTE ET UN

McKinley tendit un dossier à Jo.

— Voici, dit-il, le rapport sur l'arme trouvée sur le corps de Miles Fletcher, celle qu'il aurait utilisée pour se suicider.

Jo feuilleta les pages.

— Qui diable est Burke Schaefer ? demanda-t-elle.

— Burke Schaefer, répondit McKinley, a un long casier judiciaire s'étalant sur des années. Possession, agression, effraction. La liste est interminable.

Quelque chose dans le rapport attira l'attention de Jo.

— Burke Schaefer, dit-elle, vit dans le comté de Deschutes.

McKinley acquiesça.

— En effet, dit-il. À environ seize kilomètres de l'endroit où le corps de Kenzie Miller a été découvert.

Jo se tourna vers Brandt.

— C'est peut-être notre homme, dit-elle. Peut-être la personne que nous avons vue sur les images de vidéosurveillance.

Brandt fronça les sourcils.

— Ça me semble louche, dit-il.

— Comment ça ? demanda-t-elle.

— Tout cela est très pratique, dit-il. Tu ne trouves pas ?

Jo haussa les épaules.

— Ça arrive, dit-elle. Tu le sais bien. Parfois, les criminels deviennent négligents. Ils commettent une erreur qui finit par leur retomber dessus. À moins que Miles Fletcher n'ait volé l'arme à Burke, ce dont je doute fortement, je dirais que les chances sont élevées que cet homme, propriétaire de l'arme, ait quelque chose à voir avec toute cette affaire.

Tes médicaments, Jo se dit-elle. N'oublie pas.

Elle sortit les pilules de son sac, en avala une et remit le flacon à l'intérieur.

— Ça va avec ces trucs ? demanda Brandt.

Jo hocha la tête.

— J'y suis habituée maintenant, dit-elle. Ils m'aident.

— Bien, dit Brandt. Et puis, tu as peut-être raison. La meilleure solution est d'aller jusqu'à la cabane de Burke et de voir ce qui se passe. Je vais informer Grantham et lui faire part de ce nouveau développement.

— Jo, dit McKinley, je peux te demander une faveur ?

Elle se tourna vers lui.

— Bien sûr.

McKinley mit les mains dans ses poches.

— Je peux venir avec vous ? demanda-t-il timidement. Je n'ai jamais vraiment été sur le terrain. J'aurais besoin d'expérience. Surtout si je vous accompagne, Brandt et toi. Vous êtes des légendes.

Jo fronça les sourcils.

— C'est gentil à toi de proposer, répondit-elle, mais je ne pense pas que le SAC serait très content d'avoir un autre agent sur l'affaire en ce moment. Nous manquons déjà de ressources.

McKinley parut déçu.

— Que dirais-tu de ça ? proposa Jo. J'en parlerai au SAC, et peut-être que pour la prochaine affaire, on pourra essayer de te donner un rôle plus important.

McKinley sourit.

— J'aime bien cette idée.

SOIXANTE-DEUX

Ford venait de s'engager sur l'autoroute lorsque son téléphone portable sonna. Le nom d'O'Reilly s'affichait à l'écran.

— Salut, Lou, dit Ford en guise d'accueil.

— Où es-tu ? demanda O'Reilly.

— Je rentre voir ma famille. Je m'assure de ne pas laisser passer trop de temps entre chaque visite. Ça m'est déjà arrivé. Les résultats n'étaient pas des meilleurs.

O'Reilly rit. — J'ai perdu trois mariages comme ça. On finit par tellement prioriser le boulot qu'on perd de vue ce qui est important.

Je sais, pensa Ford. J'étais là pour deux de ces divorces.

— Bref, continua O'Reilly. J'ai des nouvelles pour toi.

Ford dit : — Je t'écoute.

— L'arme trouvée sur le corps de Miles Fletcher, celle qu'il aurait utilisée pour se suicider, ne lui appartenait pas.

Ford fronça les sourcils. — À qui appartenait-elle ? demanda-t-il.

— À un certain Burke Schaefer, dit O'Reilly. Mon neveu m'a transmis l'information il y a dix minutes.

— Burke Schaefer, répéta Ford. Je ne me souviens pas avoir entendu ce nom au cours de l'enquête.

— Il s'avère que Burke a un casier aussi long que le Nil. J'ai récupéré tous les dossiers que j'ai pu sur lui. Sa dernière arrestation remonte à six mois pour conduite en état d'ivresse. Il était sur le point d'être libéré sous caution quand un agent fédéral de New York est venu lui poser des questions.

— À quel sujet ?

— Accroche-toi, dit O'Reilly, il s'avère que Burke travaille pour une certaine Thelma Winkler.

Ford dit : — On dirait le nom d'un personnage de série télé.

— Eh bien, dit O'Reilly, son histoire ressemble à quelque chose tiré d'une de ces séries. Il semblerait que Winkler ait des liens ténus avec un syndicat du crime serbe opérant depuis New York. Le FBI les surveille depuis un certain temps. Après le 11 septembre, quand le Bureau a réorienté ses efforts vers le terrorisme, les Serbes en ont profité pour restructurer leur organisation afin de rester sous le radar du FBI. Ils y sont parvenus. Quand le FBI a finalement recommencé à s'intéresser à eux, ils ont reçu un tuyau d'un informateur confidentiel selon lequel Winkler blanchissait peut-être de l'argent pour les Serbes dans le Nord-Ouest Pacifique.

Ford assimila l'information. Les Serbes, se dit-il. Une femme des bois et ses acolytes blanchissant de l'argent pour eux.

— Ça commence à devenir compliqué, dit-il.

— Tu as juste plus de pièces du puzzle, commenta O'Reilly. Bref, revenons à Burke. Quand les fédéraux l'ont interrogé après son arrestation pour conduite en état d'ivresse, ils l'ont relâché. Burke ne leur a rien dit. Mais l'arme qu'il avait sur lui, pour laquelle il avait les permis nécessaires, a été enregistrée dans leur base de données lors de l'arrestation. Quand la même arme a été retrouvée sur Miles Fletcher, elle a été signalée assez rapidement. Je pensais que tu voudrais le savoir. Je vais t'envoyer toutes les informations sur Burke tout de suite.

Ford regardait les panneaux de signalisation lui indiquant Seattle. Il voulait voir sa famille. Ils lui manquaient terriblement — mais il fit demi-tour à la prochaine sortie et décida qu'une visite au domicile de Burke Schaefer était quelque chose qui ne pouvait pas attendre.

SOIXANTE-TROIS

Rowe monta dans sa voiture de location devant le motel. Il vérifia sa montre, ouvrit un plan Thomas Guide et planifia sa prochaine action. Son téléphone jetable sonna. Il répondit tout en gardant les yeux rivés sur la carte.

— Parle, dit-il.

— C'est moi, répondit la taupe.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce que le nom « Burke » te dit quelque chose ?

— En effet, répondit Rowe.

— As-tu eu des contacts avec lui ? demanda la taupe.

Rowe revécut mentalement la scène où il avait passé Burke à tabac dans sa propre maison. — On a discuté, dit-il. Oui.

— Eh bien, dit la taupe, ce gars pourrait devenir un problème. Je viens d'apprendre de ma source qu'un détective de la police de Seattle est en route pour l'interroger.

— Pour quelle raison ? demanda Rowe.

— Parce que, dit la taupe, son arme vient d'être liée à ce gamin Miles Fletcher qui s'est suicidé, celui dont je t'ai parlé plus tôt.

— C'est un problème, dit Rowe. Burke fera tout ce qu'il faut pour sauver sa peau, même si ça signifie nous balancer.

La taupe dit : — Alors tu sais ce que tu dois faire.

Rowe raccrocha. Il aperçut quelque chose du coin de l'œil. Il leva les yeux et vit un homme maigre dans un sweat à capuche noir, le visage couvert de suie. Il avait l'air de ne pas s'être douché depuis plusieurs jours. Rowe baissa la vitre. L'odeur d'alcool s'accrochait à l'homme qui se penchait pour regarder à l'intérieur de la voiture.

— Éloigne-toi de la voiture, dit Rowe.

— Désolé, dit l'homme, ses dents jaunes et certaines manquantes. J'espérais que vous pourriez m'aider.

— Va à une réunion des AA, dit Rowe. Maintenant, éloigne-toi de la voiture.

Le sourire de l'homme se transforma en grimace. Il plongea la main dans sa poche, en sortit un petit revolver et le pointa sur le visage de Rowe.

— C'est un car-jacking, dit-il. Sors. Maintenant.

Rowe regarda l'homme d'un air stoïque. Il leva les mains. L'homme ouvrit la porte pour Rowe et fit un pas en arrière.

— Doucement, dit l'homme. Ne fais pas quelque chose de

stupide.

Rowe sortit lentement de la voiture. Il examina l'homme de la tête aux pieds. — Tu sais ce que tu fais ? demanda-t-il.

L'homme resserra sa prise sur l'arme. — J'ai déjà tué des gens, mec, dit-il. Ne joue pas avec moi.

Rowe pointa le revolver. — Si c'était vrai, dit-il, tu saurais qu'il faut d'abord mettre une balle dans la chambre de cette arme. Les yeux de l'homme vacillèrent. Il détourna son attention de Rowe pendant une fraction de seconde.

Rowe tendit brusquement sa main gauche. Il saisit fermement le poignet de l'homme, le tira vers lui, écarta le pistolet et frappa l'homme à la gorge avec sa main droite. L'homme tomba à genoux. Il suffoquait et se griffait la gorge.

Rowe soupira. Il ramassa le revolver et le glissa dans la poche de son pantalon de costume aux tons discrets. Il se tourna vers la voiture et ouvrit violemment la porte dans le visage de l'homme, l'assommant net.

— Amateur, dit Rowe en démarrant le moteur, vérifiant sa montre et reculant lentement hors du parking du motel.

SOIXANTE-QUATRE

Le crépuscule était tombé lorsque Ford arriva sur le chemin de terre menant à la cabane de Burke Schaefer. La route serpentait sur un demi-mile à travers les bois avant de s'arrêter devant une maison délabrée en attente de réparations.

Ford évalua les alentours. La maison était flanquée de tous côtés par des carcasses de voitures rouillées, des détritus et des dizaines de cartons et de caisses en bois. Il conduisit lentement vers l'avant de la maison et s'arrêta à quelques mètres des marches affaissées menant au porche.

Il coupa le moteur. Il regarda autour de lui et ne put se défaire de l'impression d'être observé. Il sortit son arme de poing, tira la culasse en arrière, vérifia à nouveau qu'une cartouche était dans la chambre, puis sortit de la voiture.

Il monta les escaliers jusqu'à la porte d'entrée. Il écarta son manteau pour que Burke puisse voir son insigne de la police de Seattle.

— Que voulez-vous ? lança une voix de l'intérieur.

— Burke Schaefer ? demanda Ford.

— Qui le demande ?

— Détective Bryan Ford. Nous avons trouvé votre arme dans les bois l'autre jour. Je vous la rapporte.

Des bruits de pas résonnèrent à l'intérieur de la maison. La porte moustiquaire déchirée s'ouvrit. Ford fixa son regard sur un homme aux yeux injectés de sang, à la peau sèche et au regard vitreux.

Il est épuisé, pensa Ford. On dirait qu'il tombe en morceaux.

— Êtes-vous Burke Schaefer ? demanda Ford pour confirmer. Je veux dire, suis-je au bon endroit ?

Burke hocha la tête. — Oui, dit-il. Vous avez dit que vous aviez trouvé mon arme ?

— En effet, dit Ford.

— Où était-elle ?

— Nous pouvons en parler.

Burke tendit la main. — Je peux l'avoir ? demanda-t-il. Je la cherche depuis un moment.

Ford fit un signe de tête vers l'entrée. — Ça vous dérange si on discute à l'intérieur ? dit-il. Ça ne prendra pas longtemps.

Burke fronça les sourcils. — J'ai des ennuis ?

Ford secoua la tête. — J'ai juste besoin de vous parler un instant.

Un moment passa avant que Burke ne s'écarte. Ford entra dans la maison. Il se tint devant Burke et lui dit de montrer le chemin.

Burke se dirigea vers la cuisine. Ford sentit l'odeur d'alcool et de cigarettes. La maison était en désordre. Des vêtements étaient éparpillés partout. Des contenants de nourriture vides jonchaient la table de la cuisine, le comptoir et l'évier. Ford remarqua un creux dans le mur qui ressemblait à l'impact d'une tête.

— Désolé, dit Burke. J'avais l'intention de faire le ménage.

— Je ne suis pas là pour que vous me fassiez du café, dit Ford. J'ai juste besoin que vous répondiez à quelques questions.

Burke s'assit et alluma une cigarette. — Je croyais que vous aviez dit avoir trouvé mon arme.

— On y viendra, dit Ford. D'abord, j'ai besoin de vous parler de quelques choses.

Burke souffla la fumée par les narines. — Bien. Quoi ?

Ford plissa les yeux. — Vous allez bien ? demanda-t-il. Vous avez l'air un peu mal en point.

— Nuit difficile, dit Burke. Ça arrive.

— Vous en avez eu quelques-unes, apparemment, dit Ford. Il semblerait que vous ayez été arrêté pour conduite en état d'ivresse il n'y a pas si longtemps. Le FBI vous a parlé. Je suis sûr que vous vous en souvenez.

Les yeux de Burke vacillèrent. Il écrasa sa cigarette avec colère. — Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il. Que voulez-vous ?

Presse-le, pensa Ford. Découvre ce qu'il sait.

Ford fit un pas en avant et posa sa main sur la crosse de son arme. — Le nom de Miles Fletcher vous dit quelque chose ? demanda-t-il.

— Non, dit Burke. Ça devrait ?

— Les flics ont trouvé votre arme sur le cadavre de Miles Fletcher. C'est un gros problème.

Les mains de Burke tremblaient. — Je n'ai rien à voir avec ce que vous essayez d'insinuer.

— Je ne vous crois pas.

Burke se leva. — Sortez de chez moi.

— Répondez-moi. Que savez-vous sur Miles Fletcher ?

— Ça suffit. Burke saisit Ford par le coude. — Sortez de ma...

Ford arracha son bras de l'emprise de Burke. Il saisit ensuite Burke par sa chemise, donna un coup de pied derrière son genou droit et le fit tomber au sol. Il agrippa Burke par le col, le souleva, puis le plaqua contre la table.

Burke avait les yeux écarquillés. — Qu'est-ce que tu fais, mec ?

— Ton arme, dit Ford. Pourquoi était-elle sur le corps de Miles Fletcher ?

— Je ne sais pas qui c'est.

— Tu mens ! s'exclama Ford. Tout le monde cherche Miles Fletcher depuis des jours. Tu vas rester assis là et me dire que tu n'as pas la moindre idée de pourquoi ton arme était sur lui ?

Burke secoua la tête. — Je te jure, je n'en sais rien ! dit-il. Je savais qu'elle avait disparu, mais je ne l'ai jamais donnée à celui dont tu parles.

— Alors comment ? demanda Ford. Comment Miles a-t-il eu ton arme ?

— Peut-être que Tommy la lui a donnée, dit Burke. Je l'ai prêtée au gamin il y a quelques semaines et je ne l'ai plus jamais revu. Je t'en prie, mec ! Je dis la vérité.

Ford pouvait entendre la sincérité dans le ton de Burke. — Qui est Tommy ? demanda-t-il.

— Tommy Winkler, dit Burke. C'est le fils de Thelma Winkler. Il a disparu depuis quelques jours. Des gens le cherchent. Il est parti avec l'argent.

Ford fronça les sourcils. — Quel argent ?

— Les Serbes, mec ! dit Burke. C'est leur fric. Thelma était censée le blanchir, mais Tommy et son vieux sont partis avec. Des larmes montèrent aux yeux de Burke. — J'en ai marre. J'en ai marre de tout ça. L'autre gars me tabasse, me force à balancer, et je n'en peux plus.

— L'autre gars ? dit Ford en clignant des yeux. Quel autre gars ?

Burke expira profondément. — Arrête-moi, simplement, dit-il. Je te dirai tout ce que tu veux savoir. Je m'en fiche maintenant. Arrête-moi. Fais ce que tu as à faire. Garde-moi juste en sécurité. Je te dirai tout !

Ford relâcha Burke. Que diable se passe-t-il ? pensa-t-il. De quoi ce type parle-t-il ?

— Je vais t'emmener, dit Ford. Mais pas de jeux, compris ?

— Pas de jeux. Mais promets juste que tu me protégeras, dit Burke. Tu ne connais pas ces gens. Ils nous tueront tous sans y penser à deux fois.

Ford prit une inspiration. — Commence à marcher, dit-il ensuite. On va faire un tour. Il saisit Burke par le coude, le souleva et se dirigea vers la porte d'entrée.

Alors que les deux hommes émergeaient sur le porche, le claquement d'un coup de feu retentit dans l'air.

SOIXANTE-CINQ

La balle frappa Burke du côté droit de la tête. Il s'effondra comme une poupée de chiffon. Ford recula d'un pas, dégaina son arme et se tourna vers la droite pour repérer la source du coup de feu.

Une autre balle frappa le plancher près des pieds de Ford. Il plongea hors du porche, une série de balles cousant le sol et le forçant à ramper rapidement. Il se traîna jusqu'à sa voiture, s'abritant derrière le panneau latéral alors qu'un autre tir perçait le capot du véhicule.

À quarante mètres, calcula Ford. Il est en position surélevée.

Une autre balle toucha le pare-brise. Puis une autre. Et encore une autre.

Ford serra les dents. Il tira à l'aveuglette par-dessus le capot en direction de la position du tireur. Il vida son chargeur, se baissa à nouveau et entreprit d'en charger un autre. Il fixa son regard vers le porche. Burke gisait sur le côté, une flaque de sang s'accumulant autour de sa tête.

Bouge-toi, Ford, se dit-il. Il pourrait y avoir plus d'un tireur.

Il tira trois coups de plus par-dessus le capot avant d'ouvrir brusquement la portière côté passager. Ford fouilla pour trouver ses clés, resta baissé et les inséra dans le contact. Il tenta de tourner la clé.

Un tir supplémentaire perfora le capot.

Ford secoua la clé. La voiture ne démarrait pas.

Il réalisa que le dernier tir avait détruit le bloc moteur.

— Bon sang ! dit-il avant de jeter les clés.

Le sniper continua avec une série de tirs. Ford pouvait dire par le claquement des balles que le tireur se rapprochait de sa position.

Réfléchis, Bryan ! se dit-il. Contourne ce type !

Un autre tir frappa la vitre côté passager. Une pluie de verre tomba sur la tête de Ford. Il recula hors de la voiture, tira à travers la vitre côté conducteur et s'abrita derrière le pneu arrière.

Je ne vais pas mourir ici, pensa-t-il. Je ne peux pas. Pas comme ça.

Les tirs du sniper s'intensifièrent. Ford regarda à sa droite et vit une pile de caisses reposant près d'un cadre de vélo rouillé. Il tenta de sortir de sa couverture.

Une balle frappa le pneu au moment où il allait faire son mouvement.

Ford vida son arme dans la direction d'où venaient les tirs. Il sortit son troisième et dernier chargeur, puis regarda frénétiquement autour de lui pour trouver un endroit où courir.

Ce type est juste trop bon, pensa-t-il. Il se rapproche pour l'achever.

Le visage de Kelly apparut devant les yeux de Ford. Puis celui d'Hazel. Sa vie avec elles et avant elles défila rapidement dans son esprit tandis que les coups de feu du sniper continuaient de retentir.

Je vais mourir, finit par admettre Ford. Il n'y a pas d'issue.

Il prit une inspiration, inséra son dernier chargeur et se prépara à livrer son dernier combat.

SOIXANTE-SIX

Jo pointa la carte sur son téléphone. — La maison de Burke est à huit cents mètres, dit-elle. Tourne à gauche au prochain virage. Il semble y avoir une route qui mène à sa propriété.

Brandt hocha la tête. Il continua de rouler avant de voir la route et tourna le volant à gauche. — C'est dommage, dit-il.

Jo fronça les sourcils. — Quoi donc ?

Il fit un geste vers les bois s'étendant sur des kilomètres le long de l'autoroute. — Cet endroit, dit-il. C'est pittoresque. Presque comme quelque chose qu'on verrait sur une carte postale. Avec tous les décès qui se sont produits récemment dans les environs, ça a jeté une sorte de stigmate sur tout ça.

Elle acquiesça. — Ça me fait penser à Miles Fletcher et Kenzie Miller.

— De quelle manière ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules. — C'étaient juste deux jeunes qui essayaient de vivre leur vie, dit-elle. Ils ont pris la route pleins d'espoir et à la recherche d'une nouvelle aventure dans leur vie. Je ne peux pas le dire officiellement, mais mon instinct me dit qu'ils étaient simplement au mauvais endroit au mauvais moment. Quel que soit ce type sur les images de sécurité du motel, il est responsable de tout cela. J'espère juste qu'on va le trouver pour qu'on puisse faire le lien entre tous ces événements.

— On y arrivera, dit Brandt. Ces jeunes ne seront pas morts pour rien.

Jo sentit soudain les poils de sa nuque se hérisser. Quelque chose ne va pas, pensa-t-elle. Quelque chose cloche.

Brandt dit : — Ça va ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Je viens juste...

Un léger craquement titilla les oreilles de Jo.

— Arrête la voiture, dit-elle.

Brandt écrasa son pied sur la pédale de frein. La voiture fit une embardée avant de s'arrêter.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Jo leva un doigt. — Écoute.

Un moment passa avant que le son ne se reproduise : le claquement d'un coup de feu perçant l'air.

Les yeux de Brandt s'écarquillèrent. — C'est un tir de fusil.

Jo sortit son arme. — Quelqu'un nous a devancés, dit-elle. Bouge.

Vite.

Brandt accéléra et la Charger fila sur le chemin de terre. Le véhicule serpentait vers l'avant de la cabane à cinquante mètres de là. Les coups de feu devenaient plus forts à mesure qu'ils approchaient de la maison de Burke.

Jo scrutait les bois à travers le pare-brise. — Où es-tu ? murmura-t-elle.

— Je ne vois rien, dit Brandt. On dirait que...

Jo aperçut un éclair de bouche à vingt mètres sur sa gauche. Une seconde plus tard, une balle perça un trou dans le pare-brise de la Charger et s'enfonça dans les sièges arrière.

Brandt se baissa sous le volant. Il tourna brusquement le volant à droite, enfonça son pied sur les freins et fit faire un tête-à-queue à la Charger.

Une autre balle brisa la vitre arrière.

— Baisse la tête ! cria-t-il.

Jo tira à travers la vitre arrière. — Brandt, dit-elle, bouge !

Brandt ouvrit sa portière. Il dégaina son pistolet, tira deux coups dans la direction du sniper, puis se précipita vers l'avant de la Charger.

— Feu de couverture ! cria-t-il.

Brandt vida son chargeur. Jo ouvrit sa portière. Son cœur battait la chamade. Une balle brisa sa vitre. Des éclats de verre tombèrent sur ses épaules alors qu'elle s'accroupissait et se dirigeait vers l'avant de la voiture. Un autre coup de feu souleva la terre près de ses pieds tandis qu'elle se précipitait vers le capot. Elle prit position à côté de Brandt. Leurs deux pistolets étaient pointés dans la direction des tirs du sniper.

— Tu le vois ? dit Brandt.

Jo scrutait le terrain. — Je n'arrive pas à le repérer, dit-elle. Il est au moins à vingt mètres.

Une balle ricocha sur le toit de la voiture. Jo et Brandt tressaillirent et s'accroupirent plus bas derrière le capot. Ils tirèrent ensuite par-dessus le toit jusqu'à ce que leurs armes soient vides.

— Merde, dit Brandt. Ce type est bon.

Jo secoua la tête et chargea un nouveau chargeur. — Je me fiche de savoir à quel point il est bon, dit-elle. J'essaie juste de ne pas me faire tuer.

Brandt esquissa un sourire nerveux. — Bien vu.

Le sniper poursuivait son barrage de tirs. Les balles criblaient le pare-chocs arrière et les pneus. L'odeur de cordite flottait, épaisse, dans l'air.

Brandt frappa du poing sur le capot. — Maintenant je suis en colère, dit-il. J'aime vraiment cette voiture.

Jo évalua les alentours. Elle distingua la cabane de Burke à une trentaine de mètres sur sa droite. Il y avait un corps sur le porche. Près de l'escalier menant à la cabane se trouvait une berline.

— Je connais cette voiture, dit-elle.

— Police de Seattle ! cria une voix. Qui est là ?

Les yeux de Jo s'écarquillèrent. — Je connais cette voix.

Brandt lui jeta un coup d'œil. — Qui est-ce ?

— Ford ! cria-t-elle. C'est toi ?

— Jo, lui répondit Ford. C'est moi !

SOIXAN

TE-SEPT

Jo soupira. Que diable fait-il ici ? pensa-t-elle.

— Ford, cria-t-elle, tu vas bien ?

— J'ai connu mieux, répondit-il. Je viens d'appeler des renforts. Ils seront bientôt là.

— Où est le tireur d'élite ? demanda-t-elle. Tu le vois ?

D'autres coups de feu s'abattirent sur la berline de Ford. Jo profita de l'occasion pour jeter un coup d'œil par-dessus le capot de la Charger. Elle aperçut l'éclair du canon provenant d'une petite colline couverte d'arbustes à environ 800 mètres de la cabane — un endroit parfait pour se déplacer et tirer.

— Brandt, dit-elle, je l'ai trouvé.

Brandt se rapprocha de Jo. — Où ?

Elle pointa du doigt la colline. — Juste là, dit-elle. Cette colline mène à une crête. Le tireur monte et descend.

— On peut le prendre en tenaille, dit Brandt. On demande à Ford de nous couvrir.

— Fais la même chose, dit-elle. Attends que le tireur soit à court de munitions. Quand ce sera le cas, vous deux, vous videz vos chargeurs sur la colline. Je me déplacerai vers la gauche en utilisant les arbres comme couverture. Quand il recommencera à tirer, je vous couvrirai, et vous l'approcherez par la droite.

Il hocha la tête. — D'accord.

— Ford, appela-t-elle. Tiens-toi prêt.

Deux autres tirs du sniper déchiquetèrent la berline, puis le silence se fit.

Jo donna un coup de coude à Brandt. — Maintenant.

— Ford, cria Brandt. Feu de couverture !

Les deux hommes tirèrent en direction de la colline. Jo sortit de sa couverture derrière la Charger et se précipita vers la gauche. Elle courut sur dix mètres jusqu'à ce qu'elle trouve un abri derrière un grand épicéa. À peine arrivée, une balle du tireur d'élite arracha un morceau de l'arbre.

Respire, pensa Jo. Attends qu'il soit à court de balles.

Le tireur d'élite criblait l'épicéa de balles. Jo jeta un coup d'œil à

gauche et vit Ford quitter sa position derrière sa berline. Il tira quatre coups de son arme en courant vers Brandt, redirigeant ainsi les tirs du sniper.

Maintenant ! se dit Jo.

Elle sortit de sa couverture et tira sur la colline. — Allez-y ! cria-t-elle.

Brandt et Ford se déplacèrent ensemble vers la colline. Dès que Jo fut à court de balles, elle se remit à couvert derrière l'épicéa.

Le tireur d'élite reprit ses tirs. Brandt et Ford se séparèrent et se mirent à l'abri derrière deux arbres à trois mètres l'un de l'autre. Les tirs du sniper rongeaient les arbustes.

Jo chargea son dernier chargeur. — Fais-en bon usage, murmura-t-elle.

— Jo, cria Brandt, ensemble à trois.

Elle hocha la tête et enroula son doigt autour de la gâchette.

— Un, dit-il.

— Deux, répondit-elle.

— Trois ! dirent-ils ensemble.

Jo, Brandt et Ford sortirent de leurs cachettes. Ils tirèrent et marchèrent vers la colline, déversant un barrage incessant de balles sur la position du tireur d'élite jusqu'à épuisement de leurs munitions. Après le dernier coup de feu tiré par Jo, tous les trois se remirent à couvert.

— J'ai besoin d'un chargeur, dit Jo.

— Tiens, dit Brandt en lui lançant un de ses chargeurs.

Jo attrapa le chargeur et le glissa dans son arme. Elle jeta un coup d'œil autour de son arbre, la fumée flottant épaisse dans l'air. La position du tireur d'élite n'était qu'à dix pas. Les buissons semblaient avoir été lacérés par une tronçonneuse.

— Couvrez-moi, dit-elle.

Brandt et Ford prirent position et sortirent de leur couverture.

Jo marcha vers la colline. Elle garda son arme pointée sur la position du tireur d'élite tandis que des sirènes de police retentissaient au loin. Elle prit une inspiration et la retint, avançant doucement vers les buissons pour ne trouver qu'un fusil abandonné et une combinaison de camouflage laissés dans le sillage du tireur.

— Il est parti, dit-elle.

SOIXANTE-HUIT

Une demi-douzaine de voitures de police convergèrent vers la cabane. Jo leur fit signe depuis la colline où le tireur embusqué s'était caché. Plusieurs officiers commencèrent à boucler la zone et à fouiller les bois à la recherche d'indices sur le tireur.

Ford regardait Jo comme si elle venait de lui offrir un jour de plus à vivre. Il rangea son pistolet, s'approcha d'elle et sourit.

— Quelle surprise de te voir ici, dit-il.

— Ça va ? Tu n'es pas blessé ?

Ford secoua la tête. — Je vais bien, répondit-il. Juste quelques égratignures, mais je survivrai.

Elle regarda en direction du porche et aperçut le corps étendu près de la porte. — C'est Burke ?

— Ouais, dit-il d'un ton abattu. Le tireur l'a abattu dès qu'on a franchi la porte.

Jo soupira. — Génial, dit-elle. Encore une impasse.

— Pas exactement, dit-il. On a échangé quelques mots avant qu'il ne soit tué. Il a dit des choses qui pourraient t'intéresser.

Brandt rangea son arme. Il se tourna vers Ford. — Beau tir, dit-il.

— Pareillement, dit Ford. Merci pour ton aide.

Brandt hocha la tête. Il se tourna ensuite vers Jo. — Je vais appeler le bureau, dit-il. On devrait vérifier la cabane d'abord.

— Elle est vide, dit Ford. Burke était le seul à l'intérieur.

— Je vais jeter un deuxième coup d'œil au cas où, dit Brandt. On ne peut pas laisser de zone d'ombre.

Les trois se dirigèrent vers la cabane. Brandt entra et inspecta l'intérieur de la maison. Jo s'accroupit à côté de Burke et examina son corps.

— Qui a fait ça ? dit-elle. Qui était le tireur ?

— J'espérais que tu pourrais me le dire, dit Ford. Ce type était préparé. Entraîné militairement. Il savait qu'on allait venir et il est arrivé avant que j'aie eu une chance d'arrêter Burke.

Jo se leva. Elle regarda Ford avec curiosité. — Tu as été un pas derrière nous tout ce temps, n'est-ce pas ?

Il haussa les épaules. — Je t'avais dit que j'allais voir cette affaire jusqu'au bout.

— Tu as failli te faire tuer.

— Eh bien, grâce à toi, dit-il, ce n'est pas arrivé.

Jo balaya le commentaire de Ford d'un geste de la main.

— Écoute, dit Ford, ça ne sert à rien de se lancer dans une discussion houleuse à ce sujet. Nos chemins ont convergé à nouveau sur cette affaire. Peut-être devrions-nous prendre ça comme un signe que nous devons mettre nos têtes ensemble et résoudre cette histoire.

Il a raison, se dit Jo. Ça ne sert à rien de lutter davantage.

— D'accord, dit-elle. Commençons par la question facile : pourquoi étais-tu ici ?

— Ce type Burke, dit Ford, son arme était celle qu'on a retrouvée sur le corps de Miles. Il s'avère que Burke est un associé d'une femme nommée Thelma Winkler. Elle aurait des liens avec une famille criminelle serbe à New York. La rumeur dit que Thelma blanchit l'argent des Serbes à travers ses entreprises ici.

Jo plissa les yeux. — Continue.

— Thelma, dit-il, a un fils nommé Tommy. D'après ce que Burke m'a dit avant d'être tué, Tommy et son père ont volé de l'argent à Thelma qu'elle devait blanchir pour les Serbes, et Tommy a quitté la ville. Ils le cherchent depuis que c'est arrivé.

— Comment l'arme de Burke est-elle liée à tout ça ? demanda-t-elle.

Ford répondit : — Il m'a dit qu'il avait prêté l'arme à Tommy il y a un moment mais ne l'a jamais récupérée. Des semaines plus tard, elle se retrouve sur le corps de Miles.

— Qu'est-ce que Burke t'a dit d'autre ?

— Pas grand-chose. Il s'est pris une balle dans la tête avant de pouvoir m'en dire plus.

Jo dit : — Comment sais-tu que Burke te disait la vérité ?

— Parce qu'il était mort de peur, dit Ford. Il voulait une protection. Il savait que quelqu'un venait pour lui, et il voulait notre aide. Peut-être que ce type qui vient de transformer les bois en plage d'Omaha était celui dont il parlait.

— On doit retrouver Tommy et son père, dit Jo. On doit se dépêcher. Cette fusillade va avoir des répercussions. On vient de remuer un nid de frelons.

— Ça pourrait être une bonne chose, dit Ford. Ça va faire sortir plus de joueurs au grand jour.

Jo regarda Ford. — Je suis contente que tu ailles bien.

Ford hocha la tête. — Je suis content que tu ailles bien aussi.

SOIXANTE-NEUF

Rowe roulait lentement dans sa voiture le long de l'autoroute. Il s'était fixé comme règle de rester cinq miles en dessous de la limite de vitesse pour ne pas attirer l'attention. Deux voitures de police venant en sens inverse le dépassèrent à toute allure, se dirigeant vers la cabane de Burke Schaefer.

Rowe se lança un regard noir dans le rétroviseur. — Espèce d'idiot, se dit-il. Tu les avais à ta merci. Tu aurais dû tous les tuer. Tu vaux mieux que ça.

Rowe examina la blessure par balle sur le côté gauche, juste sous les côtes. Entrée et sortie, pensa-t-il. Tous les organes vitaux avaient été épargnés. Il pressa sa main contre la plaie sur son torse. Il ne tressaillit pas. Il sentit la douleur se répandre sur sa peau, mais Rowe n'en avait cure. La douleur ne signifiait rien. C'était simplement un rappel qu'il était toujours en vie. Il faut que je recouse ça, se dit-il. Il faut que je trouve des médicaments. Le travail n'est pas terminé. Ce n'est qu'un contretemps mineur.

Il conduisit encore un mile en gardant un œil attentif sur son rétroviseur. Le soleil commençait à se coucher lorsqu'il aperçut une paire de phares dans le rétroviseur latéral. Il surveilla attentivement la voiture dans son rétroviseur. Le véhicule se rapprochait lentement. Rowe distingua alors les gyrophares sur le toit de la voiture et l'agent assis derrière le volant.

— Continue de rouler, mon gars, murmura-t-il. Je n'ai pas envie de faire de ton enfant un orphelin.

La voiture de patrouille se rapprocha, suivant Rowe sur près d'un mile.

Les lumières sur le toit du véhicule de police commencèrent à danser.

Rowe tendit la main vers le sac posé sur le siège passager. Il fouilla à l'intérieur et saisit une paire de lunettes, une fausse moustache de qualité cinématographique et l'un des permis de conduire falsifiés qui s'y trouvaient. Il actionna le clignotant, ralentit la voiture et poussa le sac au sol. Il ajusta sa veste pour que sa blessure ne soit pas visible. Il enfila rapidement son déguisement tandis que la voiture de police s'arrêtait et qu'un adjoint du shérif en sortait.

Rowe vérifia une dernière fois son déguisement. Il plissa les rides de son visage pour qu'elles correspondent à la photo sur le permis de

conduire. Il prit ensuite rapidement le pistolet de son holster de hanche, le tint dans sa main droite et le pressa contre le panneau latéral. Il releva son bras gauche pour dissimuler l'arme, puis adressa un sourire à l'adjoint qui arrivait à sa portière.

— Bonsoir, monsieur, dit Rowe avec un accent du Sud. Est-ce que je roulais trop vite ? Toutes mes excuses. Je ne fais que passer.

L'adjoint posa sa paume sur son arme dans son étui. — Permis et carte grise, s'il vous plaît.

Rowe lui tendit le permis. Il ouvrit ensuite la boîte à gants de sa main libre, en sortit la carte grise et la lui remit.

L'adjoint examina les documents puis fixa son regard sur Rowe. — Comment se passe votre soirée... il vérifia à nouveau le nom sur le permis... M. Vincent ?

Rowe haussa les épaules. — Oh, pas trop mal, dit-il. Et vous ?

— Où allez-vous ?

— Chez mon ex-femme à Seattle.

L'adjoint fronça les sourcils. — Pour quelle raison ?

Rowe répondit : — C'est mon week-end avec les enfants. Mon ex-femme était censée m'amener les petits, mais elle a dit que sa voiture était en panne. Il rit. Je soupçonne qu'elle essaie juste de me faire travailler pour ça. L'enfer n'a pas de fureur pareille, pas vrai ?

L'adjoint ne dit rien. Il jeta un autre coup d'œil à la photo sur le permis de conduire.

Laisse tomber, pensa Rowe. Rends-moi mes papiers, monte dans ta voiture et rentre chez toi auprès de ta famille.

— Tout va bien, monsieur ? demanda Rowe.

L'adjoint secoua la tête. — Pas vraiment, M. Vincent.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

L'adjoint fit un signe de tête par-dessus son épaule. — Vous avez vu ces voitures de police qui viennent de passer ?

Rowe acquiesça. — En effet, dit-il. Que se passe-t-il ?

— Le FBI vient de signaler une fusillade dans les bois, dit l'adjoint. Il semble que ce soit assez sérieux.

Rowe écarquilla les yeux. — Eh bien, ça alors, dit-il. Le FBI ? Dans cette ville ? Pour quelle raison ?

— Je ne sais pas, dit l'adjoint. Mais tous les effectifs disponibles essaient de comprendre ce qui s'est passé. Il semble que le tireur ait pu s'enfuir. Il y a de fortes chances qu'il roule sur cette route en ce moment même.

Rowe resserra sa prise sur son arme. Le canon pointait directement vers l'estomac de l'adjoint. — Seigneur, dit-il. Il n'est pas dans les parages, n'est-ce pas ? Devrais-je m'inquiéter ?

L'adjoint fit un pas en avant. — Avez-vous vu quelqu'un ? demanda-t-il. Quelqu'un qui marchait le long de la route ? Quelqu'un

qui essayait de faire du stop ?

Rowe secoua la tête. — Non, monsieur, dit-il. Rien d'autre que quelques voitures qui passaient. Il leva un doigt. J'ai vu quelqu'un filer sur l'autoroute il y a environ dix minutes. Il m'a dépassé à toute vitesse. Il a failli me faire sortir de la route.

— Que conduisait-il ?

Rowe plissa les yeux. — Une voiture ancienne. Rouge. Je n'ai pas vraiment pu distinguer la marque ou le modèle.

Le député pointa du doigt la route. — Vous dites qu'il est parti dans cette direction ?

Rowe acquiesça. — Oui, monsieur.

Le député examina la route. Puis il reporta son attention sur Rowe.

Rowe appuya sur la gâchette. Il pressa le canon plus fort contre le panneau latéral et se prépara à tirer.

— C'est tout ce que vous avez vu ? demanda le député. Rien d'autre ?

— Non, monsieur, répondit Rowe. Juste cette voiture qui est passée à toute vitesse. Pour être honnête, je suis inquiet. J'ai l'impression que je ne devrais pas être sur la route en ce moment.

Le député secoua la tête. — Je ne m'inquiéterais pas à votre place, Monsieur Vincent, dit-il. Soyez simplement prudent. Ne vous arrêtez pas, sauf si c'est nécessaire. Si vous voyez quelque chose de suspect, appelez immédiatement la police.

— Je le ferai, monsieur.

Le député lui rendit ses papiers. — Passez une bonne soirée, Monsieur Vincent.

Rowe sourit et reprit ses documents. — Vous aussi, monsieur.

Le député hocha la tête et s'éloigna. Rowe le regarda dans son rétroviseur monter dans sa voiture et partir. Rowe retira alors son déguisement, sortit l'arme du panneau latéral et bascula le cran de sûreté de son arme sur « sûr ».

SOIXANTE-DIX

Les yeux de Thelma étaient rivés sur le téléviseur dans sa cuisine. Les images d'actualité montraient la cabane de Burke. Les policiers avaient envahi toute la zone. Des agents du FBI fouillaient la maison. On montrait une séquence du corps de Burke chargé à l'arrière d'un fourgon du coroner. Le journaliste annonçait qu'un suspect était toujours en fuite.

La porte d'entrée s'ouvrit. Wilson entra dans la maison. Il pénétra dans la cuisine et fixa immédiatement son regard sur le téléviseur.

— Alors, dit-il, tu es au courant.

Thelma s'assit à la table de la cuisine. — Bien sûr que je le suis. J'ai pu entendre les coups de feu depuis ici.

Wilson enleva sa casquette de camionneur. — C'est mauvais. Je ne sais pas...

— Je sais que c'est mauvais, espèce d'imbécile, l'interrompit Thelma. Burke est mort, mon fils est toujours porté disparu, et personne n'a la moindre idée d'où Andy a bien pu s'enfuir.

— Que penses-tu qu'il se soit passé ? demanda-t-il.

Thelma prit une cigarette du paquet sur la table. — Ce sont les Serbes, dit-elle. Ça ne peut être qu'eux. Ils sentaient que quelque chose clochait, alors ils ont envoyé quelqu'un ici pour remuer les choses. Elle pointa le téléviseur du doigt. Ils ont eu Burke. Les choses ont mal tourné, et les armes se sont mises à parler.

Wilson secoua la tête. — Maudit Burke, dit-il. On n'aurait jamais dû faire confiance à cet abruti dès le départ.

Thelma alluma sa cigarette. — Je vais te blâmer pour celle-là, dit-elle. C'était ton cousin. Ce pauvre petit imbécile était aussi stupide qu'on peut l'être.

Wilson écarta les mains. — Que veux-tu faire maintenant ? demanda-t-il. La pression monte.

Thelma tapota sa cigarette pour en faire tomber la cendre. Elle resta silencieuse un moment et réfléchit aux options. — Va sur le chantier de construction, dit-elle. Dis au contremaître de commencer à tout fermer. Tout. Déchiquette tous les documents. Licencie les employés. Débarrasse-toi de tout ce que nous avons sous la main. Je ne veux plus aucun lien avec nous ou l'entreprise.

Il hocha la tête. — Je m'en occupe. Et après ?

— Une chose à la fois, dit Thelma. Nous devons nous assurer que si les fédéraux ou les flics locaux commencent à fouiner dans nos

affaires, rien ne puisse nous incriminer. Une fois cette question réglée, nous nous concentrerons sur la tâche la plus importante.

— Qui est ?

Ses yeux se plissèrent. — Retrouver mon fils, dit-elle. Peu importe si je dois mettre le monde à feu et à sang. Je vais le retrouver.

Wilson fit un geste vers le téléviseur. — Et ce tireur dont ils parlent ? Si tu as raison, et que les Serbes l'ont envoyé, il pourrait venir nous chercher.

Thelma écrasa sa cigarette dans le cendrier. — Va chercher toutes les armes de l'entrepôt. Les grosses. Si les Serbes veulent la guerre, on va leur donner la guerre.

SOIXANTE-ET-ONZE

Ford aperçut la voiture du Lieutenant Griffin s'arrêter devant la cabane aux premières heures du matin. Il inspira profondément. Il se prépara à se faire réprimander ou même licencier pour avoir agi sans autorisation. Jo se tenait avec Ford sur le porche. — Ça va ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dit-il. Il est possible que je doive rendre mon insigne avant la fin de cette affaire.

Elle lui tapa sur l'épaule. — Tu vas y arriver, dit-elle. Je te soutiendrai si tu en as besoin.

Griffin sortit de sa voiture. Elle fixa son regard sur Ford. Elle s'approcha lentement de lui, s'arrêta, puis croisa les bras. Elle jeta un coup d'œil à Jo, hocha la tête et dit : — Ravi de vous revoir, Agent Pullinger. J'aurais préféré que ce soit dans de meilleures circonstances.

Jo répondit : — De même, Lieutenant Griffin.

Griffin reporta son attention sur Ford.

Ford demanda : — Suis-je renvoyé ?

Elle haussa les épaules. — Le jury délibère encore sur ce point, dit-elle. D'abord, je veux savoir ce qui se passe bordel. Racontez-moi tout. Pour votre bien, n'omettez aucun détail.

Il hocha la tête. — Je poursuivais l'enquête en dehors de mes heures de service, dit-il. J'ai fini par découvrir que l'arme que Miles Fletcher aurait utilisée pour se suicider appartenait à un homme nommé Burke Schaefer. Je suis venu ici pour lui parler, et c'est là que tout a dégénéré.

Griffin regarda autour d'elle. Elle fixa les douilles éparpillées sur le sol. Le sang sur le porche. Le fusil de sniper qu'un expert en criminalistique manipulait avec des gants.

— Bon sang, dit-elle. Vous avez de la chance d'être en vie, Ford.

— Ouais, dit Ford, cette idée m'a aussi traversé l'esprit.

Elle croisa les bras. — Quoi d'autre avez-vous découvert ?

— Quelques éléments, dit-il. J'ai appris l'existence d'une certaine Thelma Winkler. Apparemment, Burke Schaefer travaillait pour elle. L'histoire raconte que Thelma blanchit de l'argent pour un réseau criminel serbe sur la côte est. J'essaie encore de rassembler toutes les pièces du puzzle, mais c'est ce que j'ai pour l'instant.

Griffin secoua la tête. — Eh bien, dit-elle, pour quelqu'un qui m'a menti et désobéi aux ordres directs, vous avez réussi à découvrir pas mal de choses.

Ford ne dit rien.

Le Lieutenant haussa les épaules. — Que devrais-je faire maintenant, Ford ? demanda-t-elle. Essayez de voir les choses de mon point de vue. J'ai un détective de premier plan qui court partout en travaillant sur des affaires qui ne lui ont pas été officiellement assignées. Il a été malhonnête, et il a réussi à pousser les choses au point que ça a fini par culminer dans une fusillade au milieu des bois.

— Je comprends, dit-il. Mais de mon point de vue, j'ai réussi à tomber sur quelque chose d'important ici, quelque chose de si significatif que ça a réussi à entraîner Miles Fletcher et Kenzie Miller dedans. Cette fusillade indique que je me rapproche de quelque chose. Oui, j'ai des raisons personnelles qui ont motivé mon implication dans tout ça. Mais le fait est que je suis près de découvrir la vérité, et je pense qu'il serait imprudent de me mettre sur la touche avant que le match ne soit terminé.

Jo intervint. — Lieutenant, dit-elle, serait-il acceptable que je donne mon opinion sur ce sujet ?

Griffin acquiesça. — La parole est à vous, Agent Pullinger.

— Tout ce que Ford a dit est exact, dit Jo. Comme vous, je n'étais pas ravie d'apprendre qu'il menait une enquête non officielle. Cela mis à part, son implication a permis de découvrir des éléments importants. J'aimerais demander qu'il — pour faire simple — collabore avec le Bureau sur cette affaire. Je suis sûre que je peux passer un coup de fil à mon SAC pour officialiser cela. Cela dit, quelles que soient les règles ou les procédures opérationnelles standard qu'il a enfreintes, c'est une question qui relève de votre bureau, donc la décision vous appartient.

Le Lieutenant examina Ford de la tête aux pieds. — Il semble, dit-elle, que le FBI vous ait pris en affection à plus d'une occasion, Détective. Peut-être est-ce le destin ou une chance stupide, mais vous avez raison — il serait insensé de vous retirer du terrain avant que cette affaire ne soit correctement résolue. Elle regarda Jo. — Parlez à votre SAC. Dites-lui que vous avez ma bénédiction. Elle pointa Ford du doigt. — Quand ce sera terminé, vous et moi avons encore beaucoup à nous dire. Cette affaire n'est pas encore réglée.

Ford hocha la tête et dit : — Compris.

Sur ce, Griffin retourna à sa voiture, monta et s'en alla.

Jo sourit, regarda Ford et dit : — Bienvenue à nouveau au FBI, détective.

SOIXANTE-DOUZE

Ford se tourna vers Jo. — Merci pour ton aide, dit-il. Je ne savais pas trop où ça allait mener pendant un moment.

Jo hocha la tête. — Avec plaisir.

Elle se rappela ses médicaments. Elle en prit un. Jo remarqua que le flacon était presque vide.

Tant mieux, se dit-elle. Je suis contente d'en finir avec ces petites bêtises.

Ford regarda autour de lui. — Où est Brandt ?

— Il parle au shérif, dit-elle. Il coordonne avec d'autres départements pour essayer de localiser le tireur.

— Eh bien, dit Ford, si ce tireur est aussi bon qu'il l'a prouvé, il est déjà loin maintenant.

— Je suis d'accord, dit-elle. C'était du travail de professionnel, un vrai savoir-faire. Tu as vu le fusil ? C'était du sur-mesure. Le type est parti sans laisser de trace.

Il hocha la tête. — On l'a probablement un peu énervé aussi.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il n'a pas pu tuer tout le monde. Il sortit son téléphone. Je vais vite appeler ma famille.

Jo dit : — Prends ton temps.

Ford composa le numéro de Kelly et porta le téléphone à son oreille. Sa femme répondit dès la première sonnerie.

— Bryan, dit-elle, tout va bien ?

— Je vais bien, répondit-il. C'est juste une longue journée.

Kelly dit : — Je regardais les informations. Il y avait quelque chose à propos d'une fusillade près de l'endroit où tu traînais ces derniers temps. Tu n'y étais pas, n'est-ce pas ?

Ford ferma les yeux. — J'y étais, dit-il. Mais tout va bien, Kelly. Personne n'a été blessé.

Elle eut un hoquet de surprise. — Bryan, dit-elle, les informations ont montré un corps.

— C'était l'un des méchants, ma chérie, dit Ford. Je ne veux pas paraître dur, mais peu de gens vont pleurer sa disparition. — Je n'aime pas ça, Bryan, dit Kelly. On veut que tu rentres à la maison.

— Je vais le faire, dit-il. Bientôt. J'ai juste besoin de régler quelques détails. Je serai de retour avant que tu ne t'en rendes compte. Écoute, je fais de nouveau équipe avec Jo. Elle travaille avec un autre agent, qui est très recommandé. Après cette fusillade,

pratiquement tous les responsables de l'application de la loi de la région sont intervenus. Je vais bien aller. Rien ne va arriver.

Sa femme soupira. — Tu as déjà dit ça avant. On sait tous les deux que tu ne peux pas faire ce genre de promesse.

Ford serra le téléphone plus fort. Je ne peux pas les perdre, se dit-il. Je ne peux pas faire passer le travail avant eux encore une fois, mais je dois à la famille de Miles de mener cette affaire jusqu'au bout. Mais je ne sais pas quoi faire.

— Ma chérie, dit-il, si tu veux que je rentre à la maison, je le ferai. Cette affaire est importante. On approche de la ligne d'arrivée. Je le sens. Mais si tu me dis de laisser tomber, je laisserai tomber.

Elle prit un moment avant de répondre. — Je veux que tu sois en sécurité, dit-elle. Et je ne veux pas t'éloigner de quelque chose que tu pourrais être en mesure de résoudre.

— Dis-moi juste quoi faire, Kelly, dit Ford. Je ferai ce que tu voudras.

— Termine ça, dit-elle, et promets-moi que quand tu reviendras, tu prendras du temps libre.

— Je le ferai, dit-il. Et je vous aime tous les deux très fort.

— On t'aime aussi.

Ford raccrocha. Il prit une profonde inspiration. Termine ça, pensa-t-il. Termine ça et rentre à la maison.

Il retourna vers Jo. Brandt était maintenant avec elle. Ils étaient en pleine discussion sur les moyens de traquer le sniper.

Jo demanda à Ford : — Comment ça s'est passé ?

— Bien, dit-il. La seule question que je me pose maintenant est : où allons-nous à partir d'ici ?

Brandt dit : — On devrait enquêter sur Thelma Winkler. Si elle était liée à Burke Schaefer, elle a peut-être des réponses.

— Je vais conduire, dit Ford. On dirait que ta Charger a vu des jours meilleurs.

Brandt jeta un coup d'œil à son véhicule, qui ressemblait maintenant à quelque chose proche d'un fromage suisse.

Jo se tourna vers Ford. — Ta voiture n'avait pas été endommagée dans la fusillade ?

Ford sourit. — Si, et c'est pourquoi la police m'a donné une voiture de location.

SOIXANTE-TREIZE

Rowe brisa la fenêtre arrière menant à la clinique vétérinaire. Il faisait un noir d'encre. Le centre commercial où se trouvait la clinique était vide, mais il devait s'en assurer. Des chiens aboyèrent lorsque Rowe entra prudemment par la fenêtre. Il jeta un coup d'œil autour de lui, son arme fermement tenue dans sa main, alors qu'il quittait l'arrière-boutique pour entrer dans la salle principale.

Toutes les lumières étaient éteintes, mais Rowe voyait mieux dans l'obscurité que la plupart des gens. Il repéra un poste de réception sur sa gauche. À sa droite, un couloir menait aux salles d'examen et au chenil.

Il se dirigea vers la première salle d'examen sur sa gauche. Rowe actionna la poignée et constata qu'elle n'était pas verrouillée. Il entra dans la pièce, alluma les lumières et repéra une armoire à médicaments verrouillée sur le mur du fond.

Rowe utilisa la crosse de son arme pour forcer l'ouverture de l'armoire. Il fouilla parmi les prescriptions et découvrit du désinfectant et des compresses de gaze. Il plaça les articles sur la table d'examen et retira sa chemise. Après avoir nettoyé sa blessure, il trouva un pistolet à agrafes et recousut le trou.

Le tueur à gages s'assit et prit une inspiration. Mange, se dit-il. Puis trouve un endroit pour te reposer. Une heure tout au plus, et puis tu reprends la route.

Il fouilla dans ses poches et sortit son téléphone jetable. Il composa le numéro enregistré dans son téléphone et on lui répondit après une sonnerie.

— Vas-y, dit la taupe.

— Burke Schaefer est mort, dit Rowe. Mais le policier qui était avec lui et les agents du FBI ne le sont pas.

— Bon sang, dit la taupe. Et ton équipement ?

Rowe répondit :

— J'ai reçu une balle dans l'abdomen. C'était net. J'ai dû abandonner l'équipement et m'enfuir.

— Ça n'a pas d'importance, dit la taupe. L'arme était intraçable. Fabriquée sur mesure. Il leur faudra des années pour découvrir qui te l'a fournie. Où es-tu maintenant ?

— Je me soigne, dit Rowe.

— Peux-tu terminer le travail ?

— Je peux. Mais j'ai besoin d'une faveur.

La taupe dit :

— Je t'écoute.

— Découvre, dit Rowe, qui était ce policier sur les lieux. Je veux savoir qui il est et qui sont les agents du FBI qui étaient avec eux.

— Que comptes-tu faire ?

— Je vais les tuer, dit Rowe. Tous.

— Est-ce personnel, demanda la taupe, ou simplement professionnel ?

— Les deux, répondit Rowe. Je n'aime pas les témoins, et je n'aime pas être surpassé.

Le bruit de la porte d'entrée de la clinique qui s'ouvrait poussa Rowe à raccrocher. Il éteignit la lumière, saisit son arme et posa son doigt contre le pontet.

SOIXANTE-QUATORZE

Delilah entra dans la clinique vétérinaire une heure avant l'arrivée prévue du docteur. Elle s'assurait toujours que tout soit prêt pour le Dr Cline lorsqu'il arrivait au cabinet, ce qui lui avait valu une importante augmentation l'année précédente.

Delilah, âgée de vingt-deux ans, alluma les lumières. Les chiens dans le chenil se mirent à aboyer.

— Calmez-vous, les gars, dit-elle. Je vais vous nourrir dans une seconde.

Elle posa son sac à main sur son bureau et alluma l'ordinateur. Elle but une gorgée du café à emporter qu'elle avait à la main, vérifia le planning sur son bureau, puis se dirigea vers le couloir. Elle marchait en direction du chenil lorsqu'elle remarqua que la porte menant à l'arrière-salle était ouverte. Elle s'arrêta.

J'ai fermé toutes les portes avant de verrouiller, se dit-elle. Je suis certaine d'avoir fermé celle-là aussi.

Les mains de Delilah tremblaient. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers son sac à main et songea à composer le numéro d'urgence. Elle entra prudemment dans l'arrière-salle et appuya sur l'interrupteur. Elle repéra immédiatement la fenêtre brisée et les éclats de verre sur le sol.

— Oh, mon Dieu..., gémit-elle.

Delilah sortit de la pièce, dos au couloir. Elle fit quelques pas, le regard fixé sur le verre brisé.

Son dos heurta quelque chose.

Elle fit volte-face. Ses yeux étaient écarquillés. Sa bouche était ouverte — puis elle réalisa qu'elle s'était simplement cognée contre le mur.

Elle posa sa main sur sa poitrine. — Respire, dit-elle. Tout va bien.

Elle jeta un coup d'œil dans le couloir. Elle vit que la porte menant à la première salle d'examen était ouverte. Elle s'en approcha, les mains tremblantes alors qu'elle touchait lentement la poignée. Elle s'arrêta sur le seuil. La pièce était plongée dans l'obscurité, et une odeur de désinfectant flottait dans l'air.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-elle.

Delilah chercha l'interrupteur sur le mur. Elle tâtonna un moment, certaine d'avoir commis une erreur en n'appelant pas la police. Ses doigts effleurèrent l'interrupteur. Elle le pinça entre deux

doigts puis bascula le bouton.

Les lumières s'allumèrent. Du matériel était éparpillé sur le sol. Des compresses ensanglantées étaient sur la table d'examen — mais il n'y avait personne dans la pièce. Une seconde plus tard, Delilah perçut le bruit de pneus crissant sur le parking. Elle fit volte-face. Elle entendit une voiture s'éloigner à toute vitesse du centre commercial.

Quelques instants plus tard, le bruit avait disparu.

SOIXANTE-QUINZE

Jo frappa deux fois à la porte de Thelma Winkler. Brandt et Ford l'encadraient. Tous les trois gardaient leurs mains près de leurs armes.

— Qui est-ce ? appela Thelma.

— FBI, madame, dit Jo. Nous devons vous parler.

— Vous avez un mandat ?

— Nous pouvons en obtenir un, dit Jo. Mais je ne pense pas que vous vouliez commencer votre matinée avec une bande d'hommes en coupe-vent qui mettent votre maison sens dessus dessous.

Un instant plus tard, la porte s'ouvrit. Jo vit une femme en chemise de nuit, sa peau craquelée et usée, et un regard las dans ses yeux.

— Thelma Winkler ? demanda Jo.

— Je ne suis certainement pas Dolly Parton, dit Thelma. Maintenant, que voulez-vous ?

Brandt dit :

— Burke Schaefer. Vous le connaissez ?

Thelma haussa les épaules.

— Il a fait quelques travaux pour moi, dit-elle, oui.

Ford dit :

— Cela vous dérange si nous entrons ?

— Oui, dit Thelma, ça me dérange. Si vous voulez parler, on peut le faire ici sur le porche.

— Très bien, dit Jo, alors allons droit au but. Burke Schaefer a été tué la nuit dernière chez lui. Savez-vous quelque chose à ce sujet ?

Thelma haussa les épaules.

— J'ai vu quelque chose aux infos. Mais je ne connaissais pas bien Burke. Comme je l'ai dit, il a fait quelques travaux pour moi avant.

— Quel genre de travaux ?

— Des petits boulots, dit Thelma. Des trucs pour mon entreprise de construction. Mais il n'était pas vraiment fiable. Je ne l'utilisais pas beaucoup.

Ford fronça les sourcils.

— Tommy Winkler est votre fils, n'est-ce pas ?

Les yeux de Thelma se plissèrent.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il a disparu, dit Ford. Depuis un certain temps.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec tout ça ?

Brandt dit :

— Nous espérions que vous pourriez nous le dire. Voyez-vous, Burke Schaefer avait une arme. Cette arme a été retrouvée sur un possible cas de suicide sur lequel nous enquêtons. Quand nous sommes allés interroger Burke Schaefer à ce sujet, il a commencé à raconter des choses très intéressantes à mon collègue, le détective Ford ici présent.

Thelma croisa les bras d'un air défensif.

— Ah oui, dit-elle. Comme quoi ?

Jo dit :

— Blanchiment d'argent. Un lien avec une famille criminelle serbe. Burke Schaefer semblait impatient de tout nous raconter. Quelques secondes plus tard, il se fait tirer une balle dans la tête par quelqu'un avec qui nous avons fini par échanger des coups de feu dans les bois.

— Ça ressemble aux divagations d'un ivrogne pour moi, dit Thelma. Je ne sais rien à ce sujet.

— Donc, dit Jo, je suppose que si nous vous disions que Burke Schaefer a mentionné que votre fils s'était enfui avec beaucoup d'argent que vous étiez censée blanchir pour les Serbes, vous n'en sauriez rien, n'est-ce pas ?

Thelma secoua la tête.

— Vous autres, dit-elle, avez une imagination débordante. Je comprends maintenant pourquoi les gens ne font pas confiance aux types du gouvernement.

— Madame Winkler, dit Brandt, nous savons qu'il se passe quelque chose avec Tommy. Nous savons qu'il a un lien quelconque avec l'affaire que nous enquêtons. Ce serait plus facile si vous nous laissiez simplement entrer, vous asseyiez et nous disiez tout ce que vous savez. Ce serait mieux pour tout le monde, surtout pour vous.

Thelma sourit.

— Je vais vous dire, dit-elle, rendez-vous service et obtenez un mandat. Faites ça, et peut-être que je parlerai. En attendant, faites demi-tour et retournez d'où vous venez.

La porte claqua. Jo soupira, secoua la tête et retourna vers la berline de Ford.

— Eh bien, dit Ford, ça s'est passé comme prévu.

— Elle sait quelque chose, dit Brandt. C'est clair.

Jo dit :

— Nous devons retourner au bureau. Thelma a raison. Nous avons besoin d'un mandat. Elle ne nous parlera pas autrement. Nous allons l'obtenir et ensuite nous rassemblerons tout ce que nous pouvons sur Thelma Winkler et ses associés.

Le trio monta dans la voiture. Alors que Ford reculait dans l'allée,

Jo aperçut Thelma qui les observait à travers sa fenêtre de devant.

SOIXANTE-SEIZE

Grantham est entré dans la salle de conférence du bureau local du FBI. Il a fermé la porte derrière lui et l'a verrouillée. Les stores étaient fermés. Jo, Ford et Brandt étaient assis ensemble au bout de la table de conférence.

Grantham a fait un signe de tête à Ford. — Ravi de vous revoir, Détective.

— De même, monsieur, a répondu Ford.

— Bien, a dit Grantham avant de se glisser sur une chaise, je vous écoute.

Jo s'est éclairci la gorge. — J'aimerais que ce que je m'apprête à vous dire soit simple, monsieur, mais ce n'est pas le cas. Nous essayons encore de rassembler quelques éléments, mais je suis certaine, sur la base de ce que nous avons en main, que nous savons ce qui s'est passé jusqu'à présent.

— J'espère que c'est du solide, Agent Pullinger, a dit le SAC. Le procureur général harcèle mon bureau de coups de téléphone pour savoir ce qui se passe. J'ai du mal à lui dire où nous en sommes dans l'enquête. Il a laissé entendre que d'autres personnes allaient être impliquées dans le but d'élucider tout cela. Pour faire simple, des carrières sont en jeu ici.

— Je comprends, monsieur, a-t-elle dit. Croyez-moi. Je ne me réjouis pas de la situation actuelle.

— J'en suis sûr, a-t-il dit. Mais il est inutile de perdre du temps en excuses. Allons droit au but.

Brandt a déclaré : — Voici ce que nous savons jusqu'à présent : nous pensons que Kenzie Miller et Miles Fletcher ont été assassinés par une tierce personne inconnue. Nous pensons qu'il s'agit de l'individu que nous avons trouvé sur les images de vidéosurveillance du motel non loin de la scène de crime. Nous avons maintenant des raisons de croire que Burke Schaefer et Tommy Winkler possédaient des informations concernant certains aspects de l'enquête sur Miles Fletcher et Kenzie Miller, mais le premier a été tué avant que nous ayons eu la chance de découvrir de quoi il s'agissait.

— Nous pensons également, a ajouté Jo, que Tommy Winkler s'est enfui avec une somme d'argent importante en compagnie de son père, Andy King, et qu'il pourrait être l'homme que nous avons vu sur les images de vidéosurveillance du motel.

Les yeux de Grantham se sont plissés. — Où est Tommy Winkler

maintenant ?

Ford a répondu : — Inconnu. Toute personne d'intérêt ayant des liens avec lui est maintenant soit morte, soit disparue. Cela inclut Andy King, dont personne n'a eu de nouvelles ces derniers jours.

— Et la mère, Thelma Winkler ?

Jo a dit : — Nous lui avons parlé il y a quelques heures. Elle était indignée, c'est le moins qu'on puisse dire. Nous sommes presque certains que ce qui se passe entre elle et les Serbes la force à garder le silence.

— Y a-t-il une quelconque validité à sa connexion avec les Serbes ? a demandé Grantham. Ou n'est-ce qu'une théorie ?

Elle a hoché la tête. — Oui, il y en a.

Brandt a saisi l'épais dossier devant lui, s'est levé et l'a tendu à Grantham. — Ceci, a-t-il dit, est un rapport condensé que l'agent McKinley a produit pour nous. Il détaille une enquête en cours de nos collègues de New York concernant Thelma Winkler et un homme nommé Bogdan Jovanović. Jovanović est un trafiquant d'armes bien connu qui a toujours eu une longueur d'avance sur les efforts du Bureau pour l'inculper de diverses charges. Il a été repéré sur le radar du Bureau il n'y a pas longtemps après qu'un informateur confidentiel ait signalé à son agent traitant que Thelma Winkler blanchissait son argent par le biais de son entreprise de construction dans le Nord-Ouest Pacifique.

Le SAC a feuilleté le dossier. — Qui est cet IC ? a-t-il demandé.

Jo a secoué la tête. — Les dossiers sont scellés. Le bureau de New York refuse de divulguer cette information au motif que cela pourrait compromettre leur enquête.

— Ce qu'ils nous ont fourni, a dit Brandt, c'est une liste de journaux d'appels téléphoniques, d'échanges de messages texte et de petites transactions effectuées entre Thelma et l'IC. Bien que l'identité de l'IC reste inconnue, son témoignage a mis en lumière une opération dont le bureau de New York est presque certain qu'elle existe.

Grantham a fermé le dossier. — Donc, a-t-il dit, Thelma blanchit de l'argent pour Jovanović. Son fils et son ex-mari volent une partie de l'argent qu'elle était censée nettoyer. Ils ont disparu, et maintenant les Serbes sont en ville, faisant pression sur elle et ses associés. C'est bien ça ?

Ford a dit : — Cela expliquerait la fusillade qui a eu lieu au domicile de Burke Schaefer. Il m'a mentionné que les Serbes avaient envoyé quelqu'un pour régler la situation, pour le dire crûment.

— Un professionnel ?

Jo a hoché la tête. — Oui, monsieur.

Grantham a secoué la tête. — Cela n'explique toujours pas comment Kenzie Miller et Miles Fletcher se sont retrouvés mêlés à tout

ça, a-t-il dit.

— L'arme qui a été trouvée sur le corps de Miles Fletcher appartenait à Burke Schaefer, a dit Ford. Il m'a dit qu'il avait prêté l'arme à Tommy Winkler juste avant sa disparition. Il est également important de noter, et c'est dans le dossier devant vous, que Tommy a été amené et interrogé par un agent inconnu au sein du Bureau lors de son arrestation. Encore une fois, ces dossiers sont scellés, donc nous ne sommes pas tout à fait sûrs de qui lui a parlé ou quels étaient les détails de cette conversation.

— Pour faire simple, monsieur, a dit Jo, nous pensons que Miles Fletcher et Kenzie Miller se sont retrouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Ils ont croisé le chemin de quelqu'un, peut-être Tommy Winkler, et sont devenus par inadvertance témoins de quelque chose, ce qui a entraîné leur mort.

— Ce qui s'est passé ensuite, dit Brandt, c'était une tentative de dissimulation, une manœuvre pour induire en erreur ceux qui enquêtaient sur le crime. On nous a fait croire que Kenzie Miller avait été tuée par Miles Fletcher. Que c'était peut-être un crime passionnel. L'auteur a ensuite créé une piste qui nous a fait concentrer nos efforts sur la recherche de Miles Fletcher, pendant que Tommy, probablement son père, et peut-être même Thelma, s'employaient à dissimuler l'opération en place avec les Serbes.

Grantham hocha la tête.

— Si c'est le cas, dit-il, quelle est votre solution pour conclure cette affaire ?

— À ce stade, dit Jo, nous devons retrouver Tommy Winkler et son père, et trouver un moyen de faire parler Thelma Winkler. Elle est notre meilleure piste pour retrouver Tommy et faire la lumière sur toute cette histoire. Le seul problème, c'est qu'elle n'a commis aucun crime que nous puissions lui attribuer. Je pense que notre meilleure option est de mettre en place une équipe de surveillance pour la surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Vous voulez augmenter la pression ? dit Grantham. Vous voulez la faire transpirer ?

— Oui, répondit Jo.

Brandt ajouta :

— Nous voulons aussi que les noms de Tommy Winkler et Andy King soient médiatisés. Si leurs visages dominent le cycle d'actualités, cela pourrait les faire sortir de leur cachette. Quelqu'un pourrait les croiser et nous appeler. Nous serons inondés d'appels sans fondement, c'est sûr, mais c'est la seule stratégie dont nous disposons pour le moment.

Grantham ouvrit le dossier. Il parcourut les papiers. Il regarda Brandt. Puis Jo. Puis Ford.

— D'accord, dit-il, je vais faire en sorte que cela se produise. Mais si nous ne trouvons rien dans les prochains jours, nous devrons nous réunir à nouveau et réévaluer la suite des événements. Soyez prêts à transmettre vos conclusions avec la possibilité que tous les trois, vous soyez retirés de l'affaire.

Jo, Ford et Brandt quittèrent le bureau.

Jo s'occupa ensuite d'assigner une équipe de surveillance pour s'installer devant la résidence de Thelma Winkler.

SOIXANTE-DIX-SEPT

Thelma attrapa la plupart des vêtements de son placard et de ses tiroirs et les emballa dans une valise. Elle se déplaça vers le lit et le poussa de côté. Elle se mit ensuite à quatre pattes et retira les planches de bois branlantes du sol. Elle plongea alors la main dans le trou de près d'un mètre de profondeur et en sortit un sac en plastique contenant près de vingt mille dollars en liquide.

Son téléphone portable sonna. Elle répondit et entendit la voix de Wilson.

— C'est fait, dit-il. Tous les dossiers ont été déchiquetés, le bureau a été vidé, et tous ceux qui travaillaient pour nous ont été prévenus.

— Bien, dit Thelma. Comment ont-ils pris la nouvelle ?

— Quand ils ont appris que les Fédéraux pourraient enquêter sur nous, dit-il, plusieurs d'entre eux ont quitté la ville. Mais l'opération est fermée. C'est fini.

Thelma hocha la tête. — Alors il n'y a plus rien à dire.

— Et pour les Serbes ?

Elle soupira. — On ne peut plus rien y faire maintenant. Quitte juste la ville et va aussi loin d'ici que tu peux. Débarrasse-toi de ton téléphone. Assure-toi de mettre autant de distance que possible entre toi et cet endroit.

— Prends soin de toi, Thelma.

— Toi aussi, Jimmy.

Thelma raccrocha et brisa le téléphone en deux. Elle s'assit sur le lit, sa valise posée à côté d'elle. Elle respira profondément et ferma les yeux. Tommy est parti, se dit-elle. Tu dois l'accepter. Il a fait ses choix. Tu ne peux plus rester ici. Si tu le fais, tu meurs.

Elle se tourna vers la table de nuit. Elle prit la photo encadrée d'elle et de Tommy bébé. Elle passa son doigt sur le visage de Tommy.

Une larme coula lentement sur sa joue.

— Pourquoi, mon chéri ? dit-elle. Pourquoi as-tu fait ça ? Où es-tu allé ?

Elle plaça la photo dans sa valise, se leva et erra dans la cuisine. Elle sortit ensuite une cigarette, l'alluma et tira une longue bouffée d'une main tremblante.

— Où vas-tu aller ? murmura-t-elle. Où vas-tu fuir, Thelma ?

Elle arpenta le sol de sa cuisine en pensant à tous les endroits possibles où fuir. Le Mexique, pensa-t-elle. Non, ils me trouveront là-

bas. Et le Brésil ? Non, ils me trouveront là-bas aussi. Ils ne cesseront pas de me chercher. Ils me retrouveront peu importe où j'irai.

Thelma s'affaissa sur une chaise à la table de la cuisine. Elle écrasa sa cigarette puis prit sa tête dans ses mains.

— Tu ne peux pas fuir, se dit-elle. Tu es complètement à court d'options.

Elle se leva et marcha vers les placards. Elle prit un verre, se tourna vers l'évier et le remplit d'eau. Elle but une gorgée pour humidifier sa gorge sèche.

Quelque chose attira son attention à travers la fenêtre au-dessus de l'évier.

Thelma écarta les rideaux. Elle plissa les yeux et vit une camionnette garée dans la rue juste devant son allée. Elle savait sans l'ombre d'un doute que c'était le FBI.

Peut-être, pensa-t-elle, qu'il reste une dernière carte à jouer.

Elle se dirigea vers un tiroir de la cuisine et en sortit un nouveau téléphone jetable.

SOIXANTE-DIX-HUIT

Rowe, vêtu d'un survêtement, vérifia les munitions de son arme. Il gara sa voiture de location sur une colline surplombant la propriété de Thelma Winkler, en prenant soin de la dissimuler derrière un bosquet d'arbres. La mission était maintenant simple : tuer Thelma, trouver Tommy, terminer le travail et quitter la ville. Il était à moitié tenté de les jeter tous les deux dans le même ravin où il avait poussé le camion d'Andy King avec le corps d'Andy encore à l'intérieur. Les déposer au même endroit serait un moyen plus rapide de se débarrasser des corps, et si le père, la mère et le fils malchanceux étaient un jour retrouvés, Rowe serait déjà loin.

Le tueur à gages prit une inspiration. Il scruta le terrain à la recherche du meilleur endroit pour pénétrer dans la résidence de Thelma. Résolu à entrer par l'arrière, il ouvrit la portière de la voiture, sortit et commença à descendre la colline.

Rowe descendit la colline, se faufilant vers la maison. Il pouvait distinguer Thelma faisant les cent pas dans sa cuisine. Elle avait un téléphone à l'oreille. Sa main libre était pressée contre son front. Rowe s'arrêta. Il pouvait dire par le langage corporel de Thelma qu'elle était stressée.

Qui appelles-tu, vieille dame ? pensa-t-il. Ne t'inquiète pas. Tout sera bientôt terminé.

Il enleva la sécurité de son arme et se prépara à descendre la dernière partie de la colline.

Il vit une camionnette rouler rapidement sur le chemin de terre menant à la maison.

Rowe battit rapidement en retraite et se cacha derrière un buisson à dix mètres de la maison. La camionnette s'arrêta. Trois agents du FBI en coupe-vent bleu marine sautèrent du véhicule.

Du calme, Rowe, se dit-il. Ne bouge pas. Ne te fais pas remarquer.

La porte d'entrée s'ouvrit. Thelma sortit, le téléphone à la main. Les agents du FBI s'approchèrent d'elle, leurs mains reposant sur la crosse de leurs armes dans leurs étuis.

— Bonjour, Madame Winkler, dit l'un d'entre eux. Comment allez-vous ?

— Arrêtez vos conneries, dit-elle. Je viens de dire à cette femme agent au téléphone qui m'avait harcelée l'autre jour que je suis prête à parler.

— D'accord, dit un autre agent, comment voulez-vous procéder ?

— Emmenez-moi, dit Thelma. Mais je ne partirai pas menottée, et je ne dirai pas un mot tant que je n'aurai pas la garantie de votre protection.

L'agent hocha la tête. — Cela peut s'arranger. Nous devrons vérifier la propriété pour nous assurer que personne d'autre n'est avec vous.

— Non, dit-elle. Vous ne fouillerez pas dans mes affaires.

Thelma et les agents continuèrent à parlementer. Rowe grinça des dents et remit la sécurité sur son arme.

Tu es grillé, pensa-t-il. Tire-toi d'ici.

Le tueur à gages recula lentement de la propriété. Il fit attention à où il mettait les pieds pour ne pas faire de bruit. Pendant que Thelma et les agents du FBI négociaient les conditions de sa reddition, Rowe disparut dans les bois, prit le long chemin de retour vers sa voiture et se glissa derrière le volant.

Il mit la voiture au point mort et recula. Il appuya doucement sur les freins et tourna lentement le volant pour s'assurer de ne rien heurter. Dès qu'il fut assez loin de la cabane, il accéléra et serpenta vers l'autoroute.

— Bon sang ! dit Rowe. Ce n'est pas possible que ça arrive.

Il tendit le bras et sortit son téléphone jetable. Il composa le numéro de sa taupe, et l'appel fut décroché après deux sonneries.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit la taupe.

— Thelma Winkler, dit Rowe, vient de se rendre aux fédéraux.

La taupe soupira. — Les Serbes ne vont pas être contents.

— Eh bien, dit Rowe, on ne va pas leur dire. Ce n'est pas encore fini. Je leur ai dit que je tuerais Thelma Winkler, et c'est exactement ce que je vais faire.

SOIXANTE-DIX-NEUF

Jo observait Thelma à travers la vitre sans tain à l'extérieur de la salle d'interrogatoire. Thelma était assise, les bras croisés, l'air pensif. Elle fixait directement le miroir sans tain. Jo était certaine que Thelma savait qu'elle se tenait de l'autre côté.

La porte à côté d'elle s'ouvrit. Brandt et Ford entrèrent dans la pièce. Ils regardèrent Thelma à travers la vitre.

— Incroyable, dit Ford. Ça a marché plus vite que je ne le pensais.

— Elle est désespérée, dit Brandt. Ce n'était qu'une question de temps.

— Comment ça s'est passé ? demanda Ford. Je suis sûr que Thelma a posé des conditions à sa reddition.

Jo acquiesça. — En effet, dit-elle. Elle a demandé un avocat, l'immunité, tout le toutim.

Brandt demanda : — Où est l'avocat ?

— Il est en route, répondit-elle. Il était apparemment en vacances à Tulum, donc ça va prendre quelques heures. Je suis sûre que ça ne dérange pas Thelma, cependant. Elle est assise dans un bâtiment fédéral entourée d'une armée d'agents du FBI armés. Elle est en sécurité.

Brandt soupira. — On va perdre beaucoup de temps à attendre que l'avocat arrive. Plus on perd de temps, plus il sera difficile de retrouver Tommy et son père.

Jo fit un signe de tête vers Thelma. — C'est pourquoi je veux y aller. Je veux lui parler.

Ford dit : — Elle ne dira rien.

— Probablement pas, admit Jo. Mais je veux essayer.

— Tu auras besoin de l'autorisation de Grantham, dit Brandt. Il ne te donnera pas le feu vert si tu n'as pas une bonne raison.

Jo sortit son téléphone portable de sa poche et composa le numéro de Grantham.

— Pullinger, répondit-il.

Elle dit : — Monsieur, je suis sûre que vous avez été informé que Thelma Winkler est sous notre garde.

— Oui, dit-il. La dernière mise à jour indique qu'elle veut que son avocat soit présent. J'ai également été informé que plusieurs de ses associés viennent de se rendre.

Jo acquiesça. — C'est exact, monsieur, dit-elle. McKinley parle à

l'un d'entre eux en ce moment. Ils sont prêts à tout nous dire sur l'opération. Ils ont peur de ce qui va se passer, donc ils essaient de prendre les devants.

— C'est une bonne chose, Agent Pullinger, dit Grantham. Mais je sens que vous avez une demande à me faire.

— Je voudrais votre permission pour lui parler, monsieur, dit Jo. Je veux essayer d'accélérer les choses. Nous avons les visages de Tommy et Andy partout dans les médias, mais je veux quand même savoir ce qu'elle sait de la situation.

Grantham fit une pause. — Allez-y, dit-il. Mais allez-y doucement, Agent Pullinger.

— Je le ferai, monsieur.

Jo raccrocha. Elle enleva son blazer et le posa sur la table. Elle sortit ensuite son porte-badge de la poche de son pantalon et le plaça à côté de sa veste.

Brandt dit : — Tu y vas vraiment ?

Elle acquiesça. — Oui, dit-elle. N'hésitez pas à parier sur la façon dont ça va se passer.

Jo quitta la pièce. Brandt et Ford échangèrent un regard.

Ils la regardèrent entrer dans la salle d'interrogatoire.

QUATRE-VINGTS

Jo entra dans la pièce et ferma la porte. Elle prit place en face de Thelma. Cette dernière gardait son regard fixé sur la table métallique devant elle.

— Je peux te proposer quelque chose ? demanda Jo. Un café ? De l'eau ?

— Que dirais-tu d'une cigarette ? dit Thelma.

Jo secoua la tête.

— Je ne peux pas, dit-elle. Les règlements fédéraux interdisent de fumer ici.

Thelma haussa les épaules.

— Eh bien, dit-elle, à moins que tu puisses m'apporter une cigarette ou un avocat, notre conversation est terminée.

Jo s'adossa à sa chaise.

— Tu es intelligente, Thelma, dit-elle. Je ne te flatte pas. Tu as pris la bonne décision en te rendant à nous.

— Je ne me suis pas rendue, dit Thelma. Je joue les probabilités. Je vois ça comme une collaboration avec vous pour essayer de démêler ce bordel.

— Encore une fois, dit Jo, c'est une décision intelligente.

Les yeux de Thelma vacillèrent. Elle regarda Jo avec une expression dure.

— Pour la dernière fois, dit-elle, je ne te parlerai pas sans avocat.

Jo haussa les épaules.

— D'accord, dit-elle, alors je vais parler. Tu peux juste rester assise là et écouter. Tu n'as même pas besoin de dire un mot.

Thelma détourna le regard.

— Ton fils, dit Jo, t'a vraiment mise dans une situation délicate, lui et ton ex-mari. Je veux dire, partir avec une telle somme d'argent a mis une cible sur ton dos. Sachant ce que nous savons des Serbes, c'est pratiquement une condamnation à mort.

Thelma ne dit rien.

Jo leva un doigt.

— Je devrais noter, dit-elle, que quelques-uns de tes employés ont déjà été appréhendés par certains de nos agents. Quelques autres se sont rendus. Est-ce que le nom de Jimmy Wilson te dit quelque chose ?

Thelma fixa Jo du regard.

— Eh bien, dit Jo, il vient aussi de se rendre. Je suppose qu'il

était aussi inquiet que toi de ce qui allait se passer avec les Serbes. Le fait est que plus de la moitié des personnes impliquées dans ton opération sont actuellement éparpillées dans ce bâtiment, offrant des confessions dans l'espoir d'éviter la prison. Une bonne partie d'entre eux demandent à être placés sous protection des témoins, et pratiquement tous te jettent sous le bus pour y parvenir.

Les narines de Thelma se dilatèrent.

Jo secoua la tête.

— La loyauté ne signifie rien quand il s'agit de questions de vie ou de mort, dit-elle. Tout le monde te tourne le dos, Thelma. Tout le monde. Tu peux rester assise ici et attendre un avocat, mais il vaut mieux que tu nous rendes service, à toi et à nous, en nous disant ce que tu sais.

Thelma soupira.

Jo se pencha en avant.

— Tu veux retrouver ton fils, dit-elle. Nous aussi. Nous voulons le retrouver, lui et ton ex-mari. Il vaut mieux que tu coopères et nous dises ce que nous avons besoin de savoir avant que Tommy ne se retrouve impliqué dans quelque chose qui mettra fin prématurément à sa vie.

Elle se leva.

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Je vais te laisser réfléchir un moment à tout ça. Garde juste à l'esprit que plus le temps passe, plus Tommy risque de se retrouver à jouer avec le feu.

Jo ouvrit la porte.

— Attends, dit Thelma d'un ton vaincu. Je vais parler.

Jo ferma la porte. Elle retourna vers la table et s'assit.

QUATRE-VINGT-UN

Thelma ferma les yeux. — Mon fils n'est pas un meurtrier, dit-elle. Il est peut-être un imbécile. Bon sang, il n'a jamais dépassé la cinquième. Mais ce n'est pas un tueur.

Jo croisa ses doigts et posa ses mains sur la table. — Continue.

— Je sais qu'il a pris l'argent, dit Thelma. Je ne vais pas rester là à mentir à ce sujet. Je vous dirai tout sur l'opération, mais ça viendra plus tard quand mon avocat sera là. Je vais vous dire certaines choses en attendant, mais je veux d'abord des garanties de votre part.

Jo haussa les épaules. — Je ferai de mon mieux.

Thelma secoua la tête. — Ce n'est pas suffisant. Elle appuya son doigt sur la table. — Tu dois me promettre que quand vous trouverez mon fils, vous le ramènerez vivant. Si tu ne le fais pas, si tu reviens sur cette promesse, je ne dirai plus jamais un mot à vous autres.

Jo hocha la tête. — Tu as ma parole, dit-elle. Quand nous trouverons ton fils, nous le ramènerons sain et sauf.

— Bien, dit Thelma. Maintenant, je suis sûre que ta prochaine question concerne sa localisation.

— En effet.

— Eh bien, je ne sais pas où il est. Je le cherche depuis des jours. Il a complètement disparu de la circulation. Mais ce n'est pas son genre. Même s'il a probablement pris tout cet argent, il m'aurait quand même dit où il allait.

Les yeux de Jo se plissèrent. — C'était beaucoup d'argent d'après ce qu'on m'a dit, dit-elle. Comment peux-tu être sûre qu'il n'aurait pas simplement pris la fuite ?

Les larmes montèrent aux yeux de Thelma. — Parce que, dit-elle, c'est mon fils. Nous avons peut-être eu nos différends, mais c'était un bon garçon. Il s'est enfui de la maison quelques fois. Il a fait beaucoup de choses stupides, mais il est toujours revenu vers moi. Comme je l'ai dit, même s'il était parti avec tout cet argent, il aurait envoyé un signal, une façon de me faire savoir qu'il allait bien. Rien de tout cela n'a de sens. Quelque chose lui est arrivé. Il est dépassé par les événements.

Jo hocha la tête. — Et ce prétendu tueur à gages ?

Thelma plissa les yeux. — Que veux-tu dire ?

— Cet homme qui a tué Burke Schaefer, dit Jo. Le même qui a essayé de me tuer, moi et mes collègues, devant la maison de Burke ?

Thelma haussa les épaules. — Je ne sais pas, dit-elle. Ce sont

probablement les Serbes. Je suppose qu'une fois qu'ils ont réalisé que les choses avaient mal tourné avec notre arrangement, ils ont envoyé quelqu'un pour faire le ménage.

— Es-tu au courant, dit Jo, que Tommy a été placé en garde à vue il n'y a pas si longtemps ? Que certains de nos agents lui ont parlé ?

Thelma hocha la tête. — Oui, dit-elle. C'était le début de toute cette histoire. Tommy m'a dit qu'il avait été forcé de parler avec le FBI. Il m'a dit qu'il ne leur avait rien donné. Je l'ai cru. Le garçon était terrifié. Je pense que c'est pour ça qu'il a fini par prendre l'argent. Il était stupide. Je pense qu'une partie de lui pensait qu'il pouvait s'enfuir avec l'argent et commencer une nouvelle vie, lui et mon ex-mari.

Jo dit : — Sais-tu où est ton ex-mari ? — Non, dit Thelma. Je l'ai cherché partout. Je commence à penser que ce tueur à gages a pu l'atteindre. Elle se pencha en avant sur sa chaise. — Tu dois comprendre quelque chose. Tommy et mon ex n'étaient pas les couteaux les plus affûtés du tiroir. Ce ne sont pas des criminels de carrière. Ils sont simples d'esprit. Ils n'ont pas la capacité de simplement prendre un tas d'argent et disparaître. Ça les aurait rattrapés. Je pense qu'ils sont soit retenus contre leur gré, soit morts.

Jo posa encore quelques questions à Thelma. Quand elle commença à la presser sur l'opération, Thelma continua à demander un avocat. Jo quitta alors la pièce et rejoignit Brandt et Ford.

— Elle dit la vérité à propos de Tommy, dit Jo. Nous en apprendrons plus sur l'opération avec les Serbes une fois que l'avocat sera là pour négocier un accord.

Ford dit : — Que faisons-nous en attendant ?

Jo le regarda. — Nous continuons à chercher Tommy, dit-elle. Et nous devons trouver ce tueur à gages. Il est peut-être encore dans les parages. Il y a de grandes chances qu'il essaie encore de s'en prendre à Thelma.

QUATRE-VINGT-DEUX

Rowe avait les yeux rivés sur la télévision à l'intérieur du bar. Les images d'actualité montraient Thelma Winkler escortée par plusieurs agents dans le bureau local de Seattle. Le reporter annonçait que l'arrivée de Thelma était une nouvelle mise à jour dans l'affaire du meurtre de Kenzie Miller et du suicide de Miles Fletcher.

— Actuellement, disait le reporter, de nombreux détails de l'affaire n'ont toujours pas été révélés, mais la reddition de Thelma Winkler aux autorités serait liée à une fusillade qui a eu lieu dans le comté de Deschutes avec des agents fédéraux. Un associé de Mme Winkler, Burke Schaefer, a été tué lors de l'altercation...

Rowe souffla. Il détourna son regard de la télévision pour le fixer sur la bière devant lui. Le barman s'approcha et lui demanda s'il en voulait une autre. Le tueur à gages acquiesça.

Une seconde plus tard, son téléphone jetable sonna.

Rowe sortit le téléphone. L'identifiant affichait « inconnu ». Il ne connaissait qu'une seule personne qui appellerait d'un numéro non identifié.

— J'écoute, répondit-il.

— C'est moi, répliqua Bogdan Jovanović. Êtes-vous dans un endroit privé ?

Rowe se leva, se dirigea vers les toilettes, puis ferma et verrouilla la porte derrière lui. — Oui, dit-il.

— Regardez-vous les informations ?

Rowe hocha la tête. — Oui.

Bogdan soupira. — J'attendais mieux de vous, John, dit-il. Votre palmarès jusqu'à présent était sans égal. Je vois que cela a changé. Non seulement Thelma Winkler n'a pas été éliminée, mais elle parle maintenant aux autorités.

Fermant les yeux, Rowe dit : — La situation est inacceptable. Je ne vous offenserai ni ne vous insulterai en essayant de présenter des excuses.

— Alors la seule question que j'ai, dit Bogdan, c'est ce que vous comptez faire pour remédier à ce problème auquel nous sommes maintenant confrontés ?

— Le plan est toujours en place, dit Rowe. Je respecterai le contrat. Je m'assurerai que Thelma et tous ses associés connus soient mis hors jeu. En ce qui concerne ce que je peux faire de mon côté pour rectifier votre situation, je renoncerai à tout paiement que je devais

recevoir.

Bogdan rit. — Comme c'est généreux de votre part, dit-il. Je suis curieux. Pouvez-vous répondre à une question pour moi ?

— Je ferai de mon mieux.

— Que feriez-vous, dit Bogdan, si vous étiez à ma place ? Dites-moi, comment géreriez-vous un employé à qui l'on a confié une tâche et qui ne l'a pas exécutée ?

Les muscles de la mâchoire de Rowe se crispèrent. — Je ne serais pas satisfait, dit-il.

— Exactement, répondit Bogdan. À cause de votre incompétence, je dois déraciner toute mon opération. Je dois quitter les États-Unis pour le moment. C'est contrariant, pour dire le moins.

Si vous voulez me tuer, pensa Rowe, ce sera l'affrontement du siècle.

— John, dit Bogdan, je ne suis pas idiot. Je sais de quoi vous êtes capable. Commencer une guerre avec vous me causerait des problèmes que je ne peux pas assumer maintenant. Cela étant dit, je vais faire simple : éliminez Thelma Winkler et ses associés, et disparaissez. Quand j'arriverai à destination dans quelques jours, je m'attends à apprendre que le corps de Mme Winkler gît à la morgue. Je veux entendre que toute tentative de faire la lumière sur moi ou mon opération a été stoppée net. Si vous faites cela, nous pourrons considérer nos affaires réglées, et notre relation de travail aura atteint sa conclusion.

Rowe hocha la tête. — Vous avez ma parole, Bogdan.

— Votre parole, dit Bogdan, ne signifie rien. Faites simplement ce qu'on vous a dit de faire. Si vous ne pouvez pas, vous aurez une cible peinte dans le dos pour le reste de vos jours.

L'appel se termina. Rowe rangea le téléphone. Il se tourna vers le miroir, contempla son reflet, puis y lança un coup de poing qui le brisa en morceaux.

Rowe jeta un coup d'œil aux nouvelles coupures sur ses phalanges. Il prit une poignée d'essuie-tout et les enroula autour de sa main.

Termine ça, se dit-il. Débarrasse-toi de Thelma Winkler et de quiconque pouvant te compromettre ou compromettre Bogdan.

Rowe prit une inspiration. Il réalisa que s'il allait couper tous les liens, il devrait commencer par le plus facile : sa taupe.

QUATRE-VINGT-TROIS

Jo se frotta la nuque. Elle se laissa glisser dans son fauteuil. Plusieurs des écrans sur les bureaux des autres agents dans l'open space diffusaient des images d'actualité montrant Thelma se rendant au FBI. Jo secoua la tête. Elle détourna son attention des écrans et essaya de se rappeler la dernière fois qu'elle avait pris des vacances.

— Tu as l'air agacée, dit Brandt.

Elle fit pivoter son fauteuil. Brandt se tenait derrière elle avec deux cafés à la main. — Un peu, dit-elle. Je commence à en avoir assez d'entendre le nom de Thelma partout à la télé.

Il lui tendit l'un des cafés. — Pareil, dit-il. Je vais probablement rêver d'elle pendant un moment après que tout cela sera terminé.

Jo prit une gorgée de son café puis posa la tasse. — J'ai juste envie que ce soit fini, pensa-t-elle. Je ne fonctionne qu'à l'adrénaline, au café et à la nourriture de diner depuis... je ne sais même plus combien de temps.

Brandt s'assit sur le bord de son bureau. — La vie d'un agent de terrain, dit-il. Ça ne devient jamais plus facile.

Elle haussa les épaules. — Je veux faire éclater la vérité, dit-elle. Je veux trouver ce type qu'on a vu sur les caméras devant le motel, l'identifier, l'arrêter et en finir. Je sais que je prêche un converti. Peut-être que je dis ça plus pour moi-même que pour autre chose.

— Tu fais ça depuis longtemps, dit-il. Pas seulement cette affaire, mais ta carrière en général. Ça finit par te rattraper. C'est pourquoi certaines personnes arrêtent et font une reconversion dans une autre voie.

Jo secoua la tête. — Je ne pourrais jamais faire ça, dit-elle. Même si j'essayais. Ce... truc, ce besoin d'être agent du FBI, est ancré dans mon ADN. C'est ma vocation. Peu importe à quel point le travail devient difficile, je ne lui tournerai jamais le dos.

Brandt dit : — C'est admirable. Mais accorde-toi un peu de répit de temps en temps. Ce n'est pas sain d'être autant consumé par le travail.

Elle rit. — Venant de toi, dit-elle, c'est plutôt ironique.

— Je sais. Mais c'est vrai. Je commence à repenser à tout ce à quoi j'ai participé. Je commence à réaliser que j'ai défini qui je suis par le travail plus que je ne le devrais. Je ne veux pas regarder en arrière dans trente ans et réaliser qu'il y avait tant d'occasions manquées d'être heureux.

Jo acquiesça. — Tu as raison, dit-elle. Peut-être qu'après cette affaire, je devrais prendre un peu de temps pour moi. Je devrais me recentrer, ou peu importe comment on dit.

— Bonne idée, dit Brandt. Peut-être qu'on pourra prendre ce répit ensemble.

Elle sourit. — Quand tout ça sera fini, dit-elle, on en reparlera.

Il lui fit un clin d'œil. — Marché conclu.

Jo regarda ses mains. Elle vit de la saleté sous ses ongles provenant de la fusillade qu'elle n'avait pas nettoyée.

— Intéressant, dit-elle.

Brandt fronça les sourcils. — Quoi donc ?

Elle plissa les yeux. — Ce sniper, dit-elle. Il était là bien avant nous tous. Il nous attendait. C'est comme s'il savait qu'on serait tous là exactement au même moment.

— C'est étrange en effet, dit-il. Qu'est-ce que tu penses que ça signifie ?

Jo attrapa son téléphone. — J'ai besoin que Ford vienne ici, dit-elle. J'ai besoin de lui poser quelques questions.

QUATRE-VINGT-QUATRE

Ford sortit du bureau de Griffin après lui avoir fait un compte rendu de l'affaire. Il sortit son téléphone et vit qu'il était près de vingt heures. Il composa le numéro de Kelly, s'assit à son bureau et porta le téléphone à son oreille.

— Salut, chéri, le salua-t-elle. Tout va bien ?

Il sourit. — Tout va bien, dit-il. Je tenais juste la Lieutenant au courant de tout ce qui s'est passé.

— Tu rentres à la maison ?

— Bientôt, dit Ford. J'ai juste besoin de retourner quelques appels, et puis je serai en route.

— Bien, dit Kelly. Hazel me demande si tu seras de retour à temps pour la border.

— Dis-lui que je serai là, dit-il. Dis-lui que Papa sera là avant qu'elle ne s'en rende compte.

— Je lui dirai.

— Kelly, dit Ford. Je voulais te remercier.

— Pour quoi ? demanda-t-elle.

— Pour supporter tout ça, dit-il. Tout ce chaos. Tout ce drame. La plupart des gens à ta place auraient fui depuis longtemps. Tu es restée à mes côtés dans des situations qui t'auraient donné plus d'une fois le droit de me quitter.

— Ne dis pas ça, Bryan, dit-elle. Je veux dire, c'est vrai, ça a été dur. Mais je t'aime. Nous t'aimons tous les deux. Ça n'a jamais été parfait. Dieu sait que non. Mais ça en a valu la peine. Tu en as valu la peine. Tu es tout pour nous.

Les larmes montèrent aux yeux de Ford. — Ça ne va pas durer éternellement, dit-il. Quand tout sera terminé, je pense qu'il sera peut-être temps de ralentir un peu.

— On pourra parler de tout ça quand tu auras fini, dit Kelly. Fais juste ce que tu as à faire en attendant. On sera là à t'attendre.

— D'accord, dit-il. Je t'aime.

— Nous t'aimons aussi.

Ford raccrocha. Il jeta un coup d'œil à la photo encadrée sur son bureau, représentant lui-même, Kelly et Hazel. Ils sont mon monde, se dit-il. Et ils le seront toujours.

Son téléphone sonna. Le nom de Jo apparut à l'écran.

— Salut, répondit Ford, Thelma garde toujours le silence là-bas au bureau local ?

— Oui, dit Jo. Son avocat vient d'arriver il y a environ une demi-heure. Nous sommes sur le point d'organiser une nouvelle rencontre. Ça ne devrait pas prendre longtemps.

— Bien.

— J'ai besoin de ton avis sur quelque chose, dit-elle.

— Je t'écoute, dit-il.

— Je pensais à la fusillade.

Ford souffla. — Moi aussi, dit-il. Ça ne cesse de se répéter dans ma tête.

Jo dit : — Quelque chose me dérange dans toute cette histoire.

— Dans quel sens ?

— Ce tireur d'élite nous attendait quand nous sommes arrivés. J'ai l'impression qu'il savait d'une manière ou d'une autre que nous arriverions tous là au même moment. Je pense qu'il était là pour s'en prendre à Burke Schaefer, à toi, à moi et à Brandt. Je n'arrive pas à comprendre comment il aurait pu savoir que nous arriverions tous dans un intervalle de quelques minutes. Ce n'est pas le hasard.

Elle a raison, pensa Ford. C'est trop de coïncidences.

— C'est étrange, en effet, dit Ford. À moins qu'il ne suive nos téléphones, ce dont je doute, comment aurait-il pu le savoir ?

— Y a-t-il quelqu'un à qui tu as parlé avant ? demanda Jo. Quelqu'un qui aurait pu savoir où tu allais ?

Le cœur de Ford manqua un battement. Ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'un nom lui traversa l'esprit.

O'Reilly.

QUATRE-VINGT-CINQ

Ford arrêta sa Crown Vic dans l'allée d'O'Reilly à Bend, dans l'Oregon. Il coupa le moteur et jeta un coup d'œil aux alentours. C'était une maison modeste. Un seul étage. Bien entretenue. Un endroit où un lieutenant de police à la retraite se sentirait à l'aise.

Il fixa la porte d'entrée d'O'Reilly. Ce ne peut pas être lui, pensa Ford. Quelqu'un avait peut-être prévenu le tueur à gages avant la fusillade, mais ça ne pouvait pas être O'Reilly.

Ford savait qu'il devait en être sûr. Il estimait qu'il ne lui faudrait que quelques minutes de conversation et de fouille pour conclure qu'O'Reilly n'était qu'un vieux retraité cherchant à profiter de ses vieux jours. Il sortit de la voiture et monta les marches du porche. Il frappa deux fois à la porte et O'Reilly vint lui ouvrir un instant plus tard.

— Eh bien, nom d'un chien, dit O'Reilly. Il commence à faire sombre, fiston. Que fais-tu ici ?

Ford sourit d'un air fatigué. — Je pensais juste passer pour un dernier verre. J'espère que ça ne te dérange pas.

O'Reilly s'écarta. — Bien sûr que non, dit-il. Entre donc. J'ai des bières fraîches dans le frigo.

Ford entra dans la maison. O'Reilly ferma la porte. Ford examina les photos encadrées sur les murs montrant O'Reilly en uniforme, divers articles de journaux sur les arrestations qu'il avait effectuées pendant sa carrière, ainsi que des récompenses et distinctions de son temps dans la 101e division aéroportée.

— Désolé, dit O'Reilly en ouvrant la porte du réfrigérateur. C'est le bazar ici. Si j'avais su que j'allais avoir de la visite, j'aurais rangé un peu.

Ford balaya l'air de la main. — C'est très bien comme ça, Lou, dit-il. Encore une fois, c'est moi qui m'impose.

O'Reilly secoua la tête. — Tu ne t'imposes jamais, fiston. Tu le sais bien.

— J'avais juste besoin d'un répit, dit Ford. Ça fait... je ne sais plus combien de temps que je ne suis pas venu dans ton coin.

O'Reilly sortit deux bouteilles de bière du frigo, les décapsula et en tendit une à Ford. — C'est ma tournée, dit-il.

Ford fit tinter sa bouteille contre celle d'O'Reilly. — Merci bien.

— Alors, dit O'Reilly, j'ai entendu parler de cette histoire avec cette Thelma.

Ford hocha la tête. — Les choses sont encore en train de se démêler, dit-il, mais il semble que son histoire pourrait être liée à toute cette affaire de Kenzie et Miles.

O'Reilly soupira. — Peu importe mon âge, dit-il, je suis toujours étonné de voir à quel point ces affaires finissent par être compliquées. Juste au moment où tu penses connaître les faits, quelque chose d'autre vient à la lumière et fait tout exploser. Il fit un geste vers le salon. — Allez, viens t'asseoir.

Ford suivit son ancien instructeur dans le salon. O'Reilly s'installa dans un fauteuil inclinable devant une porte-fenêtre face à la télévision. Il baissa ensuite le volume de la rediffusion de M*A*S*H qui passait à l'écran.

— Vous les vieux, vous semblez toujours aimer les mêmes émissions, commenta Ford.

— C'est vrai, dit O'Reilly. Ça simplifie les choses. Je ne suis pas comme vous les jeunes avec toutes vos applications et ces millions d'émissions parmi lesquelles vous devez choisir.

Ford dit : — C'est pour ça que Kelly et moi aimons limiter le temps que Hazel passe avec les écrans tactiles et tout ça. On ne cherche pas à lui pourrir le cerveau de sitôt.

O'Reilly acquiesça. — Bien joué, dit-il. Garde-la sur le droit chemin. Elle deviendra médecin un jour. Tu verras.

Ford examina subtilement O'Reilly qui se balançait d'avant en arrière dans son fauteuil. Il est un peu nerveux, pensa-t-il.

— Alors, dit Ford, comment tu tiens le coup, vieux ?

O'Reilly souffla. — Je suis peut-être vieux, dit-il, mais j'ai encore toute ma tête. Pour répondre à ta question, je vais bien. Je trouve juste des moyens de tuer le temps. Il jeta un coup d'œil à Ford. — Tu as du nouveau sur cette affaire ? Des pistes sur lesquelles je pourrais t'aider ?

Ford secoua la tête. — Pas pour le moment, dit-il, mais tu seras le premier à savoir quand j'en aurai.

Jette un coup d'œil autour de toi, pensa Ford. Vois s'il y a quoi que ce soit qui ressemble à un indice.

Ford sortit son téléphone. — Ma femme m'appelle, dit-il. Je crois qu'elle est un peu contrariée contre moi. Je devais être rentré il y a une heure. Ça ne te dérange pas si je prends l'appel à l'arrière ?

O'Reilly hocha la tête. — Bien sûr, dit-il. Prends tout le temps dont tu as besoin.

Ford répondit à son téléphone et fit semblant de parler à Kelly. — Salut, ma chérie, dit-il. Je sais que j'aurais dû être rentré maintenant...

Il descendit le couloir qui menait à un bureau et deux chambres. Ford entra dans la première pièce à droite, la chambre d'O'Reilly, et y

pénétra.

— Hum hum, dit Ford au téléphone. Je sais, chérie. Tu as raison...

Il ouvrit les tiroirs de la commode et les fouilla. Ford passa ensuite aux tiroirs de la table de nuit et fit de même.

— Bien sûr, ma chérie, dit Ford. Je ne voulais pas être absent si souvent comme ça...

Il fouilla minutieusement toute la pièce : le placard, les oreillers, sous le matelas. Après avoir tout passé au peigne fin, Ford ne trouva rien.

— Oui, je sais, dit-il au téléphone. Je dois faire plus d'efforts pour être à la maison. Je le sais...

Ford sortit discrètement de la chambre et se rendit dans le bureau. Il examina le bureau avec l'ordinateur, les classeurs et la bibliothèque adossée au mur. Il continua à faire semblant de parler à Kelly tout en fouillant partout.

— Bien sûr, dit Ford, je pense qu'on devrait s'asseoir et en discuter...

Il ouvrit l'un des tiroirs du bureau. Il y vit des crayons, des gommes et des post-it.

À leur gauche, un téléphone en plastique bon marché était caché sous des papiers.

— Je dois te laisser, Kelly, dit Ford. Je crois qu'il y a du nouveau.

Il rangea son portable et récupéra le téléphone en plastique bon marché. Il l'examina et réalisa que ce n'était pas le même téléphone qu'il avait vu chez O'Reilly auparavant.

— Bon sang, Lou, dit doucement Ford. Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

QUATRE-VINGT-SIX

Ford rentra dans le salon. O'Reilly était toujours assis dans son fauteuil à regarder la télé. Ford glissa sa main dans la poche de son manteau qui contenait le téléphone jetable.

— Tout va bien ? demanda O'Reilly.

Ford montra son portable. — La batterie est morte, dit-il. Ça m'a coupé en pleine conversation.

O'Reilly grogna et fouilla dans ses poches. — Tiens, dit-il, prends le mien.

Ford observa O'Reilly sortir un smartphone, le lever et le lui lancer. Ford examina l'appareil comme s'il s'agissait d'une pièce à conviction.

Est-ce possible ? pensa-t-il. Le vieux est-il impliqué d'une manière ou d'une autre ?

O'Reilly plissa les yeux. — Tout va bien, fiston ? demanda-t-il.

Ford soupira. — En fait, dit-il, je ne crois pas.

— Pourquoi donc ?

Ford sortit le téléphone jetable de sa poche et le montra. Les yeux d'O'Reilly s'écarquillèrent. Le vieil homme but une gorgée de sa bière avant de la poser dans le porte-gobelet du fauteuil.

— C'est de mes petits-enfants, dit O'Reilly. Ils me l'ont donné parce que...

— Lou, l'interrompit Ford. Non.

O'Reilly soupira.

Ford s'approcha lentement du fauteuil et montra à nouveau le téléphone jetable. — Qu'est-ce que c'est ? dit-il. Pourquoi as-tu ça ?

O'Reilly fronça les sourcils. — Je n'ai pas de comptes à te rendre, fiston, dit-il. Je suis sur cette terre depuis plus longtemps que tu ne peux...

— Ça suffit, Lou ! dit Ford. Ne joue pas à ça avec moi. Je sais reconnaître un téléphone jetable quand j'en vois un. Tu n'as aucune raison d'en avoir un, à moins que tu ne sois impliqué dans quelque chose que nous savons tous les deux illégal.

O'Reilly leva les mains. — Écoute, Bryan, dit-il, laisse-moi t'expliquer...

Ford secoua la tête. — C'est toi qui vas m'écouter d'abord, dit-il. L'autre jour, cette fusillade dans les bois ? Le sniper savait que j'allais venir. Quelqu'un l'a prévenu. C'est la seule explication logique.

O'Reilly se leva. — Bryan...

Ford posa rapidement sa main sur la crosse de son arme dans son étui. — Doucement, Lou, dit-il. Ne m'oblige pas à faire quelque chose que je ne veux pas faire.

— Du calme ! dit O'Reilly. Tu ne réfléchis pas clairement. Oui, ce téléphone est un jetable. Mais ce n'est pas ce que tu crois. Ne te laisse pas emporter par tes émotions. Laisse-moi juste t'expliquer pourquoi je l'ai, et tout prendra sens.

Ford soupira. — Ne me mens pas, dit-il. S'il te plaît. Quelle que soit l'issue de cette conversation, je vais récupérer tout ce que je trouve sur ce téléphone pour en avoir le cœur net. Si tu me caches quelque chose, je te suggère de me le dire maintenant.

O'Reilly baissa les mains. Il expira profondément. Puis il se rassit dans son fauteuil et prit sa tête entre ses mains.

— Écoute, dit-il, je sais que ça va être dur à entendre. Mais sache que je n'ai jamais voulu qu'il t'arrive quoi que ce soit de mal.

Le cœur de Ford se serra. — C'était toi, dit-il, n'est-ce pas ? Tu étais en contact avec ceux qui m'ont tiré dessus l'autre jour, pas vrai ?

Les yeux d'O'Reilly se remplirent de larmes. — Je n'ai jamais voulu que ça se passe comme ça, dit-il. Mais ces Serbes me tiennent depuis près de vingt ans. Ils payaient bien. Ça a permis à mes enfants d'aller à l'université. Ça m'a aidé à passer tous ces traitements contre le cancer quand j'ai été diagnostiqué.

Ford ferma les yeux. — Je n'arrive pas à y croire, dit-il d'un ton défait. Lou... tu n'as aucune idée de ce que tu as fait.

Des larmes coulaient sur les joues d'O'Reilly. — Je suis désolé, fiston, dit-il. Je sais que ça ne veut pas dire grand-chose, mais je suis plus désolé que tu ne pourrais l'imaginer.

Ford ouvrit la bouche pour répondre.

Un coup de feu fit voler en éclats la porte-fenêtre derrière le fauteuil d'O'Reilly.

QUATRE-VINGT-SEPT

Une balle frappa le mur à sept centimètres au-dessus de la tête de Ford. Il dégaina son arme, plongea vers O'Reilly et le tira hors du fauteuil en criant :

— À terre !

Deux autres balles se logèrent dans le fauteuil. Ford tira six coups en réponse. Il saisit O'Reilly par le col, le traîna vers le couloir, puis tira encore deux fois en direction du tireur invisible.

O'Reilly, les yeux écarquillés, se palpa le corps.

— Je suis touché ? dit-il. Tu vois du sang ?

Ford tira son ancien instructeur à l'abri derrière le couloir.

— Reste à terre, dit-il. Il y a peut-être plusieurs tireurs.

O'Reilly secoua la tête.

— Il n'y en a qu'un.

Ford fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Il n'y a qu'un seul homme, répéta O'Reilly. Ça doit être le même type avec qui j'étais en contact. C'est lui qui t'a agressé, toi et tes coéquipiers dans les bois. Ça ne peut être que lui.

Ford vida le reste de son chargeur autour du mur. Il rechargea ensuite avec un nouveau magasin et fixa brièvement O'Reilly du regard.

— Tu auras beaucoup de comptes à rendre une fois qu'on sera sortis d'ici, dit-il. Pour l'instant, essayons juste de rester en vie.

O'Reilly pointa du doigt par-dessus son épaule.

— La chambre du fond, dit-il. On peut s'échapper par la fenêtre.

Ford secoua la tête.

— Non, dit-il. Il pourrait nous prendre à revers. Ce type nous a coincés. On va attendre qu'il vienne à nous.

O'Reilly agrippa la chemise de Ford.

— Je ne peux pas mourir comme ça, fiston, dit-il. Je ne peux pas partir comme ça.

Ford se dégagea de la main d'O'Reilly.

— Tu as fait ton lit, vieux, dit-il. Maintenant, je dois m'y coucher avec toi. C'est ta faute.

Deux balles déchiquetèrent le plâtre du mur. Des fragments atteignirent les yeux de Ford. Il recula plus loin dans le couloir et cligna des yeux pour chasser la poussière.

— O'Reilly, appela une voix depuis l'arrière-cour. Sors de là.

Rendons les choses faciles. Je vous expédierai tous les deux rapidement.

O'Reilly tremblait.

— C'est lui, dit-il. C'est celui-là. Il a dit que son nom était « Rowe ».

Ford chassa les derniers morceaux de plâtre de ses yeux.

— Pourquoi ne viens-tu pas ici le faire ? cria-t-il en retour. Je veux voir ton visage avant de t'abattre.

Rowe rit.

— Joli travail là-bas dans les bois, au fait. Je t'ai presque eu.

— Presque, dit Ford. Ça n'en dit pas long sur tes compétences.

— Eh bien, considère ceci comme le deuxième round, dit Rowe. Je suis venu finir ce que j'ai commencé.

Ford arma le chien de son pistolet.

— Rends-moi un service, dit-il. Soit tu le fais, soit tu arrêtes d'en parler.

Rowe dit :

— Comme tu voudras.

QUATRE-VINGT-HUIT

Ford entendit des pas précipités entrer par la porte de derrière. Il leva son arme, jeta un coup d'œil au coin et tenta de tirer. Rowe, tout de noir vêtu avec un bonnet de laine sur la tête, tira une balle et repoussa Ford à couvert.

— O'Reilly ! cria Ford. Va dans la chambre. Maintenant !

O'Reilly se précipita à quatre pattes dans sa chambre. Ford étudia l'entrée de la cuisine juste devant lui. Il tira ensuite trois coups dans le mur séparant le couloir de la cuisine, se leva et courut dans le salon. Il s'y précipita, avec l'intention de prendre Rowe de flanc, mais ce dernier apparut soudain au coin.

Ford essaya de tirer. Rowe écarta ses mains d'un coup. L'arme de Ford tomba, se déchargea, et une balle perça le canapé.

Rowe leva son propre pistolet. Ford lui donna un coup de talon dans le ventre et l'envoya contre l'encadrement de la porte de la cuisine. Le dos de Rowe heurta le cadre. Ford se jeta sur Rowe et tenta de saisir ses mains.

Rowe planta sa botte dans le ventre de Ford et le repoussa. Il visa ensuite avec son pistolet et tira. Ford se baissa et se précipita dans le couloir, la balle lui effleurant le bras gauche mais ne laissant qu'une blessure superficielle. Rowe, assis sur son arrière-train, tira trois autres coups qui manquèrent Ford de quelques centimètres.

Ford plongea à droite dans la cuisine. Il se jeta derrière l'îlot central, séparant la table de cuisine des appareils électroménagers. Rowe tira avec son pistolet et logea des balles dans la cuisinière.

Trouve une arme, se dit Ford. N'importe quoi !

Il ouvrit rapidement l'un des tiroirs de la cuisine et s'empara d'un couteau de cuisine.

Rowe tira ses dernières balles.

Ford entendit le déclic du chargeur vide.

Maintenant ! pensa-t-il.

Ford se leva et chargea vers Rowe. Ce dernier, tentant de sortir un nouveau chargeur de sa ceinture, écarquilla les yeux en voyant Ford fondre sur lui. Il laissa tomber son pistolet, dégaina un couteau tactique de sa ceinture et tenta de frapper Ford.

Ford recula d'un pas. Souviens-toi des Marines, se dit-il. Tu t'es entraîné pour ça.

Les deux hommes s'affrontèrent. Leurs pieds étaient écartés. Leurs bras tendus.

Rowe tenta de trancher le torse de Ford de bas en haut.

Ford recula. Il laissa Rowe essayer de le frapper au visage avec sa main droite, esquiva, puis entailla le bras exposé de Rowe. Il réussit son coup. Un filet de sang coula le long du bras de Rowe.

— Pas mal, dit Rowe.

— La ferme, répliqua Ford.

Rowe tenta coup sur coup de frapper Ford. Ford pivota, se baissa et évita chaque attaque. À chaque coup que Rowe ne parvenait pas à porter, les veines de son cou saillaient davantage.

Ford essaya d'enfoncer la lame dans le sternum de Rowe. Rowe arrêta le coup avec sa main libre. Il leva ensuite la main qui tenait le couteau et l'abattit. Ford intercepta le coup avec son autre main, et les deux hommes se retrouvèrent enchevêtrés.

Les muscles des bras de Ford le brûlaient. La sueur perlait sur son front. Il luttait pour libérer sa main qui tenait son couteau tout en maintenant sa prise sur celui avec lequel Rowe tentait de le poignarder.

Rowe serra les dents. — Je vais te tuer, dit-il, ainsi que tes amis et ta famille. Je vais les faire saigner.

Ford sentit ses muscles faiblir. La fatigue s'installait. La lame avec laquelle Rowe essayait de lui trancher la gorge se rapprochait.

— Ford ! cria O'Reilly.

Ford jeta un coup d'œil sur sa gauche. O'Reilly se tenait dans l'entrée de la cuisine, un revolver .38 serré dans ses mains.

QUATRE-VINGT-NEUF

Ford se baissa. O'Reilly tira avec son arme. Rowe battit rapidement en retraite vers la porte de derrière, les balles d'O'Reilly passant loin au-dessus alors que Rowe se faufilait par la porte et disparaissait dans la nuit.

O'Reilly continua d'appuyer sur la détente alors que l'arme était vide. Il resta figé sur place, haletant et gardant les yeux rivés sur la porte de derrière.

Ford se releva.

— Lou, dit-il, l'arme est vide.

O'Reilly continua d'appuyer sur la détente. Le chien de l'arme cliquetait sur des cartouches vides.

— Lou, dit Ford en tendant brusquement la main pour saisir l'arme, c'est fini.

O'Reilly relâcha ses épaules. Il s'appuya ensuite contre un mur et se tint la poitrine.

Ford regarda l'arme dans ses mains.

— Tu n'es pas allé au stand de tir depuis un moment, n'est-ce pas ?

O'Reilly secoua la tête.

— Six ans, dit-il. J'aurais dû rester à jour.

Ford empocha le revolver.

— On doit sortir d'ici, dit-il. Maintenant.

O'Reilly jeta un coup d'œil vers l'arrière-cour.

— Et s'il est toujours là ?

— Alors on s'en occupera, répondit Ford.

Il courut ensuite dans le salon, ramassa son arme et jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Le silence régnait.

Un instant plus tard, Ford entendit un voisin crier à quelqu'un de sortir de son jardin.

— Monte dans ma voiture, dit Ford à O'Reilly. On n'en a pas fini ici.

QUATRE-VINGT-DIX

Rowe sauta par-dessus un mur dans le jardin de la deuxième maison après celle d'O'Reilly. Il jeta un coup d'œil à une voisine assise dans sa chaise de jardin. La femme se leva, se réfugia chez elle et cria à Rowe de partir.

Rowe s'examina rapidement. Il eut un sourire narquois en réalisant qu'il n'avait pas été touché. Ce vieux est un tireur lamentable, pensa-t-il.

Il secoua la tête. Il était furieux d'avoir échoué à éliminer Ford pour la deuxième fois, mais il était déterminé à régler cette affaire d'une manière ou d'une autre. Peut-être que tu perds la main, se dit-il. Peut-être que tu n'es plus aussi bon qu'avant.

Rowe chassa cette pensée. Il courut rapidement vers le mur délimitant la maison suivante, le franchit d'un bond, se déplaça vers sa droite et descendit une colline menant à une route secondaire. Sa voiture de location, garée sous un grand chêne, l'attendait.

Rowe ouvrit la voiture. Il se glissa derrière le volant. Il tourna la clé, démarra le moteur et lança le véhicule sur le chemin, bordé à sa gauche par la colline qu'il venait de descendre et à sa droite par une pente descendante.

Il gardait une prise ferme sur le volant. La route s'ouvrait vingt mètres devant lui. Rowe se rappela que tourner à droite le ramènerait vers l'autoroute. Dès qu'il émergea à l'ouverture, une paire de phares s'alluma sur sa gauche.

Rowe tourna la tête. Une voiture arrivait sur lui, dure et rapide. Il se prépara à l'impact.

La voiture percuta le côté gauche du véhicule de Rowe et le retourna sur le toit.

QUATRE-VINGT-ONZE

Ford percuta la voiture de Rowe à soixante-quatre kilomètres heure. L'impact déclencha les airbags dans la voiture de Ford et envoya le véhicule de Rowe se retourner sur lui-même. La voiture bascula par-dessus la colline. Le véhicule fit ensuite des tonneaux et s'immobilisa sur son toit.

Ford repoussa l'airbag qui l'avait frappé au visage. Il regarda O'Reilly. Le vieil homme toussa et repoussa l'airbag qui s'était déployé du côté passager.

— Ça va ? demanda Ford.

O'Reilly fit un pouce en l'air à Ford d'un air las. Ford dégaina alors son arme, sortit du véhicule et fixa du regard la voiture de Rowe qui reposait sur son toit au bas de la colline.

— Reste ici, dit-il à O'Reilly.

Ford pointa son arme sur la voiture renversée. Il descendit rapidement la colline, scrutant le terrain. Il s'approcha du côté conducteur de la voiture retournée, s'accroupit et pointa son arme à l'intérieur.

Le véhicule était vide.

Ford regarda autour de lui. Il n'y avait aucun signe de Rowe. Il fouilla les alentours pendant près d'une minute entière, puis en conclut que Rowe s'était enfui.

— Il reviendra, se dit Ford. Ce n'est pas encore terminé.

QUATRE-VINGT-DOUZE

Les yeux de Jo s'écarquillèrent lorsqu'elle vit Ford entrer dans le bureau local. Un bandage couvrait son épaule, ses cheveux étaient en désordre, et il semblait avoir passé la majeure partie de la nuit éveillé.

— Bryan, dit-elle, je viens d'apprendre ce qui s'est passé. Tu vas bien ?

Il hocha la tête. — Ça va, dit-il. Je n'avais pas essuyé autant de tirs depuis mon service militaire.

Deux agents entrèrent dans la pièce derrière lui. Ils tenaient Lou O'Reilly par les deux bras. Le vieil homme gardait les yeux rivés au sol. Ses épaules étaient affaissées, vaincu.

Jo demanda : — C'est lui ? C'est le gars qui était en contact avec le tueur à gages ?

Ford acquiesça. — J'ai beaucoup de questions à lui poser. Où est Grantham ?

— Il parle avec Brandt en ce moment, répondit-elle. Écoute, il faut qu'on agisse vite. Je veux comparer l'ADN d'O'Reilly avec le deuxième échantillon non identifié trouvé sur le corps de Kenzie Miller. Je veux juste être sûre. Quand j'ai appris que tu l'amenais, Brandt a demandé aux gars du labo de venir. Ils devraient bientôt arriver.

Ford dit : — J'ai besoin d'une salle de conférence. Toi et moi allons parler à O'Reilly pour savoir ce qu'il sait.

— Et le tueur à gages ? demanda Jo. Tu as dit que tu l'avais perdu de vue ?

Il soupira. — En effet. Il est toujours quelque part dehors. Je ne comprends pas pourquoi il n'est pas simplement parti maintenant. Sa situation est devenue intenable.

O'Reilly releva la tête. — Il n'arrêtera pas, dit-il. C'est devenu personnel pour lui maintenant. Ce type n'aime pas perdre.

Ford souffla. — Emmenez-le dans une des salles de conférence, dit-il. Nous avons beaucoup à discuter.

QUATRE-VINGT-TREIZE

Ford posa une tasse de café devant O'Reilly. Jo ferma la porte de la salle de conférence. Elle s'assit en face d'O'Reilly tandis que Ford décida de rester debout.

— Bois-le, Lou, dit Ford. On a des choses à régler. Tu risques d'être là un bon moment.

O'Reilly tendit les mains.

— Fiston, dit-il, je suis tellement désolé...

Ford abattit son poing sur la table.

— Tu peux te les carrer où je pense, tes excuses, Lou ! Tu m'as baisé. Tu nous as tous baisés !

— Bryan, intervint Jo. Calme-toi.

Ford prit une profonde inspiration et tourna le dos à O'Reilly.

— Commençons par le commencement, dit Jo. Je veux établir ce que nous savons déjà pour être sur la même longueur d'onde. Vous étiez en contact avec ce tueur à gages, celui qui se fait appeler « Rowe », c'est bien ça ?

O'Reilly acquiesça.

— C'est exact.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit O'Reilly, mon frère avait emprunté de l'argent aux Serbes il y a un moment.

Ford se retourna en fronçant les sourcils.

— Ton frère décédé ? demanda-t-il. Celui qui vivait à New York ?

— Ouais, répondit O'Reilly. Donny. C'était un peu un raté. Les intérêts de son prêt se sont accumulés au fil des ans. Quand Donny est mort, ils se sont tournés vers moi pour récupérer l'argent. Je suis le seul parent vivant de Donny. Il devait beaucoup trop. J'avais beau être flic, je savais quel genre d'influence les Serbes avaient. Si j'essayais de faire quoi que ce soit pour les dénoncer, je savais que je serais aussi mort que Donny.

— Combien Donny devait-il ? demanda Ford.

O'Reilly ferma les yeux.

— Un million et demi.

Ford secoua la tête.

— Bon sang, Lou, dit-il.

— Je ne pouvais pas payer une telle somme, dit O'Reilly. Je pense que les Serbes le savaient. Alors, ils ont décidé de m'utiliser, moi et mes ressources en tant que flic, pour que je puisse rembourser petit

à petit la dette de Donny. Je ne pensais pas que ça ferait de mal sur le moment. Ils me demandaient de petites informations par-ci par-là. Puis ça a dérapé. Ils m'ont mis en contact avec ce type, Rowe. Chaque fois qu'il avait un contrat, il m'utilisait comme ressource pour s'orienter sur le terrain.

— C'est son vrai nom ? demanda Jo.

O'Reilly secoua la tête.

— Bien sûr que non. Il n'est pas assez bête pour utiliser son vrai nom.

— Mais il est assez stupide, dit Ford, pour continuer à revenir essayer de nous éliminer.

— Comme je vous le disais, dit O'Reilly, le fait que Rowe n'ait pas réussi son coup en fait une affaire personnelle pour lui. Il ne veut pas perdre, et les Serbes ont probablement essayé de mettre la pression sur lui maintenant que Thelma Winkler s'est rendue.

Jo croisa les doigts et les posa sur le bureau.

— Monsieur O'Reilly, dit-elle, nous venons de prélever vos échantillons d'ADN et nous les comparons à ceux trouvés sur le corps de Kenzie Miller. Nous pensons qu'elle et son petit ami ont été tués par une tierce personne qui a ensuite tout fait pour dissimuler les preuves.

— Je n'ai rien à voir avec ça, dit O'Reilly. Je ne savais même pas que cette affaire était liée à celle de Thelma Winkler et des Serbes jusqu'à récemment. Mon travail consistait à aider Rowe à démanteler son opération en lui donnant des tuyaux, en signalant des pistes, et ainsi de suite. Testez mon ADN autant que vous voulez. Vous ne trouverez pas de correspondance.

Ford pointa son doigt vers lui.

— Mais tu as envoyé Rowe à nos trousses dans les bois, dit-il. Tu l'as prévenu qu'on y était. Tu as fait l'aller-retour entre les appels que tu avais avec Rowe et moi, et tu as utilisé ce que tu savais pour l'aider à garder une longueur d'avance sur toute cette histoire.

O'Reilly baissa la tête.

— C'est vrai, dit-il. Et je ne peux pas vous dire à quel point je suis désolé.

— Ça ne signifie plus rien pour moi, dit Ford. Tu as failli me faire tuer, et je viens de risquer ma peau pour sauver la tienne avant que Rowe n'ait eu la chance de te la prendre.

O'Reilly prit sa tête dans ses mains.

— Je ne sais pas quoi dire d'autre. Tout ce que je peux faire, c'est coopérer. C'est la seule chose que je peux vous offrir.

Ford s'approcha, s'appuya sur le bureau et approcha son visage de celui d'O'Reilly.

— Tu vas brûler pour ça, dit-il. Retiens bien mes paroles. À cause de toi, j'aurais pu ne jamais revoir ma femme et ma fille. Tu devras

vivre avec ça pour le reste de ta vie.

Une larme roula sur la joue d'O'Reilly.

— Dites-nous ce que vous savez sur Rowe, dit Jo.

O'Reilly s'éclaircit la gorge puis se redressa.

— Je ne sais pas grand-chose, dit-il. Encore une fois, il utilise un faux nom. Tous les moyens que j'avais pour le contacter ne sont plus disponibles. Il s'en assurera. Et une fois de plus, il essaiera de s'en prendre à vous. Il ne s'arrêtera pas tant que le travail ne sera pas terminé.

QUATRE-VINGT-QUATORZE

Jo prit son dernier comprimé avant d'entrer dans le bureau de Grantham. Elle était heureuse d'en avoir fini avec le traitement et reconnaissante envers le médecin qui l'avait aidée. Elle entra dans le bureau et s'assit à côté de Ford, qui était lui-même assis à côté de Brandt dans le bureau de Grantham.

Le SAC se leva de son bureau et se mit à arpenter lentement la pièce.

— Alors, dit-il, cette affaire se complique à chaque instant qui passe.

— O'Reilly, dit Jo, est actuellement en cellule. Les gars du labo nous ont recontactés juste avant qu'on entre ici. L'ADN que nous avons testé sur le corps de Kenzie Miller ne correspondait pas à celui de Lou O'Reilly. Nous ne savons toujours pas à qui il appartient.

Grantham croisa les bras.

— Et ce type, Rowe ? demanda-t-il. Selon O'Reilly, il essaiera de revenir pour une nouvelle tentative contre Thelma Winkler.

Ford hocha la tête.

— Je suis enclin à penser qu'il dit la vérité. Il a essayé de s'en prendre à moi une seconde fois pas plus tard que la nuit dernière. J'ai vu la détermination dans ses yeux. Il va réessayer, d'une manière ou d'une autre.

Brandt dit :

— C'est honnêtement notre meilleure chance d'essayer de comprendre cette histoire. Si nous attrapons Rowe, nous aurons une autre pièce du puzzle. Nous pourrons essayer de découvrir ce qu'il sait.

— Si, dit Grantham, vous pouvez le ramener sans incident. Cet homme est sur le point d'être qualifié de « déséquilibré ». Il n'y a aucune garantie que vous puissiez le débusquer, et même si vous y parvenez, il pourrait tenter de mettre fin à ses jours avant que nous ayons une chance de le neutraliser.

— C'est vrai, dit Jo. Donc, nous devrons être tactiques à ce sujet. Nous devrons mettre en place une situation qui l'attirera à découvert, quelque chose de soigneusement coordonné.

— Que pensez-vous, dit Grantham, de la possibilité que ce Rowe soit le suspect que vous avez vu sur les images de sécurité du motel ?

— Je pense que les chances sont élevées, dit-elle. Encore une fois, nous ne le saurons pas avant de l'avoir attrapé. Si nous pouvons

également tester son ADN par rapport au second ADN trouvé sur le corps de Kenzie, il est possible que nous trouvions une correspondance.

Brandt leva la main.

— Monsieur, dit-il, qu'en est-il de Tommy Winkler ?

Grantham demanda :

— Vous parlez de son dossier scellé ?

— Oui, monsieur.

— J'y travaille, dit Grantham. Je dois naviguer à travers beaucoup de paperasserie à ce sujet.

Jo demanda :

— Vous ont-ils donné une indication sur le pourquoi ?

— Ils ont insinué, répondit Grantham, que quel que soit l'agent qui s'est entretenu avec Tommy Winkler, il était impliqué dans une opération de grande valeur. Ils s'inquiètent que leur sécurité opérationnelle soit compromise. J'ai le sentiment qu'il y a quelque chose dans ce dossier qui pourrait éclairer davantage ce qui se passe.

Brandt hocha la tête.

— C'est une enquête en cours de leur côté, je suppose. Peu importe ce dans quoi Tommy était impliqué, c'était quelque chose qui les inquiète de voir compromis s'ils partagent ce qu'ils savent.

Jo secoua la tête.

— Ce sont nos frères d'armes, dit-elle. Nous sommes au milieu de quelque chose de primordial de notre côté. J'espère qu'ils coopéreront, étant donné que nous sommes tous dans la même équipe.

— J'ai exprimé ce sentiment, dit Grantham. Mais je dois vous mentionner à tous les trois, encore une fois, que cette situation est en train de tourner au cirque, tant du point de vue médiatique que bureaucratique.

Jo hocha la tête.

— Je comprends, monsieur, dit-elle. Mais nous jouons avec les cartes qu'on nous a distribuées. Nous avons arrêté plus de suspects dans une situation qui s'avère plus importante que nous n'aurions pu l'imaginer. Notre prochaine étape est d'essayer de mettre la main sur Rowe. Le fait qu'il agisse de manière si effrontée pour terminer le travail est une bonne chose. Nous pouvons utiliser cela à notre avantage.

Grantham se laissa tomber dans son fauteuil.

— Avez-vous des plans sur la façon dont vous pourriez vous y prendre pour l'attraper ?

Jo jeta un coup d'œil à Ford.

— Oui, monsieur, dit-elle. Nous en avons.

QUATRE-VINGT-QUINZE

Rowe s'approcha de la réception de son hôtel. Ses cheveux étaient teints en noir. Il portait une fausse moustache et des lunettes de lecture.

— Bonjour, dit-il à l'hôtesse d'accueil derrière le comptoir. Je voudrais faire le check-out.

La jeune employée, un large sourire aux lèvres, hocha la tête.

— Bien sûr, monsieur ! dit-elle avec enthousiasme. Avez-vous apprécié votre séjour ?

Rowe sourit.

— Absolument. Le service d'étage était tout simplement délicieux.

— Très bien, monsieur, dit-elle. Je suis ravie que vous l'ayez apprécié. Si vous pouvez me donner votre carte de chambre, je serai heureuse de clôturer votre dossier.

Rowe fit glisser la carte vers l'employée. Elle tapa sur son clavier et afficha ses informations.

— Bien, M. Shaw, dit-elle. Le total s'élève à deux cent cinquante-six dollars.

Les yeux de Rowe s'écarquillèrent.

— Bon sang ! dit-il. J'aurais peut-être dû m'abstenir de commander ce burger.

— Je parie qu'il était délicieux, cependant, dit-elle.

Rowe acquiesça.

— Il l'était, en effet. Il se pencha vers elle. Mais je suis sûr que ma femme va piquer une crise quand elle verra que je l'ai mis sur la carte familiale.

L'employée mima une fermeture éclair sur sa bouche.

— Votre secret est en sécurité avec moi, monsieur.

Ils rirent tous les deux. Rowe paya la chambre et les services avec sa carte. Il remercia ensuite l'employée pour son temps, demanda s'il pouvait prendre un verre au bar, puis s'y rendit.

Rowe s'assit au comptoir. Un barman lui demanda ce qu'il voulait boire. Rowe commanda une bière et paya en espèces. Il fixa ensuite la télévision accrochée dans le coin. La TV diffusait des informations.

— Aujourd'hui, annonça le présentateur, le FBI va transférer Thelma Winkler pour une rencontre avec le procureur de district. On dit que Mme Winkler détiendrait des informations concernant un syndicat du crime opérant sur la côte est.

Rowe serra la mâchoire.

— Mme Winkler, poursuivit le présentateur, sera remise aux autorités à l'aéroport de SeaTac cet après-midi pour être interrogée dans le cadre de l'enquête en cours du FBI...

Rowe but une gorgée de sa bière puis la reposa.

Il se dirigea vers le parking, se glissa derrière le volant de sa voiture de location récemment acquise, et commença à élaborer un plan pour éliminer Thelma une bonne fois pour toutes.

QUATRE-VINGT-SEIZE

Rowe avait les yeux rivés sur le bureau local du FBI à un demi-pâté de maisons. Il gardait une main sur son visage. Il observa deux SUV noirs s'arrêter rapidement devant le bâtiment. Un instant plus tard, Jo, Brandt et Ford sortirent accompagnés d'un groupe d'agents du FBI vêtus de coupe-vent. Au centre se trouvait Thelma Winkler. Sa tête était couverte d'une casquette et ses poignets étaient menottés.

Rowe regarda Ford et sourit. — Salut, mon pote, chuchota-t-il. Ça faisait longtemps.

Les agents firent monter Thelma dans une camionnette. Jo, Brandt et Ford surveillaient attentivement les alentours. Rowe tendit alors le bras vers le siège passager et chargea discrètement un chargeur dans la mitraillette qu'il s'était procurée la veille pour cette occasion précise.

Les descendre tous, pensa-t-il. Si tu tombes avec eux, qu'il en soit ainsi. Tu seras le gagnant. Tu auras terminé le boulot.

Les SUV démarrèrent. Ils s'éloignèrent du trottoir, gyrophares et sirènes hurlantes. Rowe attendit qu'ils aient parcouru un demi-mile avant de démarrer sa voiture de location et de les suivre prudemment à distance.

Rowe suivit le convoi lorsqu'il s'engagea sur l'autoroute. Il les talonnait à une trentaine de mètres, veillant à respecter la limite de vitesse et à rester hors de vue de leurs rétroviseurs. Les véhicules prirent la sortie, ce qui indiquait qu'ils se dirigeaient vers l'aéroport.

— On y est presque, se dit Rowe.

Le convoi effectua plusieurs autres virages. Rowe aperçut l'aéroport à un demi-mile. Le bruit d'un avion au décollage résonna au-dessus du toit de sa voiture. Il continua de suivre les SUV alors qu'ils entraient dans l'aéroport.

Rowe posa alors la mitraillette sur ses genoux.

Attends qu'ils se garent, pensa-t-il. Laisse-les sortir Thelma de la voiture, sors discrètement et fauche-les tous.

Les SUV s'arrêtèrent le long du trottoir. Les portières s'ouvrirent. Rowe, qui les suivait à une vingtaine de mètres, gara son véhicule, entrouvrit la portière et observa Thelma sortir du SUV.

Cinq, compta Rowe mentalement.

Jo et Brandt prirent Thelma par la main.

Quatre.

Thelma descendit sur le trottoir.

Trois, compta Rowe en poussant sa portière.

Les agents firent avancer Thelma vers le tourniquet menant à l'aéroport.

Deux.

Rowe bascula l'interrupteur de son arme sur « feu ».

Go.

Il se glissa hors de la voiture.

Une berline s'arrêta à côté de lui. Deux agents du FBI en jaillirent, dégainèrent leurs armes et crièrent à Rowe de ne plus bouger.

— Ne bougez pas ! cria l'un des agents.

Rowe eut un sourire narquois. Il tenait fermement le pistolet-mitrailleur dans ses mains. Il évalua les deux agents du regard puis jeta un coup d'œil à sa droite. Jo, Ford et Brandt fonçaient sur lui, armes au poing.

— Lâchez votre arme, hurla l'autre agent. Jetez-la !

Rowe jeta son pistolet-mitrailleur sur le sol. Il regarda Thelma Winkler et découvrit qu'il s'agissait en fait d'une sosie utilisée par le FBI pour l'attirer.

— Les mains en l'air ! ordonna l'agent. Maintenant !

Rowe commença à lever les mains mais s'arrêta à mi-chemin. Deux agents se tenaient devant lui. Plusieurs autres, dont Brandt, Jo et Ford, s'approchaient sur sa droite.

— Les mains bien en l'air ! répéta l'agent. C'est votre dernière chance.

Rowe secoua la tête.

— Désolé, les gars, dit-il. Je ne peux pas vous faciliter la tâche à ce point.

En un clin d'œil, Rowe sortit le pistolet qu'il avait caché dans son dos. L'un des agents tira sur Rowe, touchant le gilet pare-balles sous sa chemise. Rowe tomba. Il tira une rafale de coups qui força les deux agents devant lui à se mettre à couvert.

— Rowe ! cria Ford. Ne fais pas ça !

Rowe se précipita à l'arrière de sa voiture. Il tira deux coups de plus sur les agents dans la voiture, puis trois en direction de Jo, Ford et Brandt.

Le trio se sépara. Ils se mirent à l'abri derrière des voitures garées près du trottoir.

Rowe tira plusieurs coups par-dessus le capot de la voiture. Il se précipita ensuite vers le pistolet-mitrailleur sur le sol, le ramassa et arrosa de balles les voitures derrière lesquelles Jo, Ford et Brandt se cachaient.

Les piétons hurlèrent. Les véhicules qui arrivaient freinèrent brusquement. Rowe respirait lentement et calmement, cherchant une issue et réalisant qu'il était piégé.

Tant pis, pensa-t-il. Autant partir en beauté.

Il tira à nouveau par-dessus le capot. La rafale du pistolet-mitrailleur surpassait largement les armes de poing des agents. Plusieurs coups de feu furent tirés en réponse vers Rowe. Quelques-uns traversèrent le pare-brise.

Rowe tourna la tête. Il vit une jeune femme recroquevillée à trois mètres de là, près du trottoir devant les terminaux. Il décida qu'il était temps de prendre un otage.

QUATRE-VINGT-DIX-HUIT

Ford serra les dents. Il jeta un coup d'œil par-dessus le capot de la voiture. Jo était à côté de lui, et Brandt se trouvait à cinq pieds sur sa gauche, caché derrière un autre véhicule.

— Il s'enfuit ! s'écria Ford.

Rowe s'approchait d'une jeune femme recroquevillée près du trottoir. Ford savait ce qui allait se passer ensuite.

Non, pensa-t-il. Plus de sang. Plus de vies innocentes.

Ford se leva. Il écarta les pieds. Il visa le dos de Rowe, aligna son tir et appuya sur la détente. La balle atteignit le dos de Rowe. Il s'effondra au sol. Le pistolet-mitrailleur qu'il tenait lui échappa des mains.

— Partez ! cria Ford à la jeune femme. Filez d'ici !

La femme s'enfuit en rampant. Rowe se remit debout. Il courut ensuite à travers le tourniquet et entra dans l'aéroport.

Brandt visa avec son arme. Ford se plaça devant lui et écarta sa main.

— Non, dit Ford. Il y a trop de monde autour. Pas de tir. Ça se termine à ma façon.

Ford sprinta à la poursuite de Rowe. Il passa le tourniquet et le poursuivit à travers l'aéroport.

Rowe tira en l'air avec son pistolet. Les passagers se dispersèrent. Quelques-uns crièrent. Rowe courut tout droit puis tourna à gauche vers la TSA. Un civil bâti comme un joueur de ligne offensive le percuta alors et le plaqua au sol. Rowe lâcha son pistolet. L'arme glissa sur le sol poli. Rowe donna un coup de coude dans le visage du civil. Le nez du civil se brisa. Il tomba sur le dos en le tenant.

Rowe se releva. Il continua à courir. Ford, les poumons et les muscles en feu, n'était plus qu'à dix pieds de lui. Rowe passa en trombe les détecteurs de métaux. Il tourna à droite vers les portes d'embarquement. Ford sprinta sur la moquette, les yeux rivés sur la nuque de Rowe.

C'est pour Miles, pensa Ford. Pour sa mère. Pour son père.

Ford n'était plus qu'à trois pieds. Rowe se retourna et le regarda. Ford jeta tout son poids sur le dos de Rowe, le plaqua au sol et lui immobilisa les bras dans le dos.

Rowe haletait. Il regarda Ford avec des yeux écarquillés. — Pas mal, mon pote. Pas mal du tout.

Ford sortit une paire de menottes et les passa aux poignets de

Rowe. — Fin de la partie, dit-il.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUF

Ford observait Rowe à travers la vitre sans tain qui longeait un mur de la salle d'interrogatoire. Le tueur à gages fixait la vitre d'un regard vide. Ford croisa les bras. Son cœur battait la chamade. Chaque fibre de son être luttait contre l'envie de se précipiter dans la pièce pour mettre Rowe en pièces.

La porte s'ouvrit. Jo entra avec Brandt. Tous deux évaluèrent Rowe. Même s'il ne pouvait pas les voir, il savait qu'ils l'observaient. Il leur adressa un sourire dans leur direction.

— Arrogant, dit Jo.

— Très, répondit Brandt. Nous avons de la chance que personne n'ait été tué à l'aéroport.

— Est-ce que l'équipe médicale l'a examiné ?

Ford acquiesça. — Il a quelques contusions sur le corps là où il a été touché. Le gilet pare-balles a empêché les balles de faire de réels dégâts. C'était du matériel de grade militaire.

Brandt dit : — Les armes qu'il portait n'avaient pas de numéro de série. Les cartes d'identité et de crédit sur lui étaient toutes fausses. McKinley a passé quelques coups de fil et fait des recherches. Ça n'a rien donné. Il pointa du doigt la vitre. Ce type est un tueur à gages de haut niveau.

Ford souffla. — Mon œil, dit-il. Il s'est fait prendre à cause de son ego.

Jo dit : — Quel que soit l'arrangement qu'il avait avec les Serbes, ça a joué un rôle.

Ford secoua la tête. — Non, dit-il. Ce type a essayé de finir le boulot parce qu'il pensait être meilleur que nous tous. Il est égocentrique. C'est ce qui l'a perdu.

— Eh bien, dit-elle, on l'a eu. Les conséquences vont être un enfer à démêler, mais avec un peu de chance, c'est la dernière fusillade dans laquelle on sera impliqués avant un moment.

Brandt sourit et dit : — Il ne faut jamais dire jamais.

La porte s'ouvrit. Grantham entra dans la pièce. Il jeta un coup d'œil à Rowe à travers la vitre puis se tourna vers Jo et Brandt.

— Quelque chose avec ses empreintes ? demanda-t-il.

— Non, répondit Brandt. Nous n'avons rien trouvé sur ce type dans aucune base de données. On ne trouve rien du tout. McKinley et quelques autres continuent de chercher, mais ce gars est un fantôme.

Jo dit : — On a prélevé des échantillons sur lui il y a peu. Le labo

les compare avec le deuxième jeu qu'on a trouvé sur Kenzie Miller. J'espère qu'on a trouvé le responsable.

Grantham dit : — A-t-il demandé un avocat ?

Jo secoua la tête. — Il n'a pas dit un mot. J'ai déjà essayé deux fois. Brandt a aussi tenté sa chance.

Ford leva les yeux. — Laissez-moi essayer, dit-il. Il pourrait être enclin à avoir une conversation en tête-à-tête avec l'homme qui l'a arrêté.

— Je crains, dit Grantham, que ce ne soit personnel pour toi, Ford.

— Ça l'est, répondit Ford. Mais je peux garder mon sang-froid. Je l'ai eu. Il est sous notre garde maintenant. Il va pourrir dans une cellule pour le reste de ses jours. Ça me réconforte.

Grantham hocha la tête. — D'accord, dit-il. Vas-y. Mais au moindre signe de problème, je te fais sortir.

Ford sortit de la pièce.

CENT

Ford est entré dans la salle d'interrogatoire. Rowe a souri narquoisement, puis a hoché la tête.

— Tu as probablement des problèmes avec mes empreintes digitales, a dit Rowe. C'est ça ?

Ford a fermé la porte. Il a ensuite pris le siège en face de Rowe. — Quel est ton vrai nom ? a-t-il demandé.

Rowe a secoué la tête. — Tu sais que je ne vais pas te le dire.

— As-tu tué Kenzie Miller ? a demandé Ford. As-tu arrangé les choses pour faire croire que Miles Fletcher s'était suicidé ?

Le tueur à gages a plissé les yeux. — Tu as un intérêt personnel dans cette affaire, n'est-ce pas ?

Ford n'a rien dit.

Rowe a agité un doigt. — C'est le cas, a-t-il dit. Je pouvais le voir dans tes yeux quand on s'est bagarré chez O'Reilly.

— O'Reilly, a dit Ford, nous a tout raconté. Il nous a parlé de ton lien avec les Serbes et comment les Serbes utilisaient O'Reilly pour te transmettre des informations. Il nous a tout dit.

Rowe a haussé les épaules. — Et alors ? Il a jeté un coup d'œil autour de lui. — Si tu penses que toute tentative de m'instiller la peur va donner un résultat quelconque, tu te trompes. J'ai accepté mon sort. Il s'est penché en avant. — Ce que je vais dire, c'est que ces deux personnes que tu viens de mentionner, Miles et Kenzie... eh bien, je n'ai rien à voir avec ça. Je suis d'accord pour être accusé des crimes que j'ai effectivement commis.

— Nous sommes en train de comparer ton ADN, a dit Ford, avec celui que nous avons trouvé sur le corps de Kenzie Miller.

— Vous n'aurez pas de correspondance, a dit Rowe. Mon intérêt était pour Thelma Winkler et ses associés.

— Et tu as échoué, a dit Ford. Maintenant, les Serbes voudront ta mort.

— C'est vrai, a dit Rowe. Je suppose que c'est pour ça que je garde mes cartes près de ma poitrine. Il y a encore de l'espoir pour que j'utilise ce que je sais sur eux à mon avantage.

Ford a secoué la tête. — Ça n'aboutira pas à grand-chose, a-t-il dit. Tu as tué une flopée de gens, et tu t'es battu avec des agents fédéraux devant un aéroport. Quelle que soit la façon dont ça se termine, quoi que tu décides de nous dire, tu finiras enfermé dans le pire endroit qu'ils pourront trouver quand tout sera dit et fait.

Les yeux de Rowe se sont écarquillés. — Comme c'est effrayant, a-t-il dit. Mais encore une fois, je ne suis pas inquiet.

— Parce que tu es arrogant. C'est pour ça que tu t'es fait prendre.

Rowe a haussé les épaules. — J'admettrai, a-t-il dit, que mon hubris a pris le dessus. Je voulais gagner. Je n'ai jamais vraiment perdu auparavant. Je suis bien conscient que je souffre d'une quelconque affliction mentale non diagnostiquée qui me motive. Franchement, je m'en fiche. Ça m'a rendu les choses profitables par le passé. C'était vraiment juste une question de probabilités dans ce métier. Ça devait me rattraper tôt ou tard. Je suis juste content qu'un homme de ton calibre ait pu me faire tomber. C'est une bonne note pour prendre ma retraite.

— Arrête de jouer, a dit Ford. Tu me casses les oreilles avec ton flot de conscience incessant. Commence à regarder les faits qui sont devant toi. Tu dois avouer ce que tu as fait. Tu as tué Burke Schaefer.

Rowe a secoué la tête. — Il n'y a aucune preuve qui me relie à lui, a-t-il dit. Tu devras le prouver. Si j'étais la personne responsable, alors je dirais que la personne qui a tué Burke Schaefer a fait de grands efforts pour s'assurer de ne pas se faire prendre.

— On t'a quand même à l'aéroport, a dit Ford. C'est suffisant pour t'enfermer à vie.

— Probablement, a dit Rowe. Mais j'ai quand même l'intention de te dire ce que je sais sur les Serbes dans l'espoir que ça adoucira le coup sur les répercussions que je vais recevoir. Je suis au courant de l'affaire que le FBI a contre eux. Ce que je sais vous sera d'un grand service. En fait, je vais te donner le nom de l'homme qui m'a engagé tout de suite — mais à une condition.

Ford a croisé les bras. — Et quelle pourrait être cette condition ?

— Je veux que tu me dises ce que ça fait de savoir que les choses finiront par te rattraper tout comme elles l'ont fait avec moi, a dit Rowe.

— Je ne suis en rien comme toi, a dit Ford. J'aurais envie de t'insulter de quelques noms colorés à ce stade pour souligner ce fait, mais nous sommes enregistrés.

— C'est là que tu te trompes, a dit Rowe. Nous sommes peut-être de côtés opposés de la loi, mais nous sommes le même homme. Nous sommes des chasseurs. C'est l'ultime high. Je te pourchasse ; tu me pourchasses. Mais même après que tout cela sera terminé, il y aura toujours un autre John Rowe à poursuivre pour toi, Détective. Ça ne s'arrêtera jamais. Tu seras toujours accro à ça, tout comme je le suis. Et tout comme ça l'a fait pour moi, ça finira par te mordre les fesses aussi.

Ford n'a rien dit.

— Tu as probablement une famille, a dit Rowe. Tu as

probablement sacrifié du temps avec eux pour poursuivre des hommes comme moi, n'est-ce pas ?

Ford s'est contenté de fixer en silence.

Rowe a hoché la tête. — Tu sais que j'ai raison, Détective, a-t-il dit. Mes paroles sonnent vrai. Tu périras un jour à cause de ça. Je voulais juste la satisfaction de te voir le confirmer. Tu n'as même pas besoin de le dire. Je peux le voir dans tes yeux.

Il a raison, a pensé Ford. Je ne l'admettrai jamais à voix haute, mais il a raison.

— Je te donnerai le nom de l'homme qui m'a engagé, dit Rowe. Ensuite, je m'arrangerai pour te fournir plus de détails sur mon accord de travail avec lui. Tout cela est conditionné aux garanties que je veux obtenir concernant ma condamnation.

Ford serra le poing.

— Je ferai ce que je peux, dit-il. Maintenant, donne-moi le nom.

— Son nom, dit Rowe, est Bogdan Jovanović. Je ne te donnerai rien de plus que ça. Je te suggère de m'amener mon avocat. Il s'appelle Richard McClane. Tu peux le chercher. Mentionne simplement mon nom, et il sera là en un éclair. Il tendit la main. Ce fut un plaisir de me mesurer à toi, Détective.

Ford se leva. Il boutonna sa veste. Puis il sortit de la pièce, ferma la porte derrière lui et refusa de donner cette satisfaction à Rowe.

CENT UN

Le chauffeur entra dans le bureau de Bogdan. — Monsieur, dit-il, votre avion vient d'arriver sur le tarmac. Vos bagages sont en train d'être chargés en ce moment même. Nous pouvons partir pour l'aéroport quand vous le souhaitez.

Bogdan jeta un coup d'œil autour de son bureau. Ses affaires avaient été emballées. Tout était vide. Tous les documents de son entreprise avaient été déchiquetés, les relations de travail suspendues, et tous les membres de l'organisation s'étaient enfuis vers des destinations inconnues.

— Deux minutes, dit-il au chauffeur.

Le chauffeur hocha la tête et retourna dehors.

Un homme en costume trois-pièces entra. C'était le fils de Bogdan, Gregor.

— Père, dit-il. Tout est réglé. Mère nous retrouve en Grèce. Son avion est déjà dans les airs.

— Très bien, dit Bogdan. Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

Gregor soupira. — Oui. À propos de Thelma Winkler. Malheureusement, Rowe n'a pas tenu sa promesse. Elle est toujours sous la garde du FBI. Je suppose qu'à ce stade, elle leur dit tout ce qu'elle sait. Cela signifie que le temps presse.

Bogdan souffla. — Cela va sans dire. Il secoua la tête. — J'ai du mal à accepter que mon empire soit démantelé à cause des échecs d'une campagnarde du Nord-Ouest Pacifique.

— Nous avons notre fortune, dit Gregor. C'est une victoire en soi.

— Je suppose que oui.

— Que fait-on de John Rowe ? dit Gregor. Je peux encore envoyer un message à nos associés et ouvrir un contrat...

Bogdan balaya l'air de la main. — Pas encore, dit-il. Nous devons rester discrets pendant un moment. Au moins deux ans. Une fois que la poussière sera retombée, une fois que nos avocats auront examiné les décombres, nous pourrons refaire surface et nous occuper de cette affaire particulière. Pour l'instant, John Rowe restera libre. Mais son jour viendra. Enfin, tous nos associés risquent de nous compromettre. Ont-ils été pris en charge ?

— Seulement une poignée, dit Gregor. Les autres se sont enfuis.

Bogdan soupira. — Alors il n'y a pas grand-chose d'autre que nous puissions faire.

Gregor fit un pas en avant. — Je suis fier de toi, père, dit-il. Bien que notre situation actuelle soit encombrante, nous sommes toujours en bonne position pour un jour relancer tout ce que nous avons perdu. Et tout cela grâce à ton leadership constant.

Bogdan s'approcha de son fils et lui tapa l'épaule. — Tu es un homme bon, Gregor, dit-il. Je t'ai bien formé. Et peut-être as-tu raison. Peut-être que c'est le moment de prendre des vacances bien méritées.

Le père et le fils sortirent du bureau. Un de leurs hommes verrouilla les portes de leur bureau tandis que Bogdan et Gregor se glissaient dans le SUV qui les attendait près du trottoir.

— À l'aéroport, s'il vous plaît, dit Bogdan au chauffeur. Et faites vite.

Le chauffeur hocha la tête. Il mit le véhicule en marche. Le SUV avança lentement.

Un trio de berlines se précipita, encercla le SUV, et les gyrophares sur leurs tableaux de bord commencèrent à clignoter.

— Bogdan Jovanović ! cria une voix tonitruante dans un haut-parleur. Gregor Jovanović ! Sortez les mains en l'air.

Un sourire narquois se forma sur les lèvres de Bogdan. Une troupe d'agents du FBI se rua sur le SUV. Bogdan et Gregor levèrent les mains, les portières furent ouvertes violemment, et des menottes froides furent attachées à leurs poignets.

CENT DEUX

Jo entra dans le bar avec Ford. Brandt était assis au comptoir avec une bière à moitié bue devant lui. Il sourit et dit :

— La première tournée est pour moi.

Jo et Ford se glissèrent sur les chaises, encadrant Brandt de chaque côté. Jo tourna ensuite son attention vers la télévision dans le coin. Le visage de Bogdan Jovanović était à l'écran. Le journaliste annonçait qu'il était inculpé pour meurtre et racket, entre autres charges.

Brandt dit :

— Ils ont aussi eu son fils et plusieurs de ses associés. C'est une grande victoire.

Ford donna un coup de coude à Jo.

— Les huiles des bureaux de New York ne parlent que de vous deux, d'après ce que j'ai entendu. Vous êtes le sujet brûlant autour de la machine à café.

Jo souffla.

— Plus personne ne parle autour d'une machine à café, Bryan, dit-elle. Tout se passe en ligne maintenant.

— Tu vois ce que je veux dire, dit-il. L'essentiel, c'est que vous avez mérité un répit.

Brandt sourit.

— Et j'ai appris avant de venir que le corps d'Andy King a été retrouvé.

— Où était-il ? demanda Jo.

— Dans son camion. Il avait reçu six balles, puis le camion a été poussé dans un ravin.

Ford sourit.

— On pourrait comparer les balles avec l'une des armes qu'on a prises à Rowe. Je parie qu'il y aura une correspondance.

Brandt hocha la tête.

— Très probablement.

Trois bières furent commandées au barman. Ford, Jo et Brandt continuèrent à garder leur regard rivé sur la télévision.

— Que se passe-t-il maintenant ? demanda Ford. Du côté du FBI, du moins.

— Bogdan, répondit Brandt, va probablement balancer des gens qu'il connaît pour négocier un accord, tout comme Rowe l'a fait. Ils obtiendront une réduction de peine. Mais pas de beaucoup. C'est une

grosse affaire pour les fédéraux, et ils feront tout pour faire un exemple de Bogdan.

Jo dit :

— Quelqu'un va déclencher une guerre pour le territoire de Bogdan. Plus de sang sera versé.

— Dommages collatéraux, dit Brandt. C'est prévisible. Si je peux être honnête, si ces ordures de mafieux veulent s'entre-tuer, qu'ils y aillent. Moins il y en aura dans les rues, mieux ce sera.

— Et pour Thelma Winkler ? dit Ford.

Brandt haussa les épaules.

— Pareil, dit-il. Elle ne purgera pas autant de temps que Bogdan ou Rowe, étant donné qu'elle est celle qui a révélé toute l'opération. Elle fera probablement une décennie ou quelques années de plus en prison fédérale.

Le téléphone de Brandt sonna. Il répondit.

— Oui, monsieur ? dit-il. Bien sûr, j'arrive tout de suite.

Jo dit :

— Tout va bien ?

Brandt détacha un billet de vingt dollars d'une petite liasse et le posa sur le comptoir.

— C'était Grantham, dit-il. Il veut me voir. Vous pensez pouvoir tenir le fort pour moi pendant mon absence ?

Ford hocha la tête.

— Je ne compte aller nulle part, dit-il. Du moins jusqu'à ce que j'aie fini une autre bière.

Brandt tapota le dos de Ford.

— Bien, dit-il. Si je peux finir à temps, je reviendrai vous rejoindre. Au fait, Ford — il tendit sa main — ça a été un plaisir de travailler avec toi. Vraiment.

Ford serra la main de l'homme.

— De même.

Jo croisa le regard de Brandt. Il lui fit un clin d'œil.

Il lui serra l'épaule avant de partir.

— Alors, dit Ford, quelle est l'histoire entre vous deux ?

— Il n'y a pas d'histoire, dit-elle.

— Je n'y crois pas une seconde, dit Ford. Allez. On est amis depuis assez longtemps.

Jo tapota son verre.

— Je te propose un marché, dit-elle, paie-moi un dernier verre, et je te dirai tout.

— Marché conclu, dit Ford avant de faire signe au barman.

CENT TROIS

Jo et Ford s'installèrent à une table dans le coin de la pièce. L'éclairage y était plus tamisé.

Ils s'adossèrent à leurs sièges. Ford s'enquit une nouvelle fois de la relation entre Jo et Brandt.

— C'est compliqué, dit-elle.

— C'est généralement le cas, répondit-il.

Elle haussa les épaules. — Je ne suis pas sûre. On s'est rapprochés, je l'admets. On a parlé de voir où les choses pourraient nous mener une fois que tout sera terminé.

Ford fronça les sourcils. — Mais ce n'est pas terminé, dit-il.

Jo soupira. — Non, en effet, dit-elle. Je veux dire, je suis contente qu'on ait réussi à arrêter Bogdan, Thelma et les autres. Je suis heureuse qu'on ait attrapé Rowe. Mais son ADN ne correspond pas à celui trouvé sur le corps de Kenzie, Tommy est toujours porté disparu, et on n'a toujours pas compris qui a fait quoi ni pourquoi.

— Grantham, dit Ford, a laissé entendre qu'on devrait réexaminer la théorie selon laquelle Miles aurait tué Kenzie avant de se suicider.

Ses yeux s'animèrent. — Tu ne crois pas ça, si ?

Il secoua la tête. — Non, je n'y crois pas, dit-il. Je pense que l'épuisement collectif que nous ressentons tous pousse chacun à vouloir boucler cette affaire avec un joli nœud. Maintenant qu'on a arrêté Rowe, Thelma et Bogdan, c'est devenu la priorité de tout le monde. Je suis triste de dire que les meurtres de Miles et Kenzie ne sont plus que des notes de bas de page maintenant, du moins pour tous les autres.

Qui les a tués ? pensa Jo. Pourquoi leurs vies ont-elles été prises ? Qu'est-ce qu'on n'a pas appris qui donnerait un sens à tout ça ?

— J'aimerais tellement savoir, dit-elle. J'aimerais qu'on puisse résoudre cette affaire.

Ford dit : — Je n'abandonne pas encore. Je ne sais pas où chercher ni qui interroger, mais je ne peux pas laisser tomber. Je vais devoir retourner auprès de ma famille et m'assurer de ne plus perdre de temps avec eux, mais je dois continuer à chercher, peu importe le temps que ça prendra.

Jo acquiesça. — Pareil pour moi, dit-elle. On va tirer dans le noir pour essayer de comprendre, mais je le ferai jusqu'à mon dernier souffle.

Ford leva sa bière. — À Miles et Kenzie, dit-il.
Jo fit tinter son verre contre le sien. — À Miles et Kenzie, dit-elle.

CENT QUATRE

Jo s'approcha de son bureau au bureau local. Elle s'assit. McKinley passa près d'elle et étouffa un bâillement avec son poing.

— Agent Pullinger, dit-il. Que faites-vous ici ? Il consulta sa montre. Il est presque minuit.

Elle haussa les épaules. — Je travaille tard, dit-elle. J'essaie toujours de démêler quelques détails.

McKinley hocha la tête. — Tu es toujours décidée à comprendre toute cette histoire avec Kenzie Miller et Miles Fletcher, n'est-ce pas ?

— Le tueur court toujours, dit Jo. Je ne pense pas pouvoir ralentir tant que je n'aurai pas compris ce qui manque dans tout ça.

— Une idée par où commencer ?

Non, pensa-t-elle. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je vais simplement relire ce que nous avons sous la main, dit-elle. Peut-être que quelque chose me sautera aux yeux.

McKinley tapota son bureau avec ses phalanges. — Fais-moi savoir si je peux t'aider d'une quelconque façon, dit-il.

Jo acquiesça. — Je n'y manquerai pas.

McKinley partit pour la nuit. Jo alluma son ordinateur. Elle commença à fouiller dans tous les documents qu'elle avait, aussi bien sur papier que sur l'ordinateur. Après deux heures de recherche, elle ne trouva rien qu'elle ne savait déjà.

Jo se renversa dans son fauteuil et soupira. — Allez, murmura-t-elle. Qu'est-ce que tu ne vois pas ? Qu'est-ce qui manque, bon sang ?

Elle repassa les éléments de l'affaire dans sa tête : Tommy Winkler est arrêté par le FBI. Ils l'interrogent. Ils le relâchent. Des mois plus tard, Miles Fletcher et Kenzie Miller sont tués, Tommy disparaît, et un tueur à gages arrive opportunément pour mettre fin à l'enquête de Thelma Winkler.

Jo secoua la tête. — Tout est lié, dit-elle. Tout ça est connecté, mais comment ?

Tommy n'est pas assez malin pour tuer Miles et Kenzie, se dit Jo. Peut-être qu'il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

Elle afficha l'ancienne vidéo de surveillance de l'homme au motel portant le sweat-shirt Quicksilver. Jo fixa l'écran des yeux.

— Qui es-tu, mon gars ? demanda-t-elle. Que faisais-tu là ?

Si ce n'est pas Tommy, pensa-t-elle, alors qui lui a parlé au FBI ? Et pourquoi les dossiers sont-ils scellés ?

Jo voulait connaître l'agent à qui Tommy avait parlé. Il y avait

une chance qu'il ou elle sache quelque chose qui pourrait faire éclater l'affaire au grand jour.

Elle se leva de son bureau, se dirigea vers le bureau de Grantham, et découvrit qu'il était rentré chez lui. Jo sortit son portable et composa son numéro.

— Pullinger, grogna Grantham. Il est deux heures du matin.

— Oui, monsieur, dit-elle. Je suis désolée de vous déranger.

— Quel est le problème ?

— Y a-t-il eu des progrès concernant la levée des scellés sur le dossier de Tommy Winkler ?

Grantham soupira. — Agent Pullinger, dit-il, nous reprendrons cette conversation demain matin. Je suis actuellement au lit, et je ne veux pas réveiller ma femme.

— Bien sûr, monsieur, dit-elle. Toutes mes excuses. Passez une bonne nuit.

La ligne se coupa. Jo rangea son téléphone dans sa poche et poussa un soupir.

Heureusement que je ne suis pas mariée, pensa-t-elle.

Les pensées de Jo se tournèrent alors vers Brandt. Elle se demanda à quoi ressemblerait une vie avec lui une fois qu'ils auraient terminé cette affaire.

Ne pense pas à ça maintenant, se dit-elle. Trouve un moyen d'accéder à ce dossier.

Pendant près d'une heure, elle essaya de déterminer à quel agent du FBI Tommy avait parlé. Elle se demanda si elle devait commencer à appeler le bureau de New York jusqu'à ce qu'elle tombe sur quelqu'un qui pourrait lui dire ce qu'elle avait besoin de savoir.

Il lui vint alors à l'esprit qu'il y avait une autre personne qui possédait des informations sur la personne à qui Tommy aurait pu parler.

— Thelma, dit Jo à voix haute.

CENT CINQ

Thelma portait une combinaison jaune canari du service pénitentiaire lorsqu'elle a été escortée dans la zone des visiteurs. Jo, assise à une table en métal dans la pièce vide, s'est levée et a fait un signe de tête à Thelma. Le garde qui escortait Thelma se tenait dans le coin de la pièce, gardant un œil vigilant sur les deux femmes.

Thelma a grogné. — Il est quatre heures du matin, a-t-elle dit à Jo. Le soleil n'est même pas encore levé.

— Je sais, a dit Jo. Je m'excuse.

Thelma a haussé les épaules. — Que diable voulez-vous, Madame l'Agent ? J'ai déjà tout dit à vos collègues.

— C'est à propos de ton fils, a dit Jo. Tommy.

— Quoi à son sujet ?

— Je pense qu'il y a peut-être un moyen de le retrouver, mais j'ai besoin de ton aide pour ça.

Thelma a attendu un moment avant de s'approcher de la table. Elle s'est assise, a soupiré, a entrelacé ses doigts, puis a posé ses mains sur la table.

— Que veux-tu savoir ? a-t-elle dit. Je vous ai dit tout ce que je pouvais, et je suis toujours enfermée ici.

Jo a dit : — Tes avocats t'ont obtenu un bon accord. D'ici à ce que ce bazar soit réglé, tu seras sortie en un rien de temps.

Thelma a ricané. — Je serai en résidence surveillée pour le reste de mes jours, a-t-elle dit. Non seulement ça, mais ils ont décidé que je devrais payer un certain montant de dommages et intérêts à cause de tout ça. Ce n'est pas la liberté. C'est juste une autre forme d'emprisonnement.

Jo a secoué la tête. — C'est mieux qu'une cellule, Thelma. Soyons réalistes. Les choses auraient pu être bien pires si nous n'avions pas arrêté Bogdan.

— J'ai une cible peinte sur moi, a dit Thelma. La seule façon pour moi de rester en vie, c'est parce que j'ai les forces de l'ordre qui me surveillent dans un avenir prévisible.

— Thelma, a dit Jo, assez de ces va-et-vient. Ce n'est pas pour ça que je suis ici.

Thelma a croisé les bras. — Tu as dit que tu étais ici pour parler de mon fils.

Jo a hoché la tête. — C'est le cas.

— Alors que veux-tu savoir ?

Jo s'est penchée en avant. — Son arrestation, a-t-elle dit. Nous savons toutes les deux que Tommy a eu une petite conversation à part avec quelqu'un du Bureau après avoir été arrêté.

— Et alors ? a dit Thelma. Sur quelle partie as-tu besoin de précisions ?

Jo a levé un seul doigt. — Juste une chose, a-t-elle dit. Je veux savoir ce que Tommy t'a dit de sa rencontre, en particulier qui l'a amené et pourquoi.

Thelma a froncé les sourcils. — J'essaie de me souvenir, a-t-elle dit. Il était un peu secoué après tout ce qui s'était passé. Il a dit qu'il ne leur avait rien dit.

— Je sais, a dit Jo, mais je veux savoir qui lui a parlé. Tu te souviens d'un nom ? Quelque chose comme ça ?

Thelma a plissé les yeux. Elle a fixé son regard sur le plafond. — Maintenant que j'y pense, oui, a-t-elle dit. Quand Tommy a été arrêté, il a été relâché sous ma garde. Je l'ai ramené à la maison, je lui ai donné une bière, et il m'a tout raconté sur ce qui s'était passé. Il a dit que l'agent qui lui avait parlé était un peu brusque.

Jo a soupiré. — J'ai besoin de son nom, Thelma, a-t-elle dit. Tu te souviens de son nom ?

Thelma a pris son temps pour fouiller dans ses souvenirs. — Juste son nom de famille, a-t-elle dit.

Jo s'est avancée sur la table. — Quel était-il ?

— Tommy a dit qu'il s'appelait 'Brandt'.

CENT SIX

Jo se glissa derrière le volant de sa berline. Elle ferma la porte. Elle garda les yeux rivés sur le volant pendant plusieurs instants.

Brandt, pensa-t-elle. Pourquoi ne me l'aurait-il pas dit ? Pourquoi garderait-il ça secret ?

Jo se dit alors que Thelma essayait peut-être de jouer avec elle. Puis elle réalisa que cela n'aurait pas de sens pour quelqu'un sur le point d'être libéré de faire quelque chose d'aussi stupide.

Elle ferma les yeux. — Pourquoi ? dit-elle à voix haute. Brandt... Pourquoi ne me l'aurais-tu pas dit ?

Jo prit son téléphone et s'apprêta à appeler Grantham. Au dernier moment, elle décida de ne pas le faire. Je dois en savoir plus, pensa-t-elle. Je dois donner à Brandt une chance de s'expliquer.

Elle composa le numéro de Ford. Il répondit après deux sonneries.

— Salut, Jo, dit-il en chuchotant. Ça va ?

Elle prit une inspiration. — J'ai un problème, dit-elle. J'ai besoin d'en parler.

— Une seconde, dit Ford. Je vais descendre pour ne pas réveiller Kelly ou Hazel.

Jo attendit en silence.

— D'accord, dit Ford. Je t'écoute.

— Je viens de parler à Thelma Winkler, dit Jo.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Je réfléchissais à toute cette situation avec Tommy, dit-elle. J'essayais de comprendre qui au Bureau lui avait parlé. J'ai réalisé que la solution était juste sous mon nez. Je savais que Thelma avait récupéré Tommy ce soir-là, alors je suis allée directement à la source pour voir si elle pouvait éclaircir tout ça.

— Qu'a-t-elle dit ?

Jo ferma les yeux. — Elle a dit que c'était Brandt, Ford. Elle a dit que c'était Brandt qui avait parlé à Tommy.

Ford exhala profondément. — Tu en es sûre ? dit-il.

Elle hocha la tête. — Thelma a dit son nom.

— Ça pourrait être un autre Brandt, dit Ford. Le FBI est une grande organisation.

Jo secoua la tête. — Non, dit-elle. J'ai dû le clarifier avec Thelma jusqu'à en être bleue. C'est Brandt, mon Brandt.

— Je ne comprends pas, dit Ford. Pourquoi ne nous l'aurait-il pas

dit ? Pourquoi nous l'aurait-il caché ?

— Je ne suis pas sûre, dit-elle. Peut-être qu'il s'inquiétait de compromettre une autre enquête. Peut-être qu'il s'inquiétait d'un conflit d'intérêts.

— Ou peut-être, dit-il, qu'il était impliqué.

La main de Jo tremblait. C'est ce que j'espère que ce n'est pas.

— Je dois lui parler, dit-elle. Je dois l'entendre de sa bouche.

— Tu dois attendre, dit Ford.

Elle secoua la tête. — Je ne peux pas. Je dois savoir maintenant.

— Tu ne peux pas y aller seule.

— Alors aide-moi, Bryan, dit Jo. Aide-moi à comprendre tout ça.

— D'accord, dit-il. Dis-moi quoi faire.

Jo lui donna l'adresse de Brandt, démarra la voiture et se mit en route pour découvrir la vérité.

CENT SEPT

Brandt entrouvrit la porte d'entrée de son appartement. Jo se tenait sur le pas de la porte. Il sourit largement en la voyant.

— Salut, toi, dit-il. Que fais-tu ici à cette heure de la nuit ? Ou devrais-je dire, si tôt le matin ?

Elle haussa les épaules. — Je n'arrivais pas à dormir. Je me suis dit que ce serait peut-être bien de passer. Ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non, dit Brandt. Entre. Je suis un lève-tôt de toute façon.

Jo entra dans l'appartement. C'était un logement simple. Propre et bien rangé. Les meubles et les équipements étaient tous modernes, dans un camaïeu d'acier et de gris.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda Brandt.

Jo acquiesça. — Tu as du vin ?

Il rit. — Il est six heures du matin.

— Je sais, dit-elle. J'ai juste besoin de quelque chose pour me détendre.

Brandt se dirigea vers le frigo. — Ne dis rien de plus. Je comprends. Ces dernières semaines ont été longues.

Jo observa à nouveau l'intérieur. Rien ne semblait déplacé. Brandt revint dans le salon quelques instants plus tard, lui donna un verre de vin, puis s'assit sur le canapé.

— Tu veux me rejoindre ? demanda-t-il.

Jo acquiesça. Elle s'assit à côté de Brandt, posa son verre de vin sur la table, évalua le pantalon de survêtement et le t-shirt blanc qu'il portait, et sourit.

— Quoi ? dit-il.

Elle haussa les épaules. — Je ne t'ai juste jamais vu porter quelque chose d'aussi décontracté.

Il rit. — C'est la première fois que je suis chez moi pour plus de quelques heures. Je me suis dit que je devrais m'habiller confortablement, tu vois.

— Je comprends, dit Jo.

Brandt plissa alors les yeux. — Qu'est-ce qui te préoccupe, Jo ? demanda-t-il. Tu as l'air stressée. Elle acquiesça. — C'est vrai.

Il se pencha vers elle. — C'est à propos de... nous ? demanda-t-il. C'est à propos de-

— Non, coupa Jo. Ce n'est pas à propos de ça. C'est à propos de l'affaire. J'ai du mal à comprendre certaines choses.

Il haussa les épaules. — Comme quoi ?

Demande, se dit Jo. Arrête de tourner autour du pot et va droit au but.

— J'ai parlé à Thelma Winkler, dit-elle.

Brandt fronça les sourcils. — Quand ?

— Il y a quelques heures.

— Pour quoi faire ?

Jo exhala. — Je pensais à Tommy, dit-elle. J'avais demandé à Grantham à propos du dossier qui avait été scellé, sur la personne à qui Tommy avait parlé la nuit où le Bureau l'avait amené. Je me suis dit qu'il serait plus simple de demander à Thelma parce qu'elle avait dit qu'elle était là cette nuit-là.

— D'accord, dit Brandt. Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Jo fixa son regard sur Brandt. Il semblait serein. Rien chez lui ne trahissait de l'inquiétude ou de la nervosité. Elle se leva alors et commença à rôder près de la cuisine.

— Hé, dit Brandt. C'est bon. Tu peux me le dire. Je veux savoir. Je veux voir s'il y a une chance qu'on puisse comprendre ce qui se passe.

Jo prit une inspiration. Elle se retourna ensuite, regarda Brandt, croisa les bras et dit : — Thelma a dit que Tommy t'avait parlé, Brandt. Elle a dit que c'était toi qui avais fait venir Tommy.

Brandt rit. Il se leva du canapé et glissa ses mains dans ses poches. — C'est complètement fou, dit-il. Tu sais qu'on ne peut pas faire confiance à un mot de ce qu'elle dit.

Elle haussa les épaules. — Pourquoi mentirait-elle ? dit-elle. Quel en serait l'intérêt ? L'accord qu'elle a conclu est encore en train d'être peaufiné, mais elle va s'en sortir. Certes, elle sera surveillée de près pour le reste de sa vie, mais qu'aurait-elle à gagner en me racontant une histoire pareille ?

— Je ne sais pas, dit-il. Mais je ne pense pas qu'elle parlait de moi.

Jo secoua la tête. — Elle n'a pas mâché ses mots, dit Jo. Je m'en suis assurée. J'ai passé près de dix minutes à m'assurer que j'avais bien entendu ce qu'elle avait dit, et elle m'a dit qu'un agent nommé Brandt avait parlé à Tommy. Avant que tu ne dises qu'il y a beaucoup de 'Brandt' au Bureau, je suis d'accord avec toi. Il y en a. Mais un seul d'entre eux utilise le surnom 'Sonny'.

Brandt souffla. — Thelma a dit qu'un Sonny Brandt avait parlé à son fils ?

— Pas en ces termes exacts, mais elle a dit que Tommy avait entendu qu'on appelait l'agent « Sonny ». Et quand Thelma a cherché qui pouvait être cet agent, elle n'a rien trouvé parce que tu es répertorié comme James Brandt dans tous les annuaires du Bureau,

mais seuls tes proches t'appellent « Sonny ».

Brandt resta silencieux.

— James, dit Jo. Dis-moi simplement.

— Qu'est-ce que je gagnerais à te mentir ? dit-il.

Les yeux de Jo s'écarquillèrent. — Je ne sais pas, dit-elle. Mais ce n'est pas Thelma qui est malhonnête. Peut-être que tu m'as caché ça parce que tu es impliqué dans une enquête tellement importante que tu ne veux pas la compromettre, ou peut-être que c'est parce que...

Elle n'arrivait pas à dire le reste.

Brandt frappa dans ses mains comme s'il suppliait. — Jo, dit-il, c'est n'importe quoi. Je te dis que cette femme ment. Elle m'a rencontré quand nous sommes allés lui parler. Elle a dû entendre mon nom. Elle l'utilise juste pour te manipuler.

Jo écarta les bras. — Alors dis-moi pourquoi elle ferait ça ! exigea-t-elle. Rien de tout cela ne concorde. S'il te plaît, si tu sais quelque chose, dis-le-moi. Nous avons... Nous avons été trop proches l'un de l'autre pour laisser quelque chose comme ça être balayé sous le tapis.

Les muscles de la mâchoire de Brandt se contractèrent. — Jo... Je ne vais pas dignifier ça d'une réponse.

Jo regarda Brandt la contourner, marcher vers le frigo et l'ouvrir. Elle se tourna vers lui alors que le silence s'installait dans l'appartement.

— Très bien, dit-elle. Je suppose que nous attendrons que Grantham descelle les dossiers, et ensuite nous pourrons voir.

Jo se dirigea vers la porte d'entrée.

Elle s'arrêta en entendant une balle être chargée dans une arme.

CENT HUIT

Jo se retourna. Brandt avait une arme à la main. Son visage était inexpressif. Ses yeux étaient humides. Il la regardait comme si le monde s'écroulait autour de lui.

— Tu ne peux pas partir, dit-il. Tu dois rester.

Jo avança lentement sa main vers son arme dans son étui. — Brandt...

Il pointa son arme. — Arrête, dit-il. Ne fais pas ça. Je suis sérieux. S'il te plaît, ne m'oblige pas à faire quelque chose que je ne veux pas faire.

Jo leva les mains.

— Sors ton arme avec deux doigts, dit Brandt, et pose-la sur la table.

Jo utilisa son pouce, son index et son majeur pour sortir son arme. Elle la posa ensuite sur la table et leva les mains bien haut.

— Assieds-toi sur le fauteuil, dit Brandt. Marche lentement. Assieds-toi juste et... Et je peux t'expliquer.

Jo se dirigea lentement vers le fauteuil. Je n'arrive pas à croire que ça arrive, se dit-elle. Il doit y avoir une explication rationnelle. Peut-être qu'il est juste fatigué. Nous le sommes tous.

Elle s'assit. Brandt lui demanda ensuite de poser ses paumes sur ses jambes, ce qu'elle fit.

— James, dit Jo, s'il te plaît, ne me fais pas de mal. S'il te plaît, ne fais rien que nous regretterions tous les deux.

Brandt baissa les épaules. — Ça ne devait pas se passer comme ça, dit-il d'un ton vaincu. Toute cette histoire a dérapé.

— Explique-moi simplement, dit-elle. Dis-moi ce qui se passe. Peut-être qu'il y a un moyen de surmonter ça. Je suis sûre que tu n'avais pas l'intention de me cacher tout ça.

Une larme coula sur la joue de Brandt. — Je ne peux pas te mentir, Jo, dit-il. Tu as raison quand tu dis qu'on a traversé beaucoup de choses, qu'on s'est rapprochés. Rien de tout ça n'était un mensonge. Rien de ce qu'on a partagé n'était faux. Je n'avais pas prévu que ça arrive. Mais je suis content que ça soit arrivé.

— S'il te plaît, dit Jo. Dis-moi ce qui se passe.

Brandt baissa lentement son bras et laissa pendre l'arme à son côté. — Tu ne me pardonneras jamais, dit-il. Il n'y a aucun moyen pour moi de m'en sortir indemne.

Jo prit une inspiration. — Dis-moi, dit-elle. Dis-moi ce que tu as

fait.

Brandt prit une profonde inspiration, hocha la tête, puis commença à raconter à Jo la nuit où tout avait mal tourné.

CENT NEUF

Tommy Winkler quitta l'autoroute. Une berline l'attendait alors qu'il garait sa voiture sur le côté de la route. Il secoua la tête et coupa le moteur. Il observa l'agent spécial James « Sonny » Brandt sortir de sa voiture.

Tommy sortit et claqua sa portière.

— Alors ? dit-il. Sur qui veux-tu que je balance cette fois ?

Brandt plissa les yeux.

— Tu as bu, Tommy ?

Le jeune homme étouffa un rot avec sa main.

— Un ou deux verres, dit-il. Ouais.

Brandt leva les yeux au ciel.

— Bon sang, Winkler, dit-il. Tu cherches à te faire arrêter pour conduite en état d'ivresse ? Tu veux te faire tuer ?

Tommy écarta les bras et faillit trébucher.

— Si tu veux m'arrêter, dit-il, alors arrête-moi. Ça va sûrement faire capoter toute votre opération contre les Serbes.

Brandt leva la main.

— Assez de conneries, dit-il. Parlons. Je veux en savoir plus sur ce qui se passe avec ta mère.

Tommy haussa les épaules.

— Rien de nouveau. Elle blanchit de l'argent, le fait apparaître propre sur les déclarations d'impôts, tout le tralala.

— Je sais tout ça, dit Brandt. Mais j'ai besoin de détails maintenant. On ne peut plus se contenter de généralités. J'ai besoin de savoir exactement sur quoi elle travaille en ce moment.

Tommy jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il semblait nerveux.

— Quoi ? dit Brandt. Qu'est-ce qui te met dans cet état ?

Tommy soupira.

— Les Serbes, dit-il, viennent d'envoyer cinq millions de dollars à ma mère pour qu'elle les blanchisse.

Les yeux de Brandt s'écarquillèrent.

— Tu plaisantes.

Le jeune homme secoua la tête.

— Elle vient de les recevoir il y a quelques jours.

— C'est énorme, petit, dit Brandt. Où est-ce ? Où l'argent est-il caché actuellement ?

Tommy baissa la tête.

— Chez mon vieux.

Brandt fronça les sourcils.

— Pourquoi ? dit-il. Tu m'as dit qu'il n'était plus impliqué dans l'opération.

— Il ne l'est pas.

— Alors pourquoi il a l'argent ?

Tommy détourna le regard.

— Réponds-moi, dit Brandt. C'est important. Ça pourrait être ce qui fera tomber ta mère.

Tommy secoua la tête.

— Ça n'arrivera pas, dit-il. J'ai peut-être des différends avec la vieille, mais je ne veux pas la voir en prison.

Brandt soupira.

— Ça fait partie du marché qu'on a conclu, dit-il. Tu le sais. Tu nous informes sur les opérations de ta mère. Tu obtiens un casier vierge.

— Je ne veux pas de ça, dit Tommy. Je veux juste être libéré de tout ça. Des larmes lui montèrent aux yeux. J'en ai marre de balancer. Ça fait des semaines que ça dure, mec !

Brandt leva la main.

— Ce sera bientôt terminé, dit-il. Je t'assure. Dis-moi juste où sont les cinq millions, ce que ta mère va faire pour les blanchir, et je m'occupe du reste. Tu seras un héros. Tu pourras commencer une nouvelle vie loin de ce trou perdu. Tu pourras aller où tu veux.

Tommy ricana.

— Et trouver un job minable à retourner des burgers dans un bled paumé pendant que le FBI surveille mes moindres faits et gestes ? Pas question. Je ne vivrai pas ce genre de vie.

Brandt fit un pas en avant.

— Tu as bu, dit-il. Tu es récalcitrant. Tu ne réfléchis pas clairement.

Tommy redressa la tête.

— Je réfléchis très clairement, dit-il. J'ai fait mon choix. Mon père et moi aussi.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Tommy passa la main derrière son dos, sortit le pistolet que Burke Schaefer lui avait prêté et le tint le long de sa jambe.

Brandt fixa l'arme du regard.

— Tommy, dit-il, qu'est-ce que tu fous ?

— Je fais mon choix, dit Tommy. Mon vieux et moi, on prend cet argent, et on se casse d'ici. Ton enquête est terminée. Je ne te livrerai pas ma mère.

Brandt désigna l'arme.

— Et ça ? dit-il. Qu'est-ce que tu comptes en faire ?

Tommy arma le chien.

— Je vais en finir, dit-il. Je vais te tirer dessus, charger ton corps, et le jeter dans la rivière.

— Ne fais pas l'imbécile, dit Brandt. Tu te feras attraper, même si tu arrives à me tuer.

— J'ai fait mon choix, dit Tommy. Je vais faire ce que je dois faire.

Brandt souffla.

— Alors, dit-il, c'est pour ça que tu t'es bourré ce soir. Tu as bu assez de courage pour être sûr de pouvoir tirer sur un agent du FBI.

Tommy hocha la tête.

— Tommy, dit Brandt, baisse ton arme. Ne sois pas stupide. Ça ne va pas se passer comme tu le penses.

Les lèvres de Tommy tremblèrent.

— Je suis désolé, mec, dit-il. Je n'ai pas d'autre choix.

Brandt glissa sa main vers l'arme attachée à sa taille.

— Tommy...

— Je suis désolé.

Tommy leva son arme.

Brandt dégaina la sienne. Il tira deux balles dans la poitrine de Tommy et le fit tomber raide mort.

Brandt resta debout, son arme fumante serrée dans sa main. Il fixait le corps de Tommy, les yeux écarquillés.

— Non, dit-il. Non, non, non !

Il s'approcha du corps de Tommy et chercha son pouls. Il n'y en avait pas. Quelques instants plus tard, des phares percèrent la nuit. Une camionnette entra dans la zone et s'arrêta. Les portes s'ouvrirent, et Miles Fletcher et Kenzie Miller sortirent du véhicule en riant.

— Oh ! s'exclama Miles en voyant Brandt. On n'avait pas vu qu'il y avait quelqu'un d'autre qui campait ici. Désolé pour ça !

Kenzie s'approcha de Miles et lui agrippa le bras.

— Miles, dit-elle. Il a une arme...

Miles leva les mains.

— On est vraiment désolés, dit-il. On ne voulait pas...

Brandt pouvait voir comment le reste de la situation allait se dérouler : Kenzie et Miles diraient à ses supérieurs qu'ils étaient tombés sur la scène et l'avaient vu debout au-dessus d'un cadavre. Il devrait leur expliquer pourquoi il avait tiré sur Tommy. Il serait alors mis en congé pour avoir tué un informateur. Sa carrière, pour laquelle il avait tant travaillé, partirait en fumée.

Il leva son arme et la pointa sur Miles.

— Venez ici, dit-il. Tous les deux. Gardez vos mains bien en vue.

Kenzie pleurait. Miles tremblait.

Brandt leur ordonna alors de se retourner.

CENT DIX

Une larme roula sur la joue de Jo tandis que Brandt lui racontait le reste de l'histoire.

— J'ai tué Miles et Kenzie, avoua Brandt. Je l'admets ici et maintenant. Après avoir fait croire que Kenzie avait été attaquée, j'ai emmené Miles dans le nord de l'État et j'ai tout mis en scène pour que ça ressemble à un suicide. Ensuite, j'ai placé ces objets dans la cabane et j'ai fait en sorte que tout laisse penser que Miles était en fuite.

Jo essuya les larmes de ses yeux.

— Et puis tu nous as induits en erreur, dit-elle. Tu as trompé tout le monde. Tu as couvert tes traces et nous as fait chercher le tueur partout alors qu'il était juste sous notre nez.

Elle fixa son regard sur Brandt.

— Quand je partageais le même lit que lui.

Brandt hocha la tête.

— Je suis désolé, dit-il. Vraiment.

— Donc, dit Jo, c'était ton ADN sur Kenzie. N'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— Je pensais avoir tout nettoyé. Je croyais m'en être occupé. On dirait que je me suis trompé.

— Et le type à capuche sur les images du motel ? dit-elle. Celui qui a jeté les affaires de Miles ? C'était toi ?

Brandt hocha la tête.

— C'était moi, admit-il. Je n'avais pas prévu que ce sans-abri trouve toutes ces affaires. Je pensais qu'elles seraient ramassées et jetées dans une décharge quelque part. Je croyais qu'il faudrait des semaines pour que quelqu'un les trouve. Je me disais que d'ici là, quiconque trouverait le portefeuille avec les cartes les utiliserait, et que le Bureau se lancerait à la poursuite d'un fantôme quelque part au loin.

Jo secoua la tête.

— Mais ce n'est pas ce qui s'est passé, dit-elle. Un innocent a été tué, Vic Warner. En fait, beaucoup de gens sont morts. Tu as laissé John Rowe semer le chaos dans tout l'État alors que tu aurais pu nous dire dès le début ce qui se passait réellement.

Brandt baissa la tête.

— Pourquoi, Brandt ? demanda Jo. Pourquoi ?

— Sur le moment, dit-il, quand j'ai vu Miles et Kenzie entrer dans les bois, j'ai vu ma vie défiler devant mes yeux. D'autres agents sont

allés en prison pour moins que ça. Ce qui est arrivé à Tommy était de la légitime défense, mais je savais que les patrons ne le verraient pas de cette façon. Cette opération avec les Serbes était trop importante. Ils m'auraient jeté sous le bus après avoir découvert que j'avais tué Tommy et détruit toute l'enquête. Je ne pouvais pas laisser ça arriver, et Kenzie et Miles auraient raconté toute l'histoire à tout le monde. Quand j'ai pointé mon arme sur eux... Il n'y avait plus de retour en arrière possible.

Jo souffla.

— C'est une raison lamentable.

Brandt frappa du poing sur le comptoir.

— C'est ma vie, Jo, dit-il. Je n'ai pas de famille. Je n'ai pas d'amis. Le boulot est tout pour moi. Sans lui, je ne suis rien. Je n'ai aucun but. Je n'ai aucun sens. Je ne pouvais pas laisser Tommy Winkler mettre ça en péril, et je dors bien la nuit en sachant que j'ai débarrassé le monde d'un vaurien prêt à me doubler et même à me faire du mal.

— Peux-tu vraiment dormir la nuit, dit-elle, avec la mort de Miles et Kenzie sur la conscience ? Peux-tu dormir paisiblement en te souvenant de ce que tu leur as fait pour préserver ta précieuse petite place au Bureau ?

Brandt détourna le regard.

— Je ne réfléchissais pas, dit-il. J'étais... J'étais aveuglé. Je ne voulais pas perdre mon travail. Je ne voulais pas perdre tout ce que j'avais toujours connu. J'ai pensé à avouer plusieurs fois après avoir fait ce que j'ai fait. Ça me rongeait. Mais ensuite je t'ai rencontrée. Nous... Nous nous sommes rapprochés. Tu es devenue si importante pour moi. Je pensais que c'était peut-être une lueur d'espoir dans ce chaos. Je pensais que peut-être commencer une vie avec toi compenserait tout ça.

Jo garda la tête haute.

— Tu avais tort, dit-elle. Il n'y a rien que tu puisses faire pour effacer le fait que tu as ôté deux vies innocentes de cette terre. Rien.

Brandt resserra sa prise sur son arme.

— Dis-moi juste une chose, dit-il. Dis-moi que ce qu'il y a eu entre nous était réel.

Jo repassa dans sa tête tous les moments qu'elle avait partagés avec Brandt : les verres, les sourires, la nuit qu'ils avaient passée seuls ensemble.

— C'était le cas, dit-elle. Mais plus maintenant.

Brandt hocha la tête.

— Je comprends, dit-il.

Jo se leva lentement.

— Tu dois avouer, dit-elle. Tu dois poser cette arme, venir avec

moi et dire à tout le monde ce que tu as fait. Tu dois passer aux aveux. Tu dois faire ce qui est juste.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas faire ça, Jo, dit-il. Je ne peux pas aller en prison. Les gens que j'y ai envoyés me mettront en pièces. Ce sera un enfer pire que tout ce que je peux imaginer.

Jo tendit les mains.

— Alors quoi ? dit-elle. Tu vas me tuer aussi ? Tu vas mettre en scène quelque chose comme tu l'as fait avec Miles et Kenzie ?

— Si je le dois.

— Regarde comme ça s'est bien passé la première fois, dit-elle.

Brandt leva son arme.

— Je suis désolé, Jo. Je ne peux pas tomber pour ça.

Les yeux de Jo s'écarquillèrent.

— Brandt !

Il prit une inspiration et visa.

— Je suis désolé.

La porte d'entrée de l'appartement s'ouvrit brusquement. Ford se tenait dans l'encadrement, son arme pointée sur Brandt.

— Lâche ton arme ! cria Ford.

Les yeux de Brandt s'écarquillèrent.

Il tourna son arme vers Ford.

Ford tira une seule balle qui transperça le cœur de Brandt et le fit tomber à genoux.

Il était mort avant que sa tête ne touche le sol.

CENT ONZE

Ford marchait avec la mère de Miles au bord du lac, devant son chalet. Le soleil miroitait sur l'eau. Une brise fraîche soufflait. Il venait de lui raconter tous les détails concernant Brandt, comment et pourquoi il avait tué Miles et Kenzie.

Rachel croisa les bras. Elle se tourna vers le lac.

— Donc, dit-elle, voilà le pourquoi. Tout ça pour sa carrière.

Ford hocha la tête.

— Il n'y a jamais de bonne raison, Rachel, dit-il. Ce sont toujours des motifs égoïstes que les gens invoquent pour justifier ces crimes. J'ai travaillé assez longtemps dans ce métier pour le constater.

Elle chassa les larmes de ses yeux.

— Miles et Kenzie sont morts pour qu'il puisse garder son poste.

— Ça n'a pas marché, dit Ford. Brandt a réussi à garder une longueur d'avance pendant un moment, mais tout a fini par le rattraper.

Rachel regarda Ford.

— Comment est-il mort, Bryan ? dit-elle. Raconte-moi ce qui s'est passé. Je veux savoir comment l'homme qui a assassiné mon fils a été tué.

Ford soupira. Il revit dans son esprit comment il avait défoncé la porte et braqué son arme sur Brandt.

— Je lui ai tiré dessus, dit-il. Il allait tuer mon amie l'agent Pullinger.

Elle hocha la tête.

— Où l'as-tu touché ?

Il tapota sa poitrine avec deux doigts.

— Au cœur, dit-il. Il est mort sur le coup.

Rachel secoua la tête.

— C'était mieux que ce qu'il méritait, dit-elle. Une partie de moi aurait voulu le voir passer le reste de sa vie en prison. Je suppose que c'est mieux qu'il soit parti. Je n'aurai plus jamais à voir son visage. Je pense qu'une autre partie de moi le verra encore, cependant, pour le reste de ma vie.

Ford posa sa main sur l'épaule de Rachel.

— Je suis désolé, dit-il. Pour tout. Brandt était sous mon nez tout ce temps. Je ne l'ai simplement pas vu. Peut-être que si je l'avais fait, Miles serait encore en vie.

Rachel prit la main de Ford et la serra doucement.

— Ce n'est pas ta faute, Bryan, dit-elle. Ce Brandt vous a tous trompés. Tu ne pouvais pas savoir avant qu'il ne soit trop tard.

Il hocha la tête.

— Quand même, dit-il, pour ce que ça vaut, je suis désolé. Mais je sais que ça ne ramènera jamais Miles.

— Je sais, dit-elle. Mais tu as lavé son nom. Le monde entier sait maintenant qu'il était une victime et non un tueur. Ça change beaucoup de choses. De plus, l'indemnité que le FBI me verse en guise de réparation pour ce qui s'est passé avec Brandt me donnera le temps de réfléchir à la suite.

Ford se tourna vers le chalet.

— Que comptes-tu faire maintenant ?

Elle haussa les épaules.

— Je vais passer du temps avec ma sœur à New York et essayer de décider quoi faire ensuite. Les funérailles de Miles sont dans quelques jours, alors je me concentre là-dessus pour le moment. J'aimerais que tu sois présent, peut-être pour dire quelques mots.

Il hocha la tête.

— Bien sûr, je serai là. J'espère juste que tu t'en sortiras sur le long terme.

— En ce moment, dit-elle, je lutte. Mais j'ai traversé beaucoup d'épreuves dans ma vie. Je ne m'avouerai pas vaincue à cause de tout ça. Je trouverai un moyen de surmonter tout ça. Et toi, Bryan ? Tu vas bien ?

Ford soupira.

— Je ne sais pas, dit-il. Je commence à réévaluer certaines choses.

— Comme quoi ?

— Ce travail, dit-il. J'ai vécu assez de choses pour me tenir éveillé pendant des nuits entières. Je commence aussi à penser que tout ce temps loin de Kelly et Hazel commence à peser. Je ne veux pas vivre le reste de ma vie en sachant que j'ai raté les moments les plus importants avec elles.

— Alors, dit Rachel, ça veut dire que tu vas démissionner ?

Il haussa les épaules.

— C'est la partie difficile, dit-il. Chaque fois que je m'apprête à prononcer ces mots, je n'y arrive pas. J'ai l'impression d'être obligé de faire ça, que d'autres personnes souffriront si je ne monte pas la garde, veillant à ce que toutes les mauvaises choses soient tenues à distance. C'est comme un don. Et une malédiction.

— Je suis contente, dit-elle, que des gens comme toi soient là, Bryan. Nous avons besoin d'hommes comme toi pour protéger le monde, et de femmes comme ton amie Pullinger.

Ford soupira.

— Elle ne va pas très bien, en fait.

— Pourquoi ?

— Toute cette affaire, dit-il. Ça l'a vraiment épuisée. Elle... eh bien, elle avait des implications personnelles dans cette affaire qui l'ont vraiment affectée. Elle est résiliente. Mais je m'inquiète de l'impact que cela aura sur elle à l'avenir.

— C'est bien qu'elle t'ait comme ami, dit Rachel. Ça l'aidera.

Ford se tourna vers Rachel.

— Je sais que c'est une question stupide à poser, dit-il, mais y a-t-il autre chose que je puisse faire ?

— Ça ira, dit-elle. Encore une fois, ça prendra du temps. Et la meilleure chose que tu puisses faire pour moi, c'est de continuer à être l'ami que tu as été pendant tant d'années.

Rachel et Ford s'étreignirent.

CENT DOUZE

Grantham ferma la porte de son bureau. Il jeta un coup d'œil à Jo, assise dans le fauteuil devant son bureau. Il s'assit et l'observa attentivement. Elle semblait fatiguée mais gardait la tête haute.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Je vais bien, monsieur, répondit-elle. Juste un peu fatiguée.

— Vous n'avez pas besoin de faire semblant avec moi, Agent Pullinger, dit-il. Après ce fiasco avec l'Agent Brandt, n'importe qui dans votre situation serait en droit de ressentir une colère palpable.

C'est le cas, pensa-t-elle. Mais je ne le dirai pas à voix haute.

— Monsieur, dit Jo, j'aimerais continuer à travailler et mettre tout cela derrière moi. Cela fait quelques semaines. J'ai été clouée à mon bureau, à signer des papiers et à prendre des appels du bureau de New York. J'aimerais retourner sur le terrain.

Grantham hocha la tête. — C'est pour cela que je vous ai convoquée, Agent Pullinger. Après tout ce qui s'est passé, je pense qu'il serait judicieux de vous accorder du temps libre.

Elle secoua la tête. — Je ne veux pas de ça, monsieur, dit-elle. L'oisiveté est mère de tous les vices.

— Malheureusement, dit-il, ce n'est pas à vous de décider, Agent Pullinger. C'est à moi.

— Monsieur...

— Pullinger, coupa-t-il. Examinons les faits de cette affaire. Vous avez été impliquée dans plusieurs fusillades, vous avez accumulé une quantité massive d'heures supplémentaires, et vous avez souffert d'un problème cardiaque qui a failli vous valoir un long séjour à l'hôpital.

Les muscles de la mâchoire de Jo se crispèrent.

— Vous pensiez que je ne l'apprendrais pas ? dit Grantham. Je suis là depuis longtemps. Je n'aurais pas atteint la position que j'occupe actuellement si je n'étais pas capable de garder un œil sur tous mes agents. Et même si je ne fonctionne que sur des intuitions et des insinuations, je suis conscient qu'il y avait quelque chose de, disons, personnel qui couvait entre vous et feu l'Agent Brandt.

Il est perspicace, pensa-t-elle. Il faut lui reconnaître ça.

— Agent Pullinger, dit Grantham, ceci n'est pas une remise en question de vos accomplissements professionnels, ni un commentaire sur votre éthique de travail ou votre capacité à ne pas mêler travail et affaires personnelles. Le fait est que tout ce qui s'est passé ces dernières semaines a été, pour le moins, éprouvant pour vous. J'ai

besoin que vous soyez centrée. J'ai besoin de savoir que vous pouvez accomplir vos tâches au plus haut niveau possible. Dans ces conditions, je vous accorde un mois de congé. Passez du temps avec votre famille. Partez en vacances. À votre retour, vous pourrez reprendre le travail. C'est tout ce que j'ai à dire à ce sujet.

Jo hocha la tête et se leva. Elle tendit la main à Grantham, la serra, et quitta le bureau.

CENT TREIZE

Jo avait les yeux rivés sur son téléphone. Elle ajusta sa position sur le banc du parc. Des enfants jouaient dans un portique à quelques pas devant elle. Leurs parents se tenaient à leurs côtés. Sur son téléphone, un article de presse parlait de Brandt, avec sa photo officielle du Bureau sous un titre qui disait : « Le FBI démasque l'un des siens ».

Selon l'article, Brandt avait emmené la voiture de Tommy Winkler dans une casse et l'y avait abandonnée. Une fouille menée par le FBI avait permis de retrouver le véhicule, qui contenait la moitié de l'argent que Tommy et son père avaient essayé de détourner des Serbes.

Ça répond à cette question, pensa Jo.

Elle plongea son regard dans les yeux de Brandt. Autrefois, Jo le trouvait séduisant, mais maintenant elle ne supportait plus sa vue. Le souvenir de la nuit qu'ils avaient partagée lui donnait la chair de poule. Penser à la façon dont il avait pu lui mentir pendant si longtemps la faisait douter de sa santé mentale.

— Salut, lança Ford.

Jo verrouilla son téléphone et le rangea. Elle leva les yeux et vit Ford debout à côté d'elle.

— Salut, dit-elle.

— Ça te dérange si je m'assieds ?

Elle hocha la tête, se décala et laissa Ford prendre place à côté d'elle.

— Tu as dit que tu voulais parler ? dit-il.

Jo acquiesça. — C'est vrai, dit-elle. J'espère que je n'empiète pas sur ton temps en famille.

Ford secoua la tête. — Pas du tout, dit-il. On vient de m'accorder deux semaines de congé. J'ai tout mon temps.

Elle souffla. — Grantham m'a mise sur la touche aussi, dit-elle. Malheureusement, c'était contre mon gré.

— Tu comprends pourquoi, cependant. Si j'étais à la place de Grantham, j'aurais fait la même chose.

Jo hocha la tête. — Je ne lui en veux pas, dit-elle. Il a pris la bonne décision.

Ford plissa les yeux. — Comment te sens-tu ?

— Pas très bien, dit-elle. Je n'arrive pas à bien dormir. Je n'arrête pas de penser à Brandt et à tout ce qui s'est passé. Je reviens sans

cesse sur l'affaire pour essayer de boucler des détails qui n'existent pas vraiment.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

— J'ai parlé aux parents de Kenzie il n'y a pas longtemps, dit Jo. Ils m'ont remerciée pour tout ce qui s'est passé. Ils étaient contents que je leur aie apporté une forme de réconfort. Après ça, j'ai rendu visite à Thelma juste avant qu'elle ne soit placée sous protection des témoins. Elle voulait que je te transmette sa gratitude pour avoir abattu Brandt.

Ford soupira. — Je suis sûr qu'elle en est heureuse, dit-il. Pour être honnête, j'ai eu ma part de fusillades, de courses-poursuites en voiture et de situations à haut risque.

— Des nouvelles d'O'Reilly ? demanda Jo.

— Il est à l'hôpital, répondit Ford.

Ses yeux s'écarquillèrent. — Pour quelle raison ?

— Le stress de la situation, dit-il, a eu un impact sur son cœur. Il va s'en sortir, mais je pense que tout ce qui s'est passé lui a coûté quelques années de vie. Il va être transféré dans une unité médicale d'une prison de moindre sécurité une fois qu'il sortira. J'ai l'impression qu'il vit maintenant sur du temps emprunté.

Jo détourna le regard. — Quel gâchis, dit-elle. Tant de gens. Tant de vies détruites à cause de ce que Brandt a fait.

— Tu dois essayer de passer à autre chose, Jo, dit Ford. Je sais que c'est difficile...

— C'est presque impossible, coupa-t-elle. D'abord, je m'implique avec un tueur dont le cœur bat dans ma poitrine, et puis je recommence avec un homme qui a tué deux enfants innocents pour essayer de préserver sa carrière. Des larmes lui montèrent aux yeux. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi, Bryan ? Suis-je maudite ? Est-ce que Dieu me traite comme si j'étais une sorte d'insecte dans une fourmilière ?

Ford secoua la tête. — Non, dit-il. Si c'est quelque chose, Il te met à l'épreuve.

— Eh bien, dit-elle, ça commence à avoir des répercussions sur ma santé mentale.

— Tu vas surmonter ça, dit-il. Je sais que tu y arriveras. Un jour, tu regarderas en arrière et tu te rendras compte que ça t'a rendue plus forte.

Jo secoua la tête. Elle se leva et croisa les bras. — Je ne sais pas si je peux encore y croire, Bryan, dit-elle. Je commence à remettre en question ce monde. Après tout ce que j'ai vu et fait, je commence à penser que le monde est un endroit laid et inhumain qui n'engendre que chaos et destruction.

Ford se leva et s'approcha d'elle. — Tu penses ça maintenant, dit-il, mais avec le temps, tu changeras d'avis. Je te connais depuis assez

longtemps pour savoir que peu importe à quel point les choses deviennent difficiles, tu trouveras toujours un moyen de t'en sortir. Pour l'instant, au moins pendant un certain temps, tu ne le ressentiras pas comme ça. Mais tu retrouveras l'espoir. Je le sais.

Je ne sais pas, se dit-elle. Je ne sais vraiment pas.

Ford posa sa main sur l'épaule de Jo. — Je dois y aller, Jo, dit-il. Mais appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. D'accord ?

Jo croisa son regard. — Je le ferai, dit-elle. Merci, Bryan. Pour tout.

Il dit : — C'est comme ces paroles dans cette chanson.

Elle fronça les sourcils. — Laquelle ?

D'un ton chantant, Ford dit : — C'est à ça que servent les amis.

Jo rit. — Allez, file, dit-elle. Je te parlerai plus tard.

Ils s'étreignirent. Ford quitta le parc. Jo se rassit sur le banc. Elle garda les yeux rivés sur les familles qui jouaient dans le parc et fit de son mieux pour ne pas se concentrer sur sa douleur.

CENT QUATORZE

Le chauffeur de taxi s'arrêta au bord du trottoir devant le parc. Jo s'approcha de la banquette arrière, se glissa à l'intérieur et salua le conducteur.

— C'est vous ? dit le chauffeur.

Jo plissa les yeux et reconnut le visage de l'homme qui l'avait déposée lors de son arrivée à Seattle il y a longtemps.

— Joe ? dit-elle. Quelle coïncidence !

Il rit. — Eh bien, ça alors ! C'est bon de vous revoir, madame. Que faites-vous à prendre un taxi ? Je pensais que vous autres, agents du FBI, aviez vos propres voitures.

Elle hocha la tête. — J'en ai une, dit-elle. Je prenais juste un jour de congé. Je me suis dit que je laisserais quelqu'un d'autre me conduire pour une fois.

— Eh bien, dit Joe, je suis ravi de pouvoir vous rendre ce service. Où allons-nous ?

— À la maison, dit-elle.

Joe passa une vitesse et commença à rouler. — Vous allez bien ? dit-il. Vous semblez un peu fatiguée, si vous me permettez de le dire.

Elle acquiesça. — Je le suis, dit-elle. Ces dernières semaines ont été longues.

— Je crois avoir vu votre visage aux infos, dit-il.

— C'est probable, dit-elle.

Joe fit un geste de la main. — Ne parlons pas de ça, dit-il. Concentrons-nous sur votre destination. Ça vous dérange si je mets un peu de musique pour l'ambiance ?

Elle sourit. — Ce serait super, Joe.

Joe tourna le bouton et tomba sur une station de vieux tubes. Jo tourna son attention vers la fenêtre. Le soleil brillait fort. Le ciel était clair et bleu. Malgré le fait qu'elle luttait pour ne pas se sentir déprimée, ce temps agréable était le bienvenu.

Son téléphone vibra. Jo baissa les yeux et vit un message de Sam. Elle l'ouvrit, et son cœur s'emballa en lisant : Le bébé arrive !

— Hé, dit Jo, nous devons aller à l'hôpital.

— Tout va bien ? demanda Joe.

Elle sourit. — Oui. Tout va très bien.

ÉPILOGUE

Jo entra d'un pas vif dans la chambre d'hôpital de Kim. Sam se tenait d'un côté du lit. Chrissy de l'autre. La famille rayonnait de bonheur. La lumière du soleil filtrait par la fenêtre et baignait d'une chaude lueur le petit garçon que Kim tenait dans ses bras.

— Tante Jo ! s'exclama Chrissy avant de se jeter dans les bras de Jo. Il est là !

Jo serra sa nièce dans ses bras. Elle la reposa, s'approcha de son frère et l'étreignit.

— Comment ça s'est passé ? demanda Jo.

— Sans problème, répondit Sam. Kim a été formidable.

Jo regarda Kim. Elle rayonnait, le sourire fier d'une mère sur son visage.

— Tu veux le rencontrer ? demanda Kim.

Une larme coula sur la joue de Jo. — Sans aucun doute, répondit-elle.

Elle s'approcha du lit. Kim lui tendit délicatement le bébé. Jo prit le nouveau-né emmailloté dans ses bras et vit qu'il ressemblait trait pour trait à Sam.

— Il est magnifique, dit Jo.

Le nourrisson cligna des yeux et regarda autour de lui. Elle savait qu'il était encore en train d'assimiler et de s'adapter à son entrée dans le monde, mais le lien et l'amour qu'elle ressentait pour lui furent instantanés.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Jo.

— Jack, répondit Kim. Jackson Samuel Pullinger.

Jo sourit. — Jack, dit-elle. J'aime bien.

Le bébé plongea son regard dans celui de Jo. À cet instant, toute la douleur et les épreuves de Jo furent submergées par des sentiments de joie.

— À quoi penses-tu, Jo ? lui demanda Sam. Que ressens-tu en ce moment ?

Serrant le bébé fort dans ses bras, se rappelant ce que Ford lui avait dit, et pressentant un avenir radieux pour le clan Pullinger, Jo répondit doucement : — L'espoir.

THOMAS FINCHAM est titulaire d'un diplôme d'études supérieures en économie. Ses voyages à travers le monde lui ont permis d'apprécier d'autres cultures et croyances. Il a vécu en Afrique, en Asie et en Amérique du Nord. Lecteur passionné de mystères et de thrillers, il a décidé de s'essayer à l'écriture. Plusieurs romans plus tard, il peut honnêtement dire qu'il a trouvé sa vocation. Il est marié, a deux enfants et vit dans une maison centenaire.